La Nouvelle Justine, ou les Malheurs de la vertu / , suivie de l'Histoire de Juliette, sa soeur. Ouvrage orné d'un [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Sade / Donatien Alphonse François de / 1740-1814 / 0070. La Nouvelle Justine, ou les Malheurs de la vertu / , suivie de l'Histoire de Juliette, sa soeur. Ouvrage orné d'un frontispice et de cent sujets gravés avec soin... Tome premier [-dixième].

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

85-523

Acq. 85-14760

Enfer 2507

LA NOUVELLE JUSTINE,

OU

LES MALHEURS DE LA VERTU,

SUIVIE DE L'HISTOIRE

DE JULIETTE, SA SŒUR.

Ouvrage orné d'un Frontispice et de cent Sujets gravés avec soin.

On n'est point criminel pour faire la peinture
Des bizarres penchans qu'inspire la nature.

TOME TROISIEME.

EN HOLLANDE.

1797.

BIBLIOTH. NATIONALE
R.F.

LA NOUVELLE JUSTINE,

OU

LES MALHEURS DE LA VERTU.

Suite de l'Histoire de Jérôme.

LA première fois qu'on se trouve seul après avoir été deux très-long-tems, il semble qu'il manque quelque chose à l'existence. Les sots prennent cela pour les effets de l'amour, ils se trompent; la douleur, éprouvée par ce vide, n'est que l'effet de l'habitude, qu'une habitude contraire dissipe plus promptement qu'on ne se l'imagine. Le second jour de ma route, je ne pensais déjà plus à Joséphine, ou si son image se représentait à mes yeux, c'était avec des symptômes d'une sorte de plaisir cruel, bien plus voluptueux que ceux de l'amour ou de la délicatesse. Elle est morte, me disais-je, morte dans d'affreux tourmens, et c'est moi qui l'ai livrée. Cette délicieuse pensée excitait alors de tels mouvemens de

plaisir en moi, que j'étais souvent obligé de faire arrêter pour enculer mon postillon.

J'étais dans les environs de Trente, absolument seul dans ma voiture, et dirigeant mes pas vers l'Italie, lorsqu'une de ces crises de tempérament me prit... au même instant où j'entendis des cris plaintifs dans la forêt que nous traversions : arrête, dis-je au postillon, je veux connaître la cause de ce bruit ; ne t'écartes pas, et soignes ma voiture ; je m'enfonce, le pistolet à la main, et je découvre enfin dans un taillis une fille de quinze ou seize ans, qui me parut d'une rare beauté. Quel malheur vous afflige, ma belle demoiselle, dis-je en l'abordant ? est-il possible d'y porter remède ? Oh ! non, non, monsieur, me répondit-on, il n'en fut jamais aux flétrissures de l'honneur ; je suis une fille perdue, je n'attends que la mort, et je vous la demande. — Mais, mademoiselle, si vous daigniez me raconter. — Le fait est aussi simple que cruel, monsieur. Un jeune homme devient amoureux de moi ; cette liaison déplaît à mon frère ; le barbare abuse de l'autorité que la mort de nos parens lui donne ; il m'enleve, et après m'avoir horriblement maltraitée, il me perd dans cette forêt, en me défendant, sous peine

de la vie, de jamais reparaître à la maison : ce monstre est capable de tout ; il me tuera si j'y rentre. Oh ! monsieur, je ne sais que devenir. Cependant, vous m'offrez vos services... eh bien, je les accepte ; daignez m'aller chercher mon amant, faites cela, monsieur, je vous en conjure ; je ne sais quel est votre état, ni votre fortune, mais mon amant est riche, et si des sommes vous étaient nécessaires, je suis bien sûre qu'il les donnerait pour me r'avoir. — Où est-il, cet amant, mademoiselle, dis-je avec chaleur ? — A Trente, et vous n'en êtes pas à deux lieues. — Se doute-t-il de votre aventure ? — Je ne crois pas qu'il la sache encore. — Et ici je vis bien que cette belle fille, actuellement sans aucune défense, serait à moi quand je le voudrais ; mais, aussi envieux d'argent que de femmes, je me mis à combiner sur-le-champ comment je m'y prendrais pour avoir à-la-fois l'un et l'autre. Croyez-vous, dis-je d'abord à cette infortunée, qu'il y ait quelques maisons dans les environs de la partie du bois où nous sommes ? — Non, monsieur, je ne le crois pas. — Eh bien, enfoncez-vous encore plus dans le taillis, n'y faites pas le moindre mouvement, transcrivez sur ces tablettes avec mon crayon les

trois lignes que je vais vous dicter, et dans peu d'heures je vous amène votre amant.

Voici les mots que la belle aventurière écrivit sous ma dictée : « Un brave inconnu va vous mettre à même de vous convaincre de mes malheurs; ils sont affreux ; suivez-le, il vous mènera où je vous attends ; mais venez seul, absolument seul, cette recommandation est essentielle ; vous saurez bientôt ce qui la motive ; si deux mille sequins ne vous paraissent pas une trop faible récompense pour l'homme qui nous réunit, apportez-les pour les lui remettre devant moi ; vous en apporterez davantage, si vous trouvez la récompense trop médiocre ».

La belle opprimée, qui se nommait Héloïse, signa le billet, et moi, regagnant promptement ma voiture, j'engage le postillon à faire diligence, et le fais arrêter à la porte même du jeune Alberoni, amant d'Héloïse. Je lui présente le billet. Deux mille sequins ! s'écrie-t-il en m'embrassant, deux mille sequins pour savoir des nouvelles de tout ce j'ai de plus cher au monde ! oh ! non, non, monsieur, ce n'est point assez, voilà le double ; partons, je vous en conjure ; je venais d'apprendre le départ de celle que j'aime, la colère de son

frère, et ne savais où porter mes pas pour les rejoindre; vous m'instruisez, que ne vous dois-je pas? Partons, monsieur, et partons seuls, puisqu'elle l'exige. Ici j'arrêtai quelques momens la précipitation de ce jeune homme, pour lui faire observer qu'après l'acharnement du frère d'Héloïse ce ne devait pas être à Trente qu'il devait ramener cette belle fille; prenez avec vous le plus d'argent que vous pourrez, lui dis-je; sortez du territoire de cette ville, et liez-vous pour jamais à celle que vous aimez; réfléchissez-y bien, monsieur; mais une conduite contraire vous la fait perdre pour toujours. Alberoni, pénétré de mes raisonnemens, me remercie, et ouvrant son cabinet avec précipitation, il prend sur lui tout ce qu'il a d'or et de bijoux; partons maintenant, me dit-il, j'ai de quoi la faire vivre un an avec éclat, dans telle ville d'Allemagne ou d'Italie que ce puisse être, et pendant l'intervalle d'un an on peut arranger bien des affaires. Content de cette sage résolution, je l'approuve, je fais mettre ma voiture à l'auberge, malgré les instances d'Alberoni qui voulait absolument qu'elle restât chez lui. Nous volons.

Héloïse n'avait pas bougé; homme impru-

dent, dis-je à Alberoni, en lui appliquant le bout d'un pistolet sur la tempe, et sans lui donner le tems de prononcer un mot, comment as-tu pu faire la bêtise de confier à-la-fois aux mains d'un homme que tu ne connais pas, et ta maîtresse et ton argent? Déposes promptement celui dont tu es chargé, et vas porter au sein des enfers l'éternel remords de ton imprudence. Alberoni veut faire un mouvement, je l'étends à mes pieds; Héloïse tombe évanouie.

Oh! sacre-Dieu, me dis-je alors, me voilà donc, par le plus délicieux des crimes, maître d'une fille charmante et d'une bonne somme; amusons-nous maintenant; d'autres que moi, eussent peut-être profité de l'évanouissement de leur victime pour en jouir avec plus de calme; je pensais bien différemment: j'eusse été désolé que cette malheureuse n'eût pas eu la possession de tous ses sens, afin de mieux goûter son infortune. Ma perfide imagination lui préparait d'ailleurs quelques épisodes, dont je voulais lui faire avaler le calice jusqu'à la lie. Quand on fait tant que de commettre le mal, il faut que ce soit avec toute l'extension... tout le raffinement dont il est susceptible.

Je fis respirer des sels à mon Héloïse, je la soufletai, je la pinçai; rien ne parvenant à la réveiller, je la troussai, je lui chatouillai le clitoris, et ce fut à cette sensation voluptueuse que je dus son retour à la lumière. Allons, belle enfant, lui dis-je alors, en lui appliquant un baiser de feu sur la bouche, un peu de courage, il en faut pour soutenir la fin de vos malheurs, vous n'êtes pas au bout. Oh! scélérat, me dit cette intéressante fille en pleurant, que prétends-tu donc encore, et quels nouveaux supplices me sont préparés? n'est-ce point assez d'avoir abusé de ma confiance pour me priver de tout ce que j'aime; ah! si ce n'est que de la mort dont tn me menaces, presses-toi de me la donner; hâtes-toi de me réunir à l'objet adoré de mon cœur, je te pardonne ton crime à ce prix.

La mort que tu desires, mon ange, dis-je, en commençant à palper ma belle, aura lieu très-certainement; mais il faut qu'elle soit précédée de quelques humiliations, de quelques cruautés, sans lesquelles j'aurais bien moins de plaisir à te la donner; et comme, en disant cela, mes mains qui fourrageaient toujours, offraient à mes regards avides, des cuisses d'une rondeur.., d'une blancheur

éblouissante, je fis trêve aux discours pour ne plus m'occuper que des actions. La certitude où j'étais des prémices d'une aussi belle fille, me fit penser à un genre d'attaque qui, peut-être sans cela, ne me serait jamais venu dans l'esprit. Dieu! que d'étroit, de difficultés, de chaleur, et que de plaisir me donna cette victoire; la manière dont je l'arrachais, y prêtait encore plus de sel. Une gorge d'albâtre se présente à moi, et plus décidé aux insultes qu'aux caresses, dans l'état où je suis, je la mords, je la pressure, au lieu de la baiser. O merveilleux effet de la nature! Héloïse, singulièrement servie par elle, cède malgré sa douleur aux impressions du plaisir que je la contrains d'éprouver; elle décharge. Il n'est rien au monde qui allume plus fortement en moi le sentiment de la colère lubrique, comme de sentir une femme partager mes plaisirs. Infâme putain, m'écriai-je, tu vas être punie de ton audace; et la retournant avec précipitation, je me rends maître du plus charmant derrière qu'il fût possible de voir. Une main écarte les fesses, l'autre conduit mon vit, et je sodomise à l'instant. Dieux! quel plaisir elle me donna! je lui faisais mal; elle voulut crier, je lui mis un mouchoir sur la

bouche ; cette précaution dérangea l'entreprise, mon engin glissa ; je conçus qu'il fallait relever ma victime, et l'appuyer sur quelque chose ; je la couche sur le cadavre de son amant, et les réunis si bien par l'attitude que je leur fais prendre, que leurs bouches se trouvent, pour ainsi dire, colées l'une sur l'autre ; on ne se peint point l'effroi, l'horreur, le désespoir où ce nouvel épisode plonge ma victime ; peu touché des différens mouvemens qui la déchirent, je fais une corde de mes jarretières et de mon mouchoir ; je la fixe dans cette position, et me remets tranquillement à l'ouvrage. Dieux ! quelles fesses ! quel embonpoint ! que de blancheur ! mille et mille baisers se colent sur elles ; il semble que je veuille dévorer ce beau cul avant que de le foutre ; je le perfore enfin, mais avec une telle rapidité, si peu de précaution, que le sang coule sur les cuisses ; rien ne m'arrête, je suis au fond, je voudrais qu'elle fût plus étroite, et moi bien plus gros pour la tourmenter davantage. Eh bien ! petite garce, dis-je en la limant de toutes mes forces, cette seconde jouissance te fera-t-elle décharger comme l'autre ? et je claquais vigoureusement ses fesses, en disant cela ; je les égra-

tignais ; mes mains repassaient par devant, et lui arrachaient barbarement le poil follet dont l'avait orné la nature. Mille cruelles idées viennent ici troubler mon imagination ; je me détermine à retarder ma décharge, afin que rien ne puisse rallentir le feu qui les inspire ; je me rappelle l'affreux projet formé sur le cadavre de madame de Moldane... Je me ressouviens de tout ce qui m'a été dit sur les délices de la jouissance d'un cadavre fraîchement assassiné et du désespoir où m'a mis l'impétuosité de mes desirs, en m'empêchant jadis de consommer ce crime ; je décule, je jette des yeux hagards sur le corps sanglant d'Alberoni, je le déculotte, il était encore chaud ; j'apperçois de superbes fesses, je les baise ; c'est avec ma langue que je prépares les voies ; je m'introduis, et me trouve si bien de l'expérience, que c'est dans le cul de l'amant assassiné par moi, qu'en baisant celui de la maîtrese que j'assassinerai bientôt de même, que c'est-là, dis-je, qu'avec d'indiscibles frémissemens de plaisir, mon foutre s'élance à grands flots.

Les attraits d'Héloïse, son désespoir, ses larmes, l'état d'anxiété où je plongeais son ame, par les menaces dont je l'accablais, la

réunion de tant d'effets si puissans sur mon cœur de fer, me firent bientôt rebander; mais, plein de rage, écumant de cette colère lubrique qui plonge nos sens dans une si violente agitation, ce n'est plus maintenant que par des insultes que je peux m'exciter au plaisir. Je cueille des branches dans le taillis qui nous environne, j'en forme des verges, je déshabille totalement cette jeune personne, et l'étrille sur tout le corps, sans excepter la gorge, d'une si cruelle manière, que son sang se mêle bientôt à celui des plaies de son amant. Rassasié de cette barbarie, j'en invente de nouvelles : je la force à sucer les plaies d'Alberoni. La voyant m'obéir avec une sorte de délicatesse, j'arrache des épines, et l'en frotte sur les parties les plus délicates; j'en introduis dans son vagin, je lui en déchire les tetons; j'incise enfin le cadavre du jeune homme; j'en extirpe le cœur, pour en barbouiller le visage de ma victime; je la contrains à en mordre quelques parcelles. Je n'en pouvais plus; et le fier Jérôme, qui venait de faire la loi à deux individus, la recevait en ce moment de son vit : on ne banda jamais de cette violence-là. Pressé du besoin de perdre mon foutre, j'oblige ma victime à

prendre dans la bouche le vit de son amant; et je l'encule en cet état. J'avais un poignard à la main; je lui réservais la mort à l'instant de ma décharge... elle approche; je fais devancer mes coups; ce n'est qu'avec lenteur que je veux lui faire recevoir le dernier. Je caresse, en attendant, avec délices, la voluptueuse idée de mêler aux divins élans de ma décharge les derniers soupirs de celle que je fouts. Elle va sentir, pensé-je en la limant à tour-de-reins, elle va éprouver les plus cruels momens de l'homme, lorsque j'en goûterai les plus doux. Le délire s'empare de mes sens; je la saisis par les cheveux, d'une main, et de l'autre, je lui plonge, à quinze reprises différentes, un poignard dans le sein, dans le bas-ventre et dans le cœur; elle expire, et mon foutre n'est pas encore répandu. Ce fut alors, mes amis, que j'éprouvai bien de quel merveilleux effet est d'égorger l'objet qu'on fout. L'anus de ma victime se resserrait, se comprimait, en raison de la violence des coups que je lui appuyais; et, lorsque je perçais le cœur, la compression fut si vive, que mon vit en fut déchiré. O délicieuse jouissance! vous étiez la première que je goûtais en ce genre; mais que je vous ai d'obligation

de la leçon que vous me donnâtes, et combien j'en ai profité depuis! Un moment de repos succède à de si vives agitations; mais dans une ame aussi scélérate que la mienne, le spectacle du crime doit bientôt en rallumer le desir. J'ai foutu le cadavre de l'amant, me dis-je, pourquoi ne fouterais-je pas celui de la maîtresse? Héloïse était encore belle; la pâleur de son teint, le désordre de ses beaux cheveux, l'intérêt puissant qui régnait sur les traits renversés de sa physionomie enchantresse, tout me fait rebander; j'encule, et décharge une dernière fois, en dévorant sa chair.

L'illusion dissipée, je ramasse les bijoux, l'argent, et m'éloigne, non pas en détestant mon crime: ah! si je m'en fusse repenti, m'eut-il fait bander tant de fois depuis?... Non, je ne le détestais pas ce crime délicieux; mais je regrettais bien de ne pas lui avoir donné une plus violente extension.

Je rejoignis ma voiture, et partis sur-le-champ pour Venise. Le climat du pays de Trente et le caractère de ses habitans ne m'ayant point plu, je me déterminai pour la Sicile. Là, dis-je, est le berceau de la tyrannie et de la cruauté: ce que les poëtes et les

écrivains racontent de la férocité des anciens indigênes de cette isle, me fait croire que je retrouverai quelques traces de leurs vices dans les descendans des Lestrigons, des Cyclopes et des Lotophages (1). Vous allez voir si je me trompais, et si les prêtres, les nobles et les riches négocians de cette isle délicieuse n'ont pas tout ce qu'il faut pour nous donner une suffisante idée de la dépravation et de la férocité de leurs ancêtres. Plein de ce projet, je traversai toute l'Italie; et, à cela près de quelques scènes luxurieuses, de quelques crimes sourds et secrets auxquels je me livrai pour me tenir en haleine, il ne m'arriva rien qui, comparable à ce qui me reste à vous dire, mérite de susprendre ici votre attention.

Je m'embarquai à Naples, au milieu du mois de septembre, sur un joli petit bâtiment marchand qui faisait voile vers Messine, et dans lequel le hasard me fit rencontrer l'occasion d'un crime gratuit, aussi singulier que

---

(1) Par-tout (dit Bridoine, dans son intéressant voyage de Sicile) où l'air est fortement imprégné d'exhalaisons enflammées, les habitans y sont extrêmement méchans et vicieux.

piquant. Nous avions avec nous une négociante de Naples, que ses affaires conduisaient en Sicile, et qui menait avec elle deux petites filles charmantes, dont elle était mère, qu'elle avait nourries, et qu'elle aimait au point de ne pouvoir jamais s'en séparer; l'aînée pouvait avoir quatorze ans, une figure romantique, les plus beaux cheveux blonds, et la taille la plus agréable. Les charmes de sa sœur, moins âgée de dix-huit mois, étaient dans un genre tout-à-fait différent; des traits plus piquans que l'autre, moins d'intérêt, si l'on veut, mais infiniment plus de stimulant; tout ce qu'il fallait, en un mot, non pour séduire doucement comme sa sœur, mais pour emporter d'assaut le cœur le plus récalcitrant en amour. A peine eus-je apperçu ces deux filles, que je résolus de les sacrifier; en jouir était difficile; idoles de leur mère, et perpétuellement sous ses yeux, le moment de l'attaque ne fût pas devenu facile à prendre. Il me restait le moyen de les victimer; et le plaisir d'arrêter le cours de l'existence de deux aussi jolies petites créatures valait encore mieux que celui de la leur rendre agréable par la connaissance des plaisirs. Ma poche, toujours remplie de cinq ou six sortes de poi-

sons, m'offrait différentes manières de leur ravir le jour; mais le coup, selon moi, n'eût pas été aussi sensible pour une mère tendre et idolâtre de ses filles : je voulais une mort plus frappante, infiniment plus prompte; le sein des vagues sur lequel nous flottions me présentait pour elles un sépulchre où j'aimais mieux les engloutir. Ces deux jeunes personnes avaient l'imprudence (et j'étais bien étonné qu'on ne les en eût pas encore empêché) d'aller s'asseoir sur le bord du tillac, pendant que l'équipage faisait la méridienne. Le troisième jour de notre traversée, je saisis l'instant; je les approche; et, les enlevant toutes deux à brasse-corps, en empêchant leurs mains de s'attacher à moi, je les culbute d'un bras vigoureux dans l'élément salé qui doit les ensevelir à jamais. La sensation fut si vive, que j'en déchargeai dans mes culottes. On se réveille au bruit; j'ai l'air de me frotter les yeux et d'appercevoir le premier quelles sont les victimes de cet accident; je me précipite vers la mère. Oh! madame, lui dis-je, vos filles sont perdues. — Que dites-vous? — Une imprudence... elles étaient sur le tillac... un coup de vent... elles sont perdues, madame! elles sont perdues! On ne se peint point la dou-

leur qu'éprouva cette malheureuse ; jamais, je crois, la nature ne fut plus éloquente ni plus pathétique ; et, reversiblement, jamais plus voluptueuses impressions n'ébranlèrent mes organes. Revenue à elle, cette femme me donna toute sa confiance ; on la débarqua dans un état affreux ; je me logeai dans la même auberge : sentant sa fin approcher, elle me remit son porte-feuille, en me priant de le faire repasser à sa famille ; je promis tout, et ne tins rien. Six cent mille francs que contenait ce porte-feuille étaient un objet assez considérable pour, qu'avec mes principes, je ne les laissasse pas échapper ; et la malheureuse Napolitaine, qui mourut le surlendemain de notre arrivée à Messine, m'en laissa bientôt jouir tranquillement. Je n'eus qu'un regret, je l'avoue ; ce fut de ne l'avoir pas foutue avant sa mort ; belle encore, et très-malheureuse, elle m'en avait inspiré le plus violent desir ; mais j'eus peur de perdre sa confiance ; et, dans cette occasion, je l'avoue, où il ne s'agissait que d'une femme, l'avarice l'emporta sur la luxure.

Je n'avais d'autres recommandations, à Messine, que les lettres-de-change dont je m'étais munies à Venise, où j'avais pris la

sage précaution, à cause de la différence des monnaies, d'échanger mon numéraire contre du papier sur la Sicile. Le banquier qui m'escompta me fit plus de politesses que n'en reçoivent les Siciliens, quand ils se présentent, pour le même objet, chez des banquiers de Paris; et c'est une justice que je dois rendre à la parfaite urbanité de tous les négocians étrangers à qui j'ai eu affaire : une lettre-de-change sur eux devient une lettre de recommandation; et les offres les plus sincères... les plus multipliées accompagnent toujours au moral les obligations que leurs correspondans prennent au matériel avec eux.

Je témoignai à mon banquier le desir que j'avais d'acheter une terre seigneuriale avec les fonds considérables dont je me trouvais possesseur. Le régime féodal est ici dans toute sa vigueur, dis-je à ce brave homme; cela seul me détermine à m'y établir; je veux à-la-fois commander aux hommes et cultiver la terre, dominer également sur mon champ et sur mes vassaux. En ce cas, vous ne pouvez être mieux qu'en Sicile, me dit mon correspondant; il est telle terre ici où le seigneur a droit de vie et de mort sur ses habitans. Voilà celle qu'il me faut, répondis-je; et pour ne

plus m'appesantir sur ces détails, vous saurez, mes amis, qu'au bout d'un mois, je me trouvai seigneur de dix paroisses, en possession de la plus belle terre et du plus beau château, dans la vallée des ruines de Syracuse, tout près du golfe de Catane, c'est-à-dire, dans le plus beau pays de la Sicile.

Je ne tardai pas à me former un domestique nombreux et composé d'après mes goûts. Mes valets, mes femmes, tous avaient le service immédiat de mes lubricités pour clause spéciale de leurs devoirs. Ma gouvernante, nommée Dona Clementia, femme d'environ trente-six ans, et l'une des plus belles créatures de l'ile, avait, indépendamment de ses soins libidineux près de moi, la charge de me découvrir des sujets de l'un et de l'autre sexe; et, tout le tems qu'elle l'exerça près de ma personne, je vous réponds qu'elle ne m'en laissa point manquer. Avant que de m'établir, je parcourus les villes célèbres de cette intéressante contrée; et, comme vous l'imaginez bien, Messine eut droit à mes premières recherches. Les descriptions de Théocrite sur les plaisirs de la Sicile n'avaient pas peu contribué à faire naître en moi le desir d'habiter un si beau pays. Je trouvai vrai tout ce

qu'il dit sur la douceur du climat, sur la beauté de ses habitans, et particulièrement sur leur libertinage. C'est-là, sans doute, c'est sous ce climat délicieux que la bienfaisante nature inspire à l'homme tous les goûts, toutes les passions qui peuvent contribuer à lui rendre son existence agréable; et c'est-là où l'on doit en jouir, si l'on veut connaître la vraie dose du bonheur que cette tendre mère réserve à ses enfans. Après avoir visité de même Catane et Palerme, je revins prendre possession de mon château. Assis sur une montagne élevée, j'y jouissais à-la-fois de l'air le plus pur et de la vue la plus agréable. Cette apparence de forteresse flattait d'ailleurs infiniment la sévérité de mes goûts. Les objets que je leur immolerai, me disais-je, seront là comme dans une prison : à-la-fois leur maître, leur juge et leur bourreau, où trouveront-ils des défenseurs ? Oh ! que les jouissances sont divines, quand le despotisme et la tyrannie les aiguillonnent ainsi !

Clementia avait eu soin de remplir mon sérail pendant mon absence; et, à mon retour, je le trouvai garni, par ses soins, de douze jeunes garçons de dix à dix-huit ans, de la plus jolie figure du monde, et d'un nombre

égal de filles, à-peu-près du même âge : on me les renouvelait tous les mois ; et je vous laisse à penser, mes amis, dans quels débordemens luxurieux je me plongeai. On ne se figure pas les recherches que je mis en usage... les férocités dont je les assaisonnais : mon aventure de Trente m'avait si fort apprivoisé avec les voluptés sanguinaires, que je ne pouvais plus m'en passer. Cruel par goût, par tempérament, par besoin, je ne pouvais me livrer à aucune volupté qui ne portât l'empreinte de la brutale passion qui me dévorait. Je ne faisais d'abord tomber mes atrocités que sur les femmes; la faiblesse de ce sexe, sa douceur, son aménité, sa délicatesse me paraissaient autant de titres certains aux élans de ma barbarie : je m'apperçus bientôt de mon erreur; je sentis qu'il était infiniment plus voluptueux de moissonner les épis qui résistent, que l'herbe tendre se courbant sous la faulx, et que si cette réflexion ne m'était pas venue jusqu'alors, c'était plutôt par une fausse retenue, que par raffinement. J'essayai. Le premier Lardache que j'assassinai, âgé de quinze ans, et beau comme l'amour, me procura de si violens plaisirs, que mes coups se dirigèrent à l'avenir bien plutôt dans cette

classe-là que dans l'autre : il semblait que je méprisasse trop les femmes pour m'en composer des victimes, et qu'ainsi, que les jeunes garçons devaient, par leurs appas, me procurer des voluptés plus sensuelles, ils devaient être de même plus délicieux à supplicier. D'après cette hypothèse, confirmée par des faits, il n'y avait pas de semaine où je n'en immolasse trois ou quatre, et toojours par de nouveaux tourmens. Quelquefois j'en lâchais un couple dans un grand parc, environné de hauts murs, et duquel il était impossible de s'échapper ; là, je les traquais comme des lièvres ; je les cherchais, parcourant mon parc à cheval, et quand je les avais pris, je les suspendais à des arbres par des coliers de fer ; on établissait au-dessous un grand feu qui les consumait en détail ; d'autres fois je les faisais courrir devant mon cheval, et les piquais à grands coups de fouet dans les reins ; s'ils tombaient, je leur faisais passer mon coursier sur le ventre, ou je leur brûlais la cervelle à coups de pistolet. Souvent j'employais des supplices plus raffinés encore, et dont l'exécution n'était bonne que dans l'ombre et le silence du cabinet ; et toujours, pendant ces expéditions, la fidèle Clementia

m'excitait, ou dirigeait des scènes de lubricité, dont ses plus jolies filles devenaient les premières actrices. J'avais heureusement trouvé, dans cette Clementia, toutes les qualités nécessaires au genre de vie féroce et crapuleux que j'adoptais. La coquine était méchante, luxurieuse, intempérante, athée; elle avait, en un mot, tous mes vices, et nulle autre vertu que celle de m'être incroyablement attachée, et de me servir à merveille. Je menais donc dans ce château, par les soins de cette charmante fille, la vie du monde la plus délicieuse et la plus analogue à mes goûts, lorsque l'inconstance, à-la-fois le fléau et l'ame de tous les plaisirs, vint m'arracher à ce séjour paisible, pour me replacer sur le grand théâtre des aventures de ce monde.

On se blase quand les difficultés n'irritent plus les jouissances; on veut les augmenter par des peines; ce n'est vraiment que par elles que l'on parvient aux grands plaisirs. Je laissai Clémentia dans mon château, et revins m'établir à Messine. Le bruit qu'un riche garçon venait habiter cette capitale se répandit bientôt, et m'ouvrit les portes de tous les palais où il y avait des filles à marier : je découvris promptement l'intention, et résolus de m'en amuser.

De toutes ces maisons, dans lesquelles on affectait de me recevoir avec bienveillance, celle du cavalier Rocupero me fixa plus particulièrement. Ce vieux noble et sa femme pouvaient à-peu-près former un siècle à eux deux; la médiocrité de leur fortune leur faisait élever et nourrir avec une beaucoup trop grande économie, les trois plus belles filles qu'eût jamais créé la nature. La première se nommait Camille; elle avait vingt ans, brune, la peau d'un blanc à éblouir, les yeux les plus expressifs, la bouche la plus agréable, et la taille d'Hébé même. La seconde, plus intéressante, mais moins belle, n'avait que dix-huit ans; ses cheveux étaient châtains; ses grands yeux bleux, pleins de langueur, respiraient à-la-fois l'amour et la volupté; sa taille, ronde et bien remplie, promettait la meilleure jouissance; on la nommait Véronique; et, certes, je l'eus préféré, non pas uniquement à Camille, mais à toute la terre, sans les attraits célestes de Laurence, qui, quoiqu'à peine âgée de quinze ans, surpassait en beautés, et ses sœurs, et les plus belles personnes de toute la Sicile.

A peine fus-je introduit chez ce bon gentilhomme, je résolus d'y porter à-la-fois le trouble,

trouble, la désolation, l'impudicité, le déshonneur, et tous les fléaux du crime et du désespoir. La probité régnait dans cette maison; la beauté, la vertu semblait de même y avoir établi leur empire; en fallait-il plus pour échauffer en moi le desir de la souiller par tous les forfaits imaginables. Je commençai par des largesses, que l'on n'accepta qu'avec peine; mais les vues d'alliance que je manifestai bientôt ne permirent plus aucun refus. On me pria d'expliquer ces vues. Comment voulez-vous, répondis-je, que je prononce entre les trois Grâces? donnez-moi donc le tems de mieux connaître vos charmantes filles, et je pourrai vous dire alors laquelle doit fixer mon cœur. Les choses en cette position, vous imaginez facilement que je profitai des délais pour les suborner toutes trois. Comme je leur avais recommandé le plus profond mystère, elles n'eurent garde de s'avouer réciproquement ce que je leur communiquais, de manière qu'aucune d'elles ne savait à quel point j'en étais avec sa compagne. De ce moment, voilà comme je me conduisis.

Camille fut celle que je séduisis la première; et l'ayant trompée sous les plus belles

espérances de mariage, au bout d'un mois j'en tirai tout ce que je voulus. Quelle était belle ! et quels charmes n'éprouvé-je pas à sa jouissance ! A peine fut-elle foutue de toutes les manières, que j'attaquai Véronique ; et, réveillant la jalousie de Camille, je l'armai si bien contre sa sœur, qu'elle résolut de la poignarder. L'ardeur du tempérament des Siciliennes admet tous les moyens sanglans ; là, l'on ne connaît que deux passions, la vengeance et l'amour. Dès que je crus être bien certain des intentions criminelles de Camille, j'en fis prévenir Véronique ; je parvins à la faire éclairer, au point de ne pas même lui laisser la consolante idée du doute. Cette belle fille, au désespoir, mais plus craintive qu'entreprenante, me supplie de l'enlever, si je l'aime, afin de la soustraire à la rage effrénée d'une sœur qu'elle connaît capable de tout entreprendre. Mon ange, dis-je alors, ne vaudrait-il pas mieux remonter à la source de tout ceci, en reconnaître les auteurs, et nous venger directement. Il n'y a point d'autre cause, me répondit Véronique, que l'extrême amour que Camille a pour toi ; elle s'aperçoit des préférences que tu me donnes, et l'infernale créature complotte contre mes

jours! Je ne vois pas tout-à-fait comme vous dans cette affaire-là, répondis-je : ne doutez pas, ma chère ame, que vos parens ne donnent à Camille toute préférence sur vous. Je ne sais si cette fille m'aime; ce qu'il y a de bien sûr, c'est que je ne lui ai jamais donné nul espoir. Mais vos parens se sont ouverts plus directement à moi : ne doutez point que Camille ne soit l'objet de leur unique attachement : je manifesterais près d'eux mon goût pour vous, qu'à coup sûr j'en serais refusé. Vous me proposez la fuite; ce moyen serait dangereux; nous nous donnerions avec vos parens des torts, dont eux ou la justice prendraient connaissance, et dont la punition serait bientôt la perte ou de nos fortunes ou de nos vies. Il est, ce me semble, un parti plus avantageux et plus simple : vengeons-nous à-la-fois et de Camille qui complotte contre vos jours, et de vos parens qui l'y excitent. —Et quel est ce moyen? —Celui que la nature offre à tous les pas dans l'heureux pays où nous sommes. — Du poison? — Sans doute. — Empoisonner mon père, ma mère et ma sœur? —Ne conjurent-ils pas contre vous? — Je n'en ai que le soupçon. —La preuve sera votre mort. Puis Véronique reprenant avec un peu

de réflexion : — Je sais que d'autres femmes ont agi de même : Dona Capraria vient d'empoisonner son époux. —Qui vous arrête donc, ma chère? — La crainte de votre mépris; vous serez plus de sang-froid après la vengeance ; vous me mésestimerez. —Ne le craignez point; je reconnaîtrai dans vous alors une fille ardente, courageuse, aimante, passionnée, une fille à caractère, en un mot, et que, par cela seul, j'adorerai mille fois plus ardemment. Ne balances plus, Véronique, ou tu perds à jamais mon cœur. —O mon ami! mais le ciel! — Frivoles craintes; le ciel ne se mêla jamais des affaires du monde; et ce ressort n'est plus dans les mains de l'homme, que l'arme émoussée du mensonge et de la superstition. Il n'y a point de Dieu; et les peines ou les récompenses, basées sur cet odieux fantôme, sont aussi méprisables que lui. Ah! s'il était un Dieu que le crime offensât, donnerait-il à l'homme tous les moyens de le commettre? Que dis-je! si le crime offensait cet auteur prétendu de la nature, le crime serait-il essentiel aux loix de la nature? Songes donc que cette nature dépravée ne s'alimente, ne se soutient que par des crimes; et que, si les crimes sont nécessaires, ils ne

peuvent outrager ni la nature, ni l'être imaginaire que tu en supposes le moteur. Ce que l'homme a osé nommer crime, n'est que l'action qui trouble les loix de la société; mais qu'importe à la nature les loix de la société; est-ce elle qui les a dictées? et ces loix ne varient-elles pas de climats en climats? Telle affreuse que vous puissiez supposer une action, le crime dont vous la croyez revêtue ne peut donc être que local; de ce moment il ne saurait outrager la nature, dont les loix sont universelles. Le parricide, regardé comme un crime en Europe, est en honneur dans plusieurs contrées de l'Asie : il en est de même de toutes les autres actions humaines; je défie qu'on m'en cite une seule universellement vicieuse. Réfléchissez au reste qu'il ne s'agit ici que de vous défendre, et qu'alors tous les moyens que vous allez mettre en usage pour y parvenir, non-seulement ne sauraient être criminels, mais deviennent même vertueux, puisque la première loi que nous inspira la nature, fut de nous conserver à tel prix et à tels dépens que ce puisse être : agissez, Véronique, agissez, ou vous êtes perdue vous-même.

Le feu que je vis briller dans les yeux de

cette charmante fille m'apprit bientôt le succès de mes discours. Eh bien, me dit-elle au bout de quelques minutes d'une violente agitation, eh bien, Jérôme, je ferai ce que tu dis; je connais les drogues nécessaires. Toutes ces plantes nous sont familières ici; je te jure qu'il n'existera pas dans trois jours un seul des individus qui machinent notre perte : éloignes-toi pendant ce tems; je ne veux pas que l'on te soupçonne. J'y consentis d'autant plus volontiers, que j'avais besoin de ce délai pour séduire la troisième sœur. Cette opération fut l'ouvrage de Clementia; je la fis venir à Messine; je lui fis connaître Laurence; et, dès le lendemain, elle fut conduite à mon château. Il n'y avait pas deux heures qu'elle était partie, quand les foudres préparées par Véronique éclatèrent. Elle avait employé le suc de Thora, espèce d'Aconit fort dangereux, qui se trouve en abondance dans les montagnes de Sicile, et les trois victimes étaient mortes dans d'épouventables convulsions. Le coup fait, elle s'empara de tout ce qu'elle put; bijoux, porte-feuille, cassette, tout fut enlevé, et elle vint me trouver, avec ces médiocres richesses, dans une maison de campagne, près de la ville, où je lui avais donné

rendez-vous : ce fut elle qui m'apprit la disparution de sa sœur, dont elle ne pouvait comprendre le motif. Tu la reverras bientôt, lui dis-je ; j'ai cru qu'il était prudent de la mettre à couvert ; partons, elle nous attend à ma campagne. Cette précaution parut d'abord inquiéter Véronique ; je la calmai. Mais je vous laisse à penser ce qu'elle devint, lorsqu'elle apprit, en arrivant, par la bouche même de Laurence, la manière dont elle avait été enlevée, et tous les propos que lui tenait Clementia depuis qu'elle était dans mon château. O scélérat! tu m'as trompée, me dit-elle. Non, en vérité, lui dis-je, je ne t'ai jamais rien promis ; ta sœur m'a inspiré le même desir que toi, et je veux vous foutre toutes les deux, ou plutôt toutes les trois, mon ange ; car il est maintenant inutile de te laisser ignorer que Camille fut aussi ma proie. —Et tu as pu m'ordonner de la sacrifier... ô monstre! —On pleure, on se désespère ; mais bravant toutes ces larmes, je ne m'occupe plus qu'à jouir. Ces deux charmantes filles satisfirent à-la-fois toutes mes luxures, toutes deux assouvirent mes passions, sans aucune réserve ; cul, con, bouche, tetons, aisselles, tout fut foutu, tout fut fourragé ;

et je ne découvris pas moins de charmes dans ces deux-ci, que je n'en avais trouvé dans leur sœur ; les fesses de Véronique principalement surpassaient tout ce que j'avais vu de plus sublime dans ce genre; on n'eut jamais un plus beau cul, jamais un plus beau sein ! Malheureusement tout cela ne m'occupa que trois jours : à peine me fus-je rassasié de ces deux charmantes filles, que je ne pensai plus qu'à les perdre. Mais il fallait que la façon fût cruelle; plus elles m'avaient donné de plaisir, plus je desirais accumuler sur leurs corps la somme des douleurs physiques, et plus je voulais que le genre en devînt exécrable. Qu'imaginer ? J'avais tout fait, tout exécuté, et j'en étais au point de défier les plus célèbres bourreaux de l'univers de me conseiller une torture dont je n'eus pas déjà fait usage. A force de rêver, voici ce que me fournit enfin ma scélérate imagination. J'employai les cinquante mille francs, dérobés par Véronique à ses malheureux parens, pour faire exécuter la machine que je vais vous détailler.

Les deux sœurs, toutes nues, étaient enveloppées dans une espèce de cotte de mailles à ressorts, qui les captivait entièrement chacune sur un petit tabouret de bois garni de

pointes, qui, ainsi que celles dont je vais parler, n'agissaient qu'au besoin. Elles étaient à huit pieds de distance l'une de l'autre; entre elles était une table garnie des mets les plus succulens et les plus délicats : aucune autre espèce de nourriture ne leur était présentée. Or, pour y toucher, il fallait étendre le bras : en l'allongeant, d'abord le premier supplice qu'elles éprouvaient par cette action était l'impossibilité d'y atteindre. Un bien plus violent ne tardait pas à se faire ressentir : par ce mouvement de tension du bras, celle qui le faisait, armait aussi-tôt contre elle et contre sa voisine plus de quatre mille pointes ou ciseaux d'acier, qui, dans l'instant, déchiraient, piquaient, ensanglantaient et l'une et l'autre victimes; de sorte que ces infortunées ne pouvaient penser à soulager le besoin qui les consumait, qu'en s'assassinant mutuellement toutes deux. Elles vécurent une semaine dans cet odieux supplice, pendant laquelle je passais huit heures par jour à les contempler, soit en me faisant foutre, soit en sodomisant, également sous leurs yeux, les plus jolis objets de mon sérail. Je n'ai de ma vie goûté de plaisir plus violent : il est impossible de rendre tout ce que ce spectacle me fit éprouver

de sensuel ; j'y perdis régulièrement mon foutre quatre ou cinq fois par séance.

Parbleu, je le crois, dit Severino en interrompant ici la narration par les cris d'une décharge élancée dans le cul d'une des plus jolies filles du souper, oui, foutre, je le crois, car voilà bien le détail d'une des scènes les plus singulières qu'il soit possible d'entendre, et le plaisir reçu par notre confrère Jêrôme en l'exécutant, doit avoir été diablement vif, si j'en juge par celui que j'éprouve en la lui entendant raconter. Il nous faut une machine comme celle-là, dit Ambroise, qui se faisait branler par Justine, et je vous réponds que si nous la possédons jamais, voilà bien sûrement la première que j'y placerai. Poursuis, poursuis, Jérôme, dit Sylvestre en montrant son vit dur comme une barre de fer, car tu nous ferais tous décharger les uns sur les autres, si tu nous arrêtais long-tems à cette délicieuse idée.

J'avais eu occasion, reprit Jérôme, dans les différens voyages que j'avais fait à Messine, de connaître nos aimables confrères les bénédictins de la fameuse abbaye de Saint-Nicolas-d'Assena ; ils avaient eu la complaisance de me faire visiter leur maison, leur jardin, de

m'admettre à leur table, et j'avais distingué plus particulièrement parmi eux le père Bonifacio de Boulogne, l'un des plus charmans libertins que j'eusse connu de ma vie. La conformité de mon caractère avec celui de ce moine m'avait assez intimement lié avec lui, pour nous confier un million de choses. Croyez-vous donc, Jérôme, me dit-il un jour, que nous chaumions ici de tous les plaisirs dont les gens du monde se rassasient? oh! mon ami, ne l'imaginez pas; il faudrait que vous fussiez dans notre ordre pour que je vous révélasse ces secrets; et, riche comme vous l'êtes, rien de plus facile que d'y entrer. Mais, dis-je, et la qualité de seigneur-terrier que j'ai acquise en achetant du bien dans votre île?... Ne serait qu'un motif de plus d'adoption, me dit Bonifacio, vous conserverez votre bien, vous serez reçu à bras ouverts, et initié dès le moment même dans tous les mystères de l'ordre. On ne se figure pas combien cette idée m'embrâsa; la certitude de couvrir et d'augmenter mes vices sous le masque imposant de la religion, l'espoir dont me flattait également Bonifacio de me trouver très-promptement érigé en médiateur céleste entre l'homme et son prétendu Dieu, celui bien plus doux en-

core d'abuser de l'infâme confession pour voler impunément à mon aise l'argent des vieilles et le pucelage des jeunes ; tout cela m'électrisait à un point indicible, et huit jours après cette pressante invitation de Bonifacio, j'eus l'honneur d'endosser le harnois monacal et de me trouver sur-le-champ associé à tous les projets d'iniquité de ces scélérats. Le croirez-vous, mes amis ? il est vrai que le respect et la soumission du peuple envers le sacerdoce sont bien autres dans ce pays-là qu'en France ; mais il n'était pas une seule famille dans Messine dont ces coquins-là n'eussent le secret et la confiance ; et je vous laisse à deviner comme ils profitaient de l'un et de l'autre. A l'égard de leurs précautions intérieures, certes, si les vôtres sont bien prises, celles des bénédictins de Saint-Nicolas-d'Assena le sont pour le moins aussi-bien.

Là, dans de vastes souterrains, connus seulement des gros bonnets de l'ordre, existe avec profusion tout ce que l'Italie, la Grèce et la Sicile peuvent produire de plus délicieux, soit en jeunes garçons, soit en filles ; là, l'inceste triomphe comme ici, et j'en ai vu qui foutaient leur cinquième génération, après avoir foutu les quatre autres : la seule différence

férence qu'il y ait entre ces cénobites et vous, c'est que ceux-ci ne se donnent pas la peine de cacher leurs débordemens au sein de ce vaste tombeau : jamais ils n'y descendent ; les portraits de ce que leurs richesses y rassemblent à grands frais sont placés en miniature dans un cabinet secret de leur appartement, et ils font venir à l'instant chez eux l'objet convoité par leur vit ; de manière qu'il n'est guères de moment dans la journée où vous ne les trouviez se livrant tour-à-tour, soit à la plus excellente chair, soit aux divins objets qui meublent avec profusion leur sérail. A l'égard de leurs caprices obscènes, vous imaginez facilement qu'ils sont aussi dépravés que les vôtres, et les individus passés de cette maison-là dans celle-ci vous ont suffisamment persuadé que par-tout où la religion étaie le libertinage, ses effets sont toujours bien vifs.

La plus extraordinaire de toutes les passions que j'observai parmi ces aimables célibataires, fut celle de dom Chrisostôme, supérieur de la maison ; il ne jouissait jamais que d'une fille empoisonnée ; il l'enculait dans les convulsions de la douleur, pendant que deux hommes le sodomisaient et le fouettaient alternativement ; si la fille n'expirait pas pen-

dant l'opération, il la poignardait dès qu'il avait fini ; si elle tournait à la mort, il attendait l'instant des derniers soupirs pour lui remplir le cul de foutre.

J'achevai de me corrompre et de me blaser avec ces bons pères, et j'en étais au point que rien au monde ne parvenait plus à me faire bander.

Mon ami, dis-je un jour à Bonifacio, après deux ans de cette vie épicurienne, tout ce que nous faisons est délicieux, mais c'est la force qui nous soumet les objets dont nous jouissons, et j'avoue que sous ce rapport ils me font moins bander que ceux qu'offrirait à mes desirs l'artifice ou la ruse. Revêtu de l'habit que tu m'as fait prendre, je n'ai plus pour travailler, d'après mes plans, que le saint et sacré tribunal de la confession. Je te conjure de me mettre à même d'y siéger bientôt, ainsi que tu m'en as flatté. Il est inoui combien cette idée m'excite, incroyable à quel degré je compte profiter de tout ce que ce nouvel emploi va m'offrir, pour amuser à-la-fois mon avarice et ma luxure. Eh bien ! dit Bonifacio, rien de plus simple, et me remettant, huit jours après, la clef du confessional de la chapelle de la Vierge, allez, me dit-il, heureux

mortel, allez, voilà le voluptueux boudoir que vous avez desiré, usez-en avec profusion, grugez-y autant de jolis objets que j'en dévorai dans le même en huit ans, et je ne me repentirai pas de vous l'avoir fait obtenir.

L'enthousiasme dans lequel me mettait ce nouveau grade, fut tel, que je n'en dormis pas de la nuit. Le lendemain, dès la pointe du jour, j'étais à mon poste, et comme nous étions dans la quinzaine de Pâques, ma matinée ne fut pas mauvaise; je ne vous ennuyerai pas de toutes les balivernes dont il me fallut essuyer le déluge; je ne fixerai votre attention que sur une jeune fille de quatorze ans, nommée Frosine, noble, et d'une si délicieuse figure, qu'elle ne pouvait se montrer que voilée, pour éviter la foule dont elle était pressée chaque fois qu'elle s'offrait à découvert. Frosine se livra à moi avec toute la candeur et l'aménité de son âge; son cœur n'avait encore rien dit, quoiqu'aucune fille à Messine ne fût environnée de tant d'adorateurs; mais son tempérament commençait à se faire entendre; très-jeune et très-neuve encore, je fis si bien par mes questions, que je lui appris tout ce qu'elle ignorait. Vous souffrez, ma belle enfant, lui dis-je avec componction, je le vois;

mais c'est votre faute, la pudeur n'est pas si exigeante qu'il faille lui sacrifier la nature; vos parens vous trompent sur la pratique de cette vertu sévère. Le tableau qu'ils vous en font, est aussi cruel qu'injuste; créée par la nature, n'ayant reçu que d'elle les impressions de volupté qu'elle vous inspire, comment en y cédant, voudriez-vous donc l'outrager? Tout dépend du choix que l'on fait, qu'il soit bon, et vous n'aurez jamais â vous en repentir; je vous offre à-la-fois mes conseils et mes soins; mais il faut du mystère; je n'accorde pas cette faveur à toutes mes pénitentes; et la jalousie que leur inspirerait cette préférence, vous perdrait infailliblement; venez demain à midi précis me demander dans cette chapelle, je vous introduirai dans ma chambre, et je vous réponds que le calme, le bonheur et la tranquillité deviendront bientôt le fruit de mes démarches; débarrassez-vous sur-tout de cette duegne incommode qui suit par-tout vos pas; soyez absolument seule; dites que je vous attends pour une conférence pieuse, et que l'on revienne vous prendre à deux heures. Frosine accepta tout ce que je lui proposais, et m'en jura l'exécution; elle tint parole; et voici, moi, de mon côté, les

moyens que j'avais pris, et pour m'assurer la conquête de cette jeune personne, et pour l'empêcher de retourner jamais dans sa famille.

Aussi-tôt après cette conversation j'avais quitté Messine, j'étais venu dans mon château, en annonçant au couvent, que d'indispensables affaires m'empêcheraient de revenir de quelques jours; Clementia me remplaçait, c'était elle qui devait répondre, lorsque Frosine me demanderait; elle devait, en continuant toujours de séduire notre jeune innocente, l'amener insensiblement à consentir de me venir trouver à la campagne; cela fait, par les soins de Bonifacio que je servais également dans ses aventures, afin d'obtenir son secours dans les miennes, par les soins de cet ami, dis-je, le bruit de l'enlèvement de Frosine allait se répandre dans toute la ville; une lettre de l'écriture contrefaite de cette jeune fille devait être remise à ses parens; elle leur mandait par cette missive, qu'un très-grand seigneur de Florence, qui la guettait depuis long-tems, venait de la faire monter malgré elle dans une felouque gênoise qui s'éloignait avec rapidité; que ce seigneur faisait sa fortune en l'épousant, et que puisqu'il n'y avait

rien dans ce projet qui blessât son honneur, elle l'acceptait, en priant ses parens de n'y porter aucun obstacle; que d'ailleurs, ils fussent extrêmement tranquilles, et qu'elle leur écrirait aussi-tôt qu'elle serait arrivée.

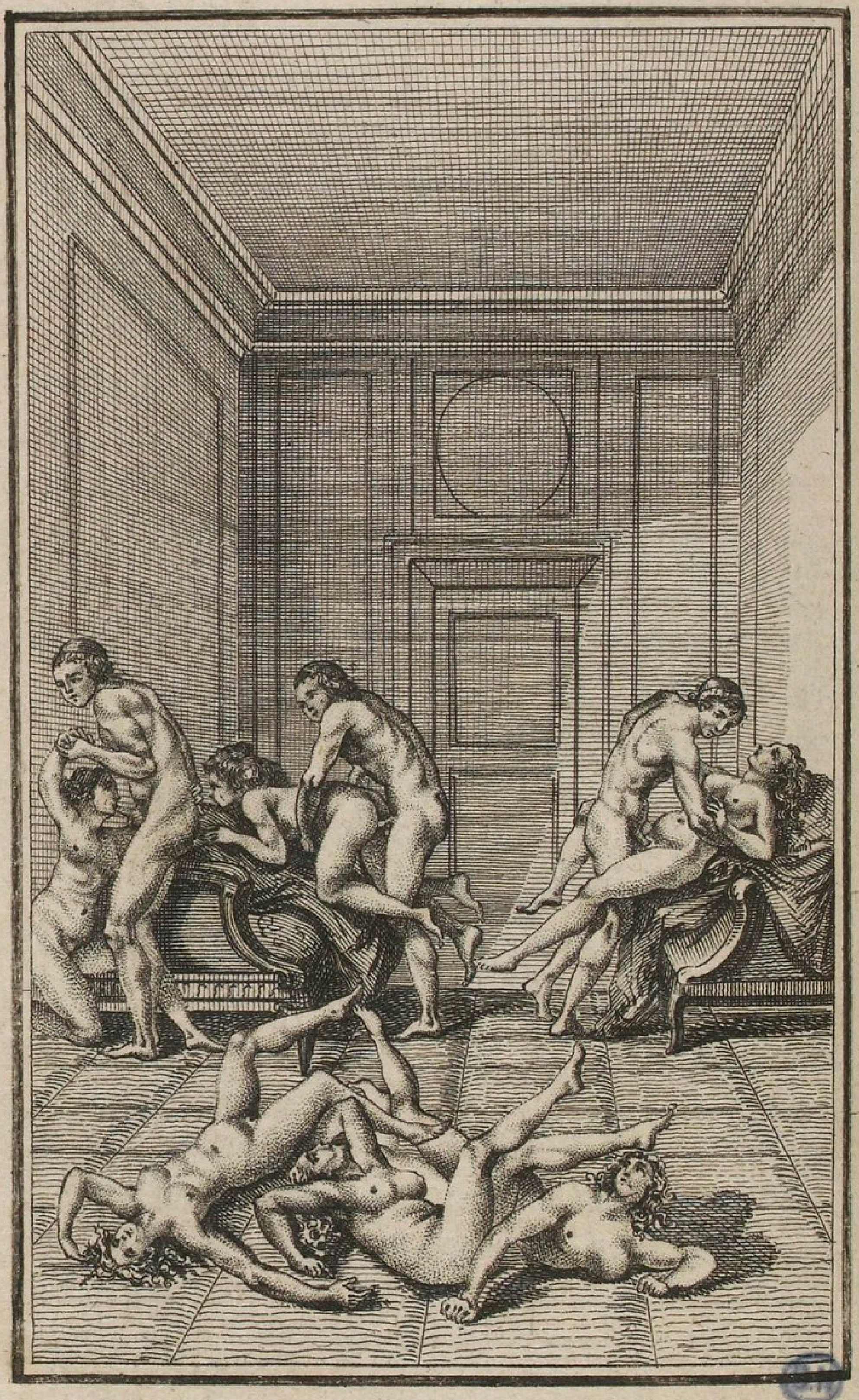
Il est un Dieu pour les ruses lubriques; la nature les aime, elle les protège; aussi en voit-on rarement échouer; mais de toutes celles qui avaient été imaginées depuis bien long-tems, aucune, j'ose le dire, n'avait aussi complètement réussi. Frosine arriva dans ma terre le lendemain du jour où je lui avais donné rendez-vous dans la chapelle indiquée, et dès le même soir elle fut soumise à mon libertinage. Mais, quel fut mon étonnement! lorsque j'apperçus qu'avec la plus jolie figure qu'il fût possible d'avoir, Frosine était douée des plus minces attraits; je ne vis de mes jours un cul plus sec, une peau plus brune, pas un soupçon de gorge, et le con le plus baveux et le plus mal placé; séduit par de jolis traits, je foutis néanmoins toujours, mais en la traitant mal; on n'aime pas à être dupe; Frosine reconnut sa faute, et la pleura bien amèrement, lorsqu'obligée de partir pour parer à tout par ma présence, elle se vit jetée par Clémentia dans un obscur cachot, autant

pour la dérober à toutes perquisitions, que parce qu'en ayant beaucoup trop joui, je n'étais pas fâché, d'après mon usage, de la rendre un peu malheureuse.

Je trouvai Bonifacio très-content du succès de nos ruses, mais fort empressé de jouir à son tour du bonheur de leur entreprise; j'eus beau lui dire que le sujet n'en valait guères la peine, séduit par la naissance et la figure de Frosine, il voulut absolument vérifier; et vous imaginez bien que je n'y mis aucune opposition. Ce serait, me dit Bonifacio, l'occasion de faire une politesse à Chrisostôme, notre supérieur; plein d'amitié et de confiance en lui, je lui ai fait part de ta bonne fortune; je suis certain du plaisir qu'il aurait à la partager. Volontiers, répondis-je; les mœurs, l'esprit, les goûts et le caractère de Chrisostôme me conviennent, et je saisirai chaudement toutes les occasions qui me rapprocheront de lui. Nous partîmes; mon sérail, toujours en activité, me fournit amplement de quoi satisfaire à l'avide luxure de mes compagnons, et nous exécutâmes des atrocités.

Vous savez la passion de Chrisostôme; celle de Bonifacio portait également un grand caractère de singularité: il aimait à arracher des

dents ; quelquefois il enculait la victime pendant que nous opérions ; d'autres fois Bonifacio arrachait, et nous sodomisions. Tous deux assouvirent amplement leur luxure avec Frosine, et quand nous l'eûmes dépouillée des trente-deux belles dents que lui avait donnée la nature, le supérieur voulut l'immoler à sa manière, vous vous rappelez sa passion. On fit avaler à cette malheureuse deux gros de sublimé corrosif dans de l'eau-forte ; et ses douleurs, ses crispations furent si violentes, qu'il devenait impossible de la fixer pour en jouir. Chrisostôme en vint cependant à bout, et ses jouissances furent marquées au coin de l'ivresse la plus extraordinaire, et du délire le plus inconcevable : nous voulûmes l'imiter, et nous éprouvâmes bientôt qu'il n'existait rien en luxure d'aussi piquant que cette manière de jouir dont Chrisostôme faisait ses délices. Cela est facile à concevoir, sans doute ; tout se retrécit alors dans une femme ; ses sensations, d'ailleurs, sont dans un degré d'irritation si violent, qu'il est impossible de n'être pas électrisé soi-même. O Justine ! dit Clément en interrompant ici son confrère, vous le voyez, Chrisostôme raisonnait comme moi : « On n'irrite jamais



mieux ses sens, que lorsqu'on a produit dans l'objet qui nous sert la plus grande impression possible, n'importe par quelle voie (1). » Et qui doute de cette vérité, dit Severino ! était-ce la peine d'interrompre Jérôme pour y rappeler ? Ce qu'il y a de bien sûr, poursuivit le narrateur, c'est que personne au monde n'en était convaincu comme Chrisostôme, et qui que ce soit ne la mettait aussi souvent et aussi délicieusement en pratique. Frosine expira dans nne de ces angoisses, ayant Bonifacio au cul, Chrisostôme au con, et moi sous ses aisselles. Ce ne fut pas la seule victime que nous immolâmes en ce genre. Nous en vînmes au point d'en sacrifier six à-la-fois de cette manière ; trois palpitaient sous nos yeux, pendant que nous en foutions chacun une en con, en cul et en bouche. Après les filles, nous essayâmes des garçons, et nos lubricités redoublèrent.

Nos orgies s'entremêlaient de discussions philosophiques : nous n'avions pas plutôt commise une horreur, que nous cherchions à la légitimer ; personne n'y réussissait comme Chrisostôme.

---

(1) Voyez page 219 du deuxième volume.

« Il est bien étonnant, nous disait-il un jour, que les hommes soient assez fous pour attacher quelque prix à la morale ; j'avoue que je n'ai jamais conçu de quelle nécessité elle pouvait leur être ; la corruption n'est dangereuse que parce qu'elle n'est pas universelle. On n'aime point le voisinage d'un malade qui a la fièvre maligne, parce qu'on redoute la contagion ; mais si l'on en est attaqué soi-même, on ne craint plus rien ; il ne saurait exister aucun inconvénient parmi les membres d'une société totalement vicieuse : que toutes acquièrent le même degré de corruption, et toutes se fréquenteront sans péril. Il n'y aura plus alors que la vertu qui sera dangereuse ; n'étant plus le mode habituel de l'homme, il deviendra nuisible de l'adopter. Le changement seul d'un état à l'autre peut avoir des inconvéniens ; tout le monde se ressemble-t-il ? tous les individus restent-ils à la même place ? Il ne peut plus y avoir de dangers : il est absolument égal d'être bon ou méchant, dès que tout le monde est l'un ou l'autre ; mais si le ton de la société est vertueux, il devient dangereux d'être méchant ; tout comme il le deviendroit d'être bon, si tous les hommes étaient pervertis. Si donc l'état dans lequel

on se trouve est nul, ou indifférent par lui-même, pourquoi craindre d'adopter plutôt l'un que l'autre? et pourquoi s'étonner, s'affliger, je le suppose, du parti que l'on prend d'être méchant, quand tout nous y porte, et quand cela se trouve foncièrement égal? Quel est l'être qui ponrra me prouver qu'il est mieux de rendre les autres heureux que de les tourmenter! Mettons, pour un moment, à part le plaisir que je puis prendre à me conduire de l'une ou de l'autre manière; est-il essentiellement utile qne les autres soient heureux? et si cela ne l'est pas, pourquoi ne gênerai-je, en les accablant d'infortunes? Il me semble qu'il ne s'agit dans tout cela que de ce que je dois éprouver à l'une ou à l'autre action; car, étant, par la nature, spécialement chargé de mon bonheur, et nullement de celui des autres, je n'aurai tort vis-à-vis d'elle que dans le cas où j'aurais négligé de me délecter d'après ses vues et d'après ses plans. Ce même être, que mes goûts ou mes violences rendent malheureux, parce qu'il est le plus faible avec moi, jouira de sa force avec un autre, et tout deviendra égal. Le chat détruit la souris, et est lui-même dévoré par d'autres animaux. Ce n'est absolument

que pour cette destruction relative et générale que nous a créé la nature. Gardons-nous donc bien de jamais résister à la sorte de corruption... au genre d'immoralité où nous entraînent nos penchans; il n'y a pas le plus petit mal à s'y livrer. Il résulte donc des principes que j'établis, que l'état le plus heureux sera toujours celui où la dépravation des mœurs sera la plus universelle, parce que le bonheur étant bien visiblement dans le mal, celui qui s'y livrera le plus ardemment sera nécessairement le plus heureux. On s'est bien lourdement trompé, quand on a dit qu'il y avait une sorte de justice naturelle toujours gravée dans le cœur de l'homme, et que le résultat de cette loi se trouvait être le précepte absurde de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait. Cette loi ridicule, fruit de la faiblesse de l'être inert, ne put jamais éclore dans le cœur de l'individu doué de quelqu'énergie; et, si j'avais quelques principes moraux à établir, ce ne serait pas dans l'ame de l'être faible que j'irais chercher des préceptes. Celui qui craint de recevoir du mal, dira toujours qu'il n'en faut point faire; tandis que celui qui se moque des Dieux, des hommes et des loix, ne ces-

sera jamais d'en commettre. Ce qu'il faut, c'est de savoir lequel des deux fait bien ou mal : or, il me semble qu'une telle chose ne saurait se mettre en question. Je défie que l'homme vertueux puisse me soutenir de bonne foi qu'il a ressenti, en se livrant à une bonne action, seulement le quart du plaisir éprouvé par celui qui vient d'en commettre une mauvaise. D'où vient donc, libre de choisir, irai-je préférer le mode qui ne remue point à celui d'où naît perpétuellement l'agitation la plus tumultueuse et la plus agréable que puisse jamais éprouver l'homme ? Etendons nos idées, jugeons la société entière, et nous nous convaincrons aisément que la plus heureuse de toutes sera nécessairement celle qui sera la plus gangrenée, et cela, généralement dans tous les points. Je suis loin de me borner à quelques dépravations partielles ; je ne veux pas que l'on soit simplement libertin, ivrogne, voleur, impie, etc., j'exige qu'on essaie de tout, qu'on se livre à tout, et toujours préférablement aux écarts qui paraissent les plus monstrueux, parce que ce n'est qu'en étendant la sphère de ses désordres que l'on doit nécessairement parvenir plutôt à la dose de félicité promise dans le désordre. Les

fausses idées que nous avons des créatures qui nous environnent, sont encore la source d'une infinité de jugemens erronés en morale; nous nous forgeons des devoirs chimériques envers ces créatures, et cela, parce qu'elles s'en croyent vis-à-vis de nous. Ayons la force de renoncer à ce que nous attendons des autres, et nos devoirs vis-à-vis d'eux s'anéantiront aussi-tôt. Que sont, je vous le demande, toutes les créatures de la terre vis-à-vis d'un seul de nos desirs? Et par quelle raison me priverai-je du plus léger de ces desirs pour plaire à une créature qui ne m'est rien, et qui ne m'intéresse en rien? Si j'en redoute quelque chose, assurément je dois la ménager, non pour elle, mais pour moi, parce qu'en général ce ne doit jamais être que pour moi que je dois agir dans le monde; mais si je n'ai rien à en appréhender, je dois bien certainement en tirer tout ce que je puis pour améliorer mes plaisirs, et ne les considérer toutes que comme des êtres purement créés pour les servir (1). La morale, je le répète,

(1) Ce ne sont ici que les bases de principes bien autrement développés dans la suite de cet ouvrage.

est donc inutile au bonheur ; je dis plus, elle y nuit ; et ce ne sera jamais qu'au sein de la corruption la plus étendue et la plus générale, que les individus, comme les sociétés, trouveront la plus forte dose possible de félicité sur la terre ».

Mettant bientôt ces systêmes en pratique, nous nous livrions, mes amis et moi, à tout ce que la débauche et la dépravation, à tout ce que le despotisme et la cruauté peuvent avoir de plus piquant et de plus raffiné.

Telle était la situation de nos esprits, lorsqu'on vint amener à mon tribunal de justice, un jeune garçon de seize ans, joli comme l'Amour, accusé d'avoir voulu empoisonner sa mère. Rien n'était plus réel ; toutes les preuves étaient contre lui : il périssait infailliblement, lorsque mes amis et moi nous consultant sur les moyens de tirer d'affaire un jeune homme dont nous brûlions tous trois de jouir, ma perfide imagination m'en suggéra un qui, non-seulement sauvait le coupable, mais qui même faisait périr l'innocent. Où est maintenant, dis-je à l'accusé, le poison dont on t'accuse d'avoir voulu te servir ? — Il est entre les mains de ma mère. — Eh bien ! affirmes dans le dernier interroga-

toire que tu vas subir, que c'est elle qui voulait au contraire attenter à tes jours : tu veux qu'elle périsse; elle périra, es-tu content? —Enchanté! monseigneur, enchanté! je déteste cette femme, et mourrais plutôt que de ne la pas perdre.—Donnes pour preuve le poison qu'elle a dans ses mains. —Oui; mais on sait que je me le suis procuré chez l'apothicaire de ce bourg; on sait la difficulté qu'il me fit, et la manière dont je la levai, en lui disant que je n'achetais cette drogue que par ordre de ma mère, et pour détruire les rats de sa maison. —N'y a-t-il que cela contre toi? —Non. —Eh bien! je te réponds à-la-fois et de ta vie et de la mort de ta mère. J'envoye chercher le pharmacien. Gardez-vous, lui dis-je, de vouloir charger cet enfant; c'est bien effectivement par ordre de sa mère qu'il acheta chez vous, l'autre jour, l'arsenic qui fait la matière de son procès; et c'est bien entre les mains de sa mère que se trouve aujourd'hui ce poison; elle voulait le faire périr, nous en sommes sûrs; une déposition contraire vous perdrait. —Mais, dit le droguiste, n'aurai-je pas tort dans tous les cas? —Non; rien de plus simple que d'avoir rempli les intentions d'une mère de famille, pro-

priétaire d'une maison ; vous ne pouviez prévoir ses vues ; mais vous vous perdiez, si vous n'eussiez rempli que celles de l'enfant. Le botaniste, pénétré de ces raisons, parla comme je l'avais instruit; le jeune homme soutint ce que je lui avais suggéré; et sa malheureuse mère, abattue de ces calomnies, ne trouvant rien pour y répondre, périt sur l'échafaud, pendant que mes amis et moi, en face de son supplice, nous nous livrions avec son fils aux plus voluptueuses recherches de la sodomie. Je n'oublierai jamais qu'enculé par Bonifacio, je déchargeais dans le cul du jeune homme, au moment où sa mère expirait. La manière dont ce charmant jeune homme se prêta à nos plaisirs, la joie qui parut sur son front, en voyant les apprêts de la mort de celle qui lui avait donné la vie, tout nous donna de si hautes idées de ses dispositions, que nous cottisâmes pour lui faire un sort et pour l'envoyer à Naples, où l'âge, en mûrissant... en perfectionnant ses principes, en aura fait sans doute un des plns hardis scélérats de l'Europe.

Quel crime! nous eut ici crié la sottise; vous avez rendu à la société un monstre, dont les forfaits perfectionnés coûteront peut-être des milliers de victimes! Quelle excel-

lente action! répondrons-nous à la bêtise environnée des préjugés gothiques de la morale et de la vertu ; nous avons servi la nature, en lui aiguisant un des ressorts par lesquels elle opère le mal nécessaire dont elle est toujours affamée.

Nous passâmes encore trois mois à ma terre, noyés dans la luxure et dans la débauche, lorsque des raisons de prudence nous contraignirent enfin de reparaître où nous plaçait notre devoir. La première aventure que me valut mon poste de confesseur, en revenant de-là, fut celle d'une dévote de trente ans, encore assez jolie ; elle était au lit de la mort lorsqu'elle m'envoya chercher. Mon père, me dit-elle, il est tems que je répare la plus odieuse des injustices. Regardez le million en or que voilà déposé sur cette table, et fixez cette jeune fille, poursuivit-elle en me montrant une enfant de douze ans, d'une assez jolie figure ; rien de tout cela ne m'appartient, et j'avais la mauvaise foi de tout garder... hélas ! qui sait ? j'aurais peut-être fait pis. Une de mes amies me remit en mourant à Naples, il y a deux ans, et cette fille et cet argent, en me faisant jurer de remettre l'un et l'autre au duc de Spinosa, à Milan,

séduit par l'or, j'ai tout gardé; mais le voile se déchire à l'instant où je touche, et le cri de ma conscience me trouble tellement, que je ne puis tenir à l'aveu de mes fautes et à vous en prescrire la plus prompte réparation. Quelque confiance que j'aye en vous, mon père, je me crois obligée de laisser un écrit à mes héritiers, qui les instruise de cette démarche. —Cette précaution, interrompis-je aussi-tôt, en divulgant inutilement vos torts, madame, prouverait en même-tems votre défiance envers moi, et de ce moment je ne dois plus me mêler en rien de cette affaire. Oh! monsieur, monsieur, ne parlons plus de cet écrit, puisqu'il vous formalise; vous seul satisferez à mon devoir; vous seul appaiserez le cri de ma conscience, sans que personne en soit instruit. —Ce que vous faisiez, madame, répondis-je alors plus tranquillement, était affreux, sans doute; et je ne sais si la simple restitution que vous vous proposez suffira pour appaiser le ciel. Puis reprenant avec sévérité: A quel point vous vous étiez permis de tromper à-la-fois l'amitié, la religion, l'honneur et la nature! oh! non, ne l'imaginez point, jamais cette simple restitution ne suffira. Vous êtes riche, madame;

vous connaissez les besoins du pauvre; joignez indispensablement à la somme restituée, celle de la moitié de votre bien, pour vous réconcilier avec la justice céleste... Vous le savez, madame, vos fautes sont bien grandes, et ce sont les pauvres qui sont nos meilleurs avocats près de Dieu; ne marchandez point avec votre conscience; une fois devenue la proie des démons qui vous attendent, vous ne serez plus à même d'implorer l'Etre-Suprême, et d'obtenir pour vos crimes la miséricorde dont elles ont un si grand besoin. —Vous m'effrayez, mon père! —Je le dois, madame; en ma qualité de médiateur entre le ciel et vous, je dois vous montrer les fléaux suspendus sur votre tête; et quand vous en préviens-je? au moment où vous pouvez encore les détourner: vous êtes perdue, si vous balancez. Etourdie du ton dont je prononçais ces dernières paroles, ma dévote se fit apporter sur-le-champ une cassette, dont les richesses qu'elle en sortit, s'élevant à 800 mille livres, équivalaient de reste à la valeur que j'exigeais, en lui demandant la moitié de son bien. —Tenez, me dit-elle en répandant des flots de larmes; tenez, mon père, voilà ma dette acquittée; priez pour ma pauvre ame, et rassurez-moi,

je vous prie. —Je le voudrais, madame, répondis-je en faisant enlever l'or et la petite fille par Clémentia, vêtue en duegne, et que j'avais amenée comme ma sœur; oui, je desirerais de tout mon cœur pouvoir entièrement dissiper vos craintes; mais le puis-je, sans vous tromper? Vous devez, je le sens, compter sur la miséricorde de Dieu; mais votre réparation peut-elle égaler l'offense? cette réparation, qui ne porte que sur le tort que vous avez fait aux hommes, appaisera-t-elle un Dieu irrité? Quand on réfléchit à la grandeur, à l'immensité de cet Etre-Suprême, peut-on se flatter de l'adoucir, une fois qu'on a eu le malheur de l'offenser! Connaissez le caractère de ce Dieu terrible dans l'histoire de son peuple; voyez-le par-tout, jaloux, vindicatif, implacable; et ces différens modes, qui seraient des vices dans l'homme, ne devenir que des vertus dans lui. Et en effet, perpétuellement outragé par ses créatures, sans cesse envié par le démon, comment, sans une étonnante sévérité, parviendrait-il à manifester son pouvoir! La marque distinctive de l'autorité est nécessairement la rigueur; la tolérance est la vertu du faible. Toujours le despotisme indiqua la puissance: on a beau

m'assurer que Dieu est bon, moi je dis qu'il est juste ; et la vraie justice ne s'accorda jamais avec la bonté, qui, prise dans sa véritable acception, n'est qu'un des effets de la faiblesse et de la bêtise. Vous avez cruellement outragé votre Créateur, madame ; la réparation est au-dessous de vos fautes ; et je ne saurais vous dissimuler qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous garantir des équitables châtimens que vous méritez ; je ne puis qu'implorer l'Eternel pour le repos de votre ame. Je le ferai sans doute ; mais, faible et chétive créature comme vous, puis-je me flatter de réussir ? Les peines que vous avez à craindre sont épouvantables : éternellement brûlée dans les foyers de l'enfer est, je le sens, une peine horrible, que l'imagination n'entrevoit qu'en frémissant ; tel est pourtant votre sort, et je ne vois aucun moyen de vous en préserver. Ici, je l'avoue, le désordre de mes sens, proportionné à celui que j'occasionnais dans ma bigotte, se trouvait au-dessus de toute expression ; je bandais à rompre ma culotte ; il y eut un moment même où je ne pus m'empêcher de me branler. — Oh ! mon père, dit alors la bénigne créature, sans s'appercevoir de mes mouvemens, me donnerez-vous au

moins l'absolution. —Dieu m'en garde ! répondis-je d'un ton ferme et sévère ; je ne compromettrai point jusques-là la médiation que j'ai reçue du ciel ; je n'assimilerai point, par cette sainte bénédiction, le coupable à l'homme de bien ; l'exiger... oser me le demander même est un nouveau crime, dont le ciel doit inévitablement vous punir. Adieu, madame ; vos forces faiblissent, je le vois ; rappelez toutes celles qui vous restent pour soutenir le moment cruel de votre apparition devant Dieu ; moment bien terrible sans doute, quand on n'y arrive que pour écouter la sentence céleste qui doit vous plonger aux enfers !

Ici la malheureuse s'évanouit ; et moi, ivre de luxure, de crime et de méchanceté, je donnai l'essor à mon vit furieux, et l'enfonçai dans le cul de ma dévote, qui, ne mourant que d'une maladie de langueur, avait su conserver assez de charmes pour inspirer encore des desirs. Il y avait long-tems, je l'avoue, que je n'avais fait une meilleure décharge. Mon opération faite, je disparus en emportant tous les bijoux que je pus trouver dans la chambre ; et j'appris, dès le même soir, que ma pauvre pénitente avait rendu son ame timorée au travers des flots de foutre dont

j'avais inondé le passage. Je fis présent de la petite fille au couvent, et ne réservai pour moi que les richesses, que je commençais à préférer à tout.

Cependant, au faîte du bonheur et du calme paisible dont ma philosophie me faisait jouir, j'éprouvais cette sorte d'inconstance, fléau de l'ame et trop funeste apanage de notre triste humanité; blasé sur tout, il n'était plus aucune jouissance qui parvînt à me réveiller. J'inventais des horreurs, et je les exécutais de sang-froid; en état de ne me rien refuser, quelque dispendieux que pussent être mes projets de débauche, je les entreprenais à l'instant. J'envoyais chercher des victimes de ma luxure jusques dans les îles de l'Archipel, et mes émissaires se trouvant un jour en concurrence avec ceux du grand-seigneur, j'eus la gloire et la satisfaction d'apprendre qu'ils l'avaient emporté sur ceux dn sultan.

Mais ce n'était plus tout cela qu'il me fallait; une jouissance simple ne me faisait plus éprouver la moindre sensation; j'avais besoin de crimes, et je n'en pouvais trouver d'assez forts.

Un jour, examinant l'Etna, dont le sein vomissait des flammes, je desirais être ce célèbre

lèbre volcan : bouche des enfers, m'écriai-je en le considérant, si comme toi je pouvais engloutir toutes les villes qui m'environnent, que de larmes je ferais couler ! A peine mon invocation est-elle prononcée, que j'entends du bruit près de moi : un homme m'écoutait. Vous venez, me dit ce personnage, de former un étrange desîr. Dans l'état où je suis, répondis-je avec humeur, on en forme de plus extraordinaire encore. Soit, me répond mon homme ; mais tenons-nous-en à celui que vous venez de prononcer, et apprenez de moi qu'il est possible. Je suis chymiste, j'ai passé ma vie à étudier la nature, à lui dérober ses secrets, et l'immoralité nourrissant mes études, ce n'est, depuis vingt ans, qu'au malheur des hommes que je consacre mes découvertes ; vous voyez comme je vous parle ; votre singulier desir m'a convaincu de la confiance que je pouvais avoir en vous ; apprenez donc qu'on peut contrefaire les terribles irruptions de cette montagne ; si vous voulez nous l'essaierons ensemble. Monsieur, dis-je à cet homme en l'invitant de s'asseoir avec moi près d'un arbre, causons, je vous supplie. Est-il bien vrai que vous puissiez imiter un volçan ? — Rien de plus aisé. — Et nous pro-

duirons par l'effervescence de ce volcan factice les mêmes effets qu'un tremblement de terre ? — Absolument. — Nous détruirons des villes ? — Nous les abîmerons, nous bouleverserons l'île entière. — Agissons, monsieur, agissons ; je vous couvre d'or si vous réussissez. — Je ne vous demande rien, me répondit mon homme, le mal m'amuse, et lorsque je m'y livre, jamais je ne m'en fais payer ; je ne vends que les recettes qui sont utiles aux hommes ; je distribue ponr rien toutes celles qui leur nuisent. Je ne pouvais me lasser de considérer ce personnage. Qu'on est heureux, monsieur, lui dis-je avec enthousiasme, lorsqu'on rencontre des gens qui pensent comme nous ! Et dites-moi, homme céleste, quel est le motif qui vous fait faire le mal, et qu'éprouvez-vous en le faisant ?

« Ecoutez-moi, me dit Almani, c'était le nom de ce chymiste, je vais répondre à vos deux questions. Le motif qui m'engage à me livrer au mal est né chez moi de la profonde étude que j'ai fait de la nature ; plus j'ai cherché à surprendre ses secrets, plus je l'ai vue uniquement occupée de nuire aux hommes ; suivez-là dans toutes ses opérations, vous ne la trouverez jamais que vorace, destructive

et méchante, jamais qu'inconséquente, contrariante et dévastatrice; jetez un instant les yeux sur l'immensité de maux que sa main infernale répand sur nous en ce monde. A quoi servait-il de nous créer ponr nous rendre aussi malheureux? pourquoi notre triste individu, ainsi que tous ceux qu'elle produit, sortent-ils de son laboratoire aussi remplis d'imperfections? ne dirait-on pas que son art meurtrier n'ait voulu former que des victimes?... que le mal soit son unique élément, et que ce ne soit que pour couvrir la terre de sang, de larmes et de deuil qu'elle soit douée de la faculté créatrice?... que ce ne soit que pour déployer ses fléaux qu'elle use de son énergie? Un de vos philosophes modernes se disait l'amant de la nature: eh bien, moi, mon ami, je m'en déclare le bourreau. Etudiez-là, suivez-là, cette nature atroce, vous ne la verrez jamais créer que pour détruire, n'arriver à ses fins que par des meurtres, et ne s'engraisser, comme le minautore, que du malheur et de la destruction des hommes. Quelle estime, quel amour pourriez-vous donc avoir pour une force semblable, dont les effets sont toujours dirigés contre vous? lui voyez-vous jamais dispenser un don sans qu'une peine grave

l'accompagne? si elle vous éclaire douze heures, c'est pour vous plonger douze autres dans les ténèbres ; vous laisse-t-elle jouir des douceurs de l'été, ce n'est qu'en les accompagnant des horreurs de la foudre ; près de l'herbe la plus salutaire, sa main traîtresse fait germer les poisons ; elle hérisse le plus beau pays du monde de volcans qui le mettent en cendres ; se pare-t-elle un instant à vos yeux, c'est pour se couvrir de frimats l'autre partie de l'année ; nous donne-t-elle quelque vigueur pendant les premiers tems de notre vie, c'est pour nous accabler pendant la vieillesse et de tourmens et de douleurs ; vous laisse-t-elle un moment jouir du bizarre tableau de ce monde, c'est pour qu'en parcourant la funeste carrière qui le présente à vos yeux, vous soyez à chaque pas effrayé des affreux malheurs qui la couvrent. Voyez avec quel art méchant elle entremêle vos jours d'un peu de plaisir et de beaucoup de peines ; examinez de sang-froid, s'il vous est possible, les maladies dont elle vous accable, les divisions qu'elle fait naître parmi vous, les suites effroyables dont elle veut que vos plus douces passions soient entremêlées ; près de l'amour est la fureur ; près du courage, la férocité ; près de l'ambi-

tion, le meurtre; près de la sensibilité, les larmes; près de la sagesse, toutes les maladies de la continence; dans quelle situation affreuse vous met-elle, en un mot, puisque le dégoût de la vie devient tel en votre ame, qu'il n'est pas un seul homme qui voulût recommencer à vivre, si on le lui offrait le jour de sa mort? Oui, mon ami, oui, j'abhorre la nature, et c'est parce que je la connais bien que je la déteste; instruit de ces affreux secrets, je me suis replié sur moi-même, et j'ai senti (Voilà ma réponse à votre seconde question.), j'ai éprouvé une sorte de plaisir indicible à copier ses noirceurs: eh bien, ai-je continué de me dire, est-ce un être assez méprisable, assez odieux que celui qui ne me donna le jour que pour me faire trouver du plaisir à tout ce qui nuit à mes semblables? Eh quoi! (J'avais seize ans alors.) à peine suis-je sorti du berceau de ce monstre, qu'elle m'entraîne aux mêmes horreurs que celles qui la délectent elle-même! Ce n'est plus corruption ici: à peine suis-je né; c'est inclination, c'est penchant; sa main barbare ne sait donc paitrir que le mal, le mal la divertit donc; et j'aimerais une mère semblable! Non; je l'initerai, mais en la détestant; je la copierai,

elle le veut, mais ce ne sera qu'en la maudissant; et, furieux de voir que mes passions la servent, je vais si bien démêler ses secrets, que je puisse, si cela m'est possible, devenir encore plus méchant pour la mieux heurter toute ma vie. Ses filets meurtriers sont tendus sur nous seuls; essayons de l'y envelopper elle-même en la masturbant si je peux, barrons-là dans ses œuvres pour l'insulter plus vivement, et troublons-là, s'il est possible, pour l'outrager plus sûrement. Mais la putain s'est moqué de moi, ses ressources l'emportaient sur les miennes; nous luttions trop inégalement; en ne m'offrant que ses effets, elle me voilait toutes ses causes; je me suis donc restreint à l'imitation des premiers; ne pouvant deviner le motif qui plaçait le poignard en ses mains, j'ai su lui ravir l'arme, et m'en suis servi tout comme elle ».

Oh! mon ami, m'écriai-je dans l'enthousiasme, je ne vis jamais une imagination plus ardente que la vôtre... Quelle énergie!... quelle vigueur! et que de mal vous avez dû faire dans le monde avec une tête aussi vive! Je n'existe que par le mal et pour le mal, me repondit Almani, le mal seul m'émeut; je ne respire qu'en le commettant; mon organisa-

tion n'est délectée que par lui seul. Almani, interrompis-je avec chaleur, vous bandez, sans doute, en vous y livrant? Jugez-en, me dit le chymiste et me mettant à la main un vit gros comme le bras, et dont les veines violettes et gonflées semblaient prêtes à s'ouvrir sous la violence du sang qui circulait dans elles. — Et vos goûts, mon cher, quels sont-ils? — J'aime à voir périr une créature dans quelques-unes de mes expériences; je fouts une chèvre pendant ce tems-là, et je décharge quand la créature expire. — Et des hommes, vous n'en foutez point? — Jamais; je suis bestialitaire et meurtrier, je ne sors pas de là.

Almani finissait à peine de me répondre, qu'une lave s'ouvrit à nos pieds; je me lève effrayé, et lui, sans s'émouvoir, balottant toujours son vit à pleines mains, me demande flegmatiquement où je vais: ne bougez donc pas, me dit-il; vous voulez connaître mes passions, venez-en voir une, venez, poursuivit-il en se branlant, venez voir jaillir les flots de mon foutre dans ceux de bitume et de souffre dont l'aimable nature entoure ici nos pas; il me semble que je suis aux enfers, que je décharge dans ses feux; cette idée m'amuse; je n'étais ici que pour y satisfaire;

il jure, il blasphême, il tempête, et son sperme élancé, vole éteindre la lave.

Almani, suivez-moi, lui dis-je, je desire infiniment de vous connaître plus à fond; j'ai des victimes à vous offrir; je veux d'ailleurs apprendre vos secrets. Nous retournâmes chez moi; le chymiste admira mon habitation, loua mes goûts, s'amusa de mon sérail; je lui donnai des chèvres, et je les lui vis foutre avec plaisir, pendant qu'avec un fil il attirait la foudre sur la tête d'une jolie Napolitaine de seize ans, qui mourut dans l'opération; il en frappa une autre par l'électricité, qui expira dans d'horribles douleurs; il accumula tellement le poids de l'air sur les poulmons d'une troisième, qu'elle fut étouffée dans une demi-seconde; il examinait toute nue la victime de ses opérations, lui maniait et baisait fort long-tems les fesses, gamahuchait le trou du cul, et trouvait, disait-il, dans ce seul épisode, toute la dose d'irritation nécessaire à condamner le sujet à la mort. Ses expériences se portèrent aussi sur de jeunes garçons qu'il traita de même; il m'apprit ensuite plusieurs de ses secrets, et nous procédâmes à la grande expérience qui avait fait l'objet du voyage. Le procédé était simple;

il ne s'agissait que de former des pains de dix à douze livres, paitris avec de l'eau, de la limaille et du souffre; on plaçait ces pains à trois ou quatre pieds en terre, dans une distance de plusieurs lieues, à vingt pouces environ l'un de l'autre; dès que ces masses étaient échauffées, l'irruption se faisait d'elle-même; nous multipliâmes tellement ces dépôts, que l'île entière éprouva l'un des plus furieux bouleversemens qui l'eut encore agitée depuis plusieurs siècles; dix mille maisons furent renversées dans Messine, cinq édifices publics écrasés, et vingt-cinq mille ames devinrent la proie de notre insigne méchanceté. Mon cher, dis-je au chymiste dès que notre opération fut terminée, quand on a fait tant de mal ensemble, le plus sûr est de se séparer : prends ces 50 mille francs, et ne parlons jamais l'un de l'autre... Le silence, oui, je le promets, répondit Almani; l'argent, je le refuse : ne vous souvient-il plus que je vous ai dit que je ne me faisais jamais payer du mal que j'opérais; si j'avais fait du bien chez vous, j'accepterais une récompense, mais je n'y ai fait que du mal... du mal qui m'a fait plaisir; nous sommes quittes. Adieu.

Mon dégoût pour la Sicile redoubla quand

j'y eus produit ce terrible évènement, et sentant qu'il n'était plus rien au monde qui pût m'y fixer à l'avenir, je mis mon bien en vente, après avoir égorgé tous les sujets de mon sérail, et Clémentia elle-même, malgré son extrême attachement pour moi ; frappée de ma barbarie et de mon ingratitude, surprise de me voir lui reserver avec recherche un plus affreux supplice qu'aux autres, elle osa m'adresser des reproches. O Clémentia, lui dis-je, que tu connais mal le cœur d'un libertin tel que moi, dès que tu ne t'es pas défiée du sort que je te préparais ! ne sais-tu donc pas que la reconnaissance dont tu crois surcharger mon ame, ne devient sur ses ressorts usés, qu'un véhicule de plus pour les diriger vers le crime ; et que, si j'éprouve, en t'immolant, quelque chagrin ou quelque remords, c'est de ne t'en pouvoir faire assez, elle mourut sous mes yeux et je déchargeai violemment.

Je m'embarquai pour l'Afrique avec le projet de m'associer aux barbares de ces affreux cantons, pour devenir, si je le pouvais, mille fois encore plus féroces qu'eux.

Mais, c'est ici où l'inconstance du sort voulut me convaincre, en me faisant éprouver ses revers, que si sa main favorise presque

toujours les forfaits, ceux qui ont été bourreaux, doivent néanmoins devenir victimes à leur tour, quand de nouveaux persécuteurs se présentent... Vérité qui pourtant ne prouve rien pour la vertu, puisqu'on la voit dans les récits que je vous fais, presqu'à tout moment tourmentée, mais qui doit seulement nous apprendre que l'homme, jouet par sa faiblesse de tous les caprices de la fortune, ne doit leur opposer, s'il est raisonnable, que la patience et le courage.

Je m'étais embarqué à Palerme sur un petit bâtiment léger que j'avais frété pour moi seul. A peine fûmes-nous à la hauteur des roches de Quels, que nous apperçûmes les côtes de l'Afrique. Parvenus là, un corsaire barbaresque nous attaque, et nous prend sans aucune résistance; en un moment, mes amis, je me vois privé de ma fortune et de ma liberté, je perds en une minute tout ce que les hommes ont de plus cher. Hélas! me dis-je, dès que je fus enchaîné, si cet argent mal acquis tombait en des meilleures mains, peut-être croirais-je en l'equité de la fortune; mais sera-t-il mieux placé dans la bourse de ces scélérats qui ne croisent ces parages, que pour peupler le sérail du bey de Tunis? sera-t-il

mieux là, dis-je, que chez moi qui formais aussi des sérails? Où donc est-elle cette sublime justice du sort? Patience, ce n'est ici qu'un de ses caprices : celui-ci me ruine aujourd'hui, un second me relèvera.

En peu d'heures nous arrivâmes à Tunis ; mon patron me présenta au bey qui donna ordre à son bostangi de m'employer sur-le-champ aux jardins, et mes richesses furent confisquées. Je voulus faire quelques représentations ; on m'objecta que j'étais prêtre d'une religion en horreur à Mahomet, et que jamais on ne rendait ces biens-là. Il fallut se taire et travailler. Ayant à peine trente-deux ans, j'étais au moins dans l'âge de la force, et quoi qu'énervé par mes débauches, je me sentais encore toute l'énergie nécessaire à souffrir patiemment mon sort ; mal nourri, mal couché, travaillant beaucoup, si mon physique éprouvait quelque altération, mon moral, j'ose l'affirmer, n'en ressentait aucune, et je me sentais toujours dans l'esprit la même luxure et la même méchanceté (1) ;

(1) Ces vices-là augmentent de force avec l'âge, mais ne vieillissent jamais. On a moins d'énergie pour les mettre en pratique, souvent quelquefois

quelquefois j'envisageais les murs du sérail, aux pieds desquels je travaillais, et je me disais : — O Jérôme ! et toi aussi tu as eu un sérail, et de délicieuses victimes qui le peuplaient ; et te voilà, par ta faute, réduit à servir ceux que tu rivalisais.

Un soir que je me livrais à ces tristes réflexions, je vois un billet tomber à mes pieds, je me hâte de le ramasser : Dieu ! quelle est ma surprisse, en y reconnaissant l'écriture et le nom de Joséphine... de cette infortunée que j'avais vendue à Berlin, avec la certitude qu'elle ne m'était achetée que pour devenir la victime d'un meurtre de débauche.

« Il est délicieux de rendre le bien pour le mal (me disait Joséphine dans ce billet) : vous m'avez crue victime de la rage d'un scélérat, et vous m'avez livrée, pour que je la devinsse ; mon étoile m'a préservé du sort affreux que vous me destiniez ; mais si vraiment je la crois heureuse, c'est au moment où elle me met à même de briser vos fers ; demain à la même heure vous recevrez, pour gage de mes sentimens éternels, une bourse

---

moins de moyens ; mais leur indestructible germe est toujours égal. Il accroît même au lieu de s'affaiblir.

de trois cents sequins de Venise, et le portrait de celle que vous aimâtes autrefois... une lettre y sera jointe, elle vous apprendra les moyens de nous sauver tous deux. Adieu, monstre... que j'aime toujours malgré moi; si tu ne me payes pas de retour, respectes au moins celle... qui ne se venge de toi que par des bienfaits ».

JOSÉPHINE.

Inconcevables effets du plus affreux de tous les caractères! mon premier mouvement fut d'être désolé de voir échapper au supplice une victime que j'y avais envoyée; mon second fut de me trouver piqué de devoir un service à celle... que je n'avais jamais voulu que maîtriser; n'importe, me dis-je, acceptons, l'important est de se tirer d'ici; elle éprouvera, quand je me serai servi d'elle, quels sont, dans un cœnr comme le mien, les résultats de la reconnaissance.

Le second billet, l'argent, le portrait, tout arriva à l'heure indiquée; je baisai l'argent, crachai sur le portrait, et lus le billet avec avidité : on m'y apprenait qu'on était devenue maîtresse d'une fortune considérable que je serais le maître de partager, si je le voulais, et sur-tout si je le méritais; que j'eusse à aller

parler sur-le-champ dans l'endroit qui m'était indiqué, au maître d'un navire qui m'attendait, et que je convinsse avec lui, et du prix qu'il nous demandait pour nous conduire à Marseille, et des moyens à prendre pour nous esquiver l'un et l'autre.

Je vole chez l'homme dont on me parle, et j'en reçois toute sorte de satisfaction ; Delmas était un vieux renégat repentant, qui brûlait de revoir sa patrie, et d'arracher aux Turcs le plus de victimes qu'il lui serait possible ; tenez, me dit-il, voici d'abord une échelle de soie que vous ferez passer à votre protectrice; joignez-y cette eau dont elle coupera ses grilles, rien qu'en les frottant avec ; une fois dans les jardins, où comme vous croyez bien, elle ne doit arriver que de nuit, elle se transportera chez moi par le même chemin que vous venez de prendre, je la cacherai dans mon bâtiment, où vous viendrez vous jetter dès que le bagne sera ouvert.

Tout joyeux de ces bonnes nouvelles, je retourne aux pieds du sérail ; je fais le signal convenu, on y répond ; une ficelle m'arrive, j'y attache l'échelle, la liqueur, et un mot de réponse où je fais éclater des sentimens de tendresse et de reconnaissance... exprimés du

mieux qu'il m'était possible ; la jalousie se referme et le lendemain un dernier billet m'annonce que l'exécution du projet sera pour la nuit suivante ; on m'invite à ne pas l'oublier, afin d'être sûr de trouver Joséphine, son cœur et ses trésors, le lendemain de bonne heure, à fond de cale du bâtiment de Delmas.

Je fus exact ; je ne vous parlerai point de la scène de reconnaissance ; elle fut tendre du côté de Joséphine, arrosée même de ses larmes. Du mien, sévère et toujours accompagnée de ce sentiment intérieur de méchanceté qui ne me permettait pas qu'un individu tombât dans mes mains, sans que j'éprouvasse à l'instant le plus vif desir d'exercer sur lui mon empire. Joséphine avait atteint l'âge où les traits, en se devéloppant, changent en beauté leur finesse ; c'était véritablement une très-belle femme. En attendant que le patron mît à la voile, nous bûmes une bouteille de vin de Syracuse, et la chère fille me racconta ses aventures.

L'homme qui l'achetait à moi, était Frédéric, roi de Prusse, qui, sur le récit de son frère, avait vivement desiré l'immolation de cette créature. Assez heureuse pour échapper au supplice effrayant qui lui était destiné, par

l'entremise de ce valet-de-chambre qui l'avait engrosséee, elle s'était évadée de Berlin dès la même nuit, et avait passé comme moi à Venise; différentes aventures galantes l'avaient soutenue dans cette ville, jusqu'à ce qu'un pirate tunisien l'eût enlevée, et vendue au bey dont elle était devenue la favorite. Ce qu'elle m'apportait, quoique très-considérable, n'était pourtant que le tiers au plus des richesses dont ce souverain l'avait comblée; mais elle n'avait pu emporter que cela : il y en avait à-peu-près pour cinq cent mille francs. Allons, ma chère, dis-je à Joséphine, voilà de quoi nous établir à Marseille; nous sommes l'un et l'autre assez jeunes pour nous flatter de faire fructifier cet argent, et pour espérer d'être riches un jour. Ma main, continué-je faussement, deviendra, dès en arrivant, la récompense de tes soins, s'il est vrai que tu puisses réellement me pardonner le crime affreux dont je suis coupable envers toi. Mille tendres baisers de Joséphine furent sa réponse; nous étions cachés à tous les yeux, le calme régnait encore dans le bâtiment, les douceurs de la liberté; les fumées de Bacchus, tout nous enflamma, au point que les sacs sur lesquels nous étions, servîrent de

trône à la volupté ; il y avait long-tems que je n'avais déchargé ; je retrouvais une femme sur laquelle ma perfide imagination me faisait concevoir déjà d'affreux projets de méchanceté : Joséphine fut troussée par derrière, la supériorité de ses fesses me tenta, elles étaient étonnamment bien conservées, je l'enculai ; ranimes-moi, lui dis-je, dès que j'eus fini, détailles à ma lubricité les tableaux de celle du bey ; comment se conduit-il avec une femme ? Ses goûts sont singuliers, me répondit Joséphine ; il faut, avant que de l'aborder, qu'une femme soit toute nue prosternée à plat-ventre, trois grandes heures sur un tapis, deux icoglans (1) le branlent pendant ce tems-là ; quand leur maître bande, ils vont relever la femme, et la lui conduisent ; elle s'incline ; alors les icoglans lui attachent les pieds et les mains ; de ce moment il faut qu'elle tourne avec une rapidité prodigieuse jusqu'à ce qu'elle tombe ; si-tôt qu'elle est à bas, il se jette sur elle, et l'encule, c'est la seule manière dont il jouisse des femmes, et son amour pour elles se règle sur le plus ou le moins de vitesse avec laquelle elles tournent. Je ne lui avais plu que

(1) Noms des ganimèdes des sérails d'Asie.

par mon talent en ce genre, et tous les présens que j'en ai reçus, n'en sont que la récompense. Echauffé de ce récit, je sodomisai Joséphine une seconde fois, et j'éprouvai, je l'avoue, une sorte de volupté à me sentir dans le même cul qui faisait décharger un empereur turc, lorsque Delmas, entrant tout-à-coup, pensa nous prendre sur le fait; il venait nous avertir qu'il allait mettre à la voile, et que libres dans une heure ou deux, nous pourrions aller le trouver dans la chambre du capitaine; nous y fûmes. Joséphine ayant confié au renégat le projet qu'elle avait de s'établir avec moi dans une maison de commerce à Marseille, je démêlai promptement, par les réponses du patron, qu'il avait assez d'argent pour se mettre en tiers avec nous; de ce moment je conçus le dessein de voler, d'égorger même mes deux bienfaiteurs; et m'emparant de leurs richesses et de leur vaisseau, de cingler vers Livourne, au lieu de Marseille, afin de me dérober aux poursuites. Dans cette intention j'échauffai la tête de Delmas pour Joséphine, et j'engageai en même-tems celle-ci à ne pas se montrer trop récalcitrante aux intentions du renégat sur elle, afin de tirer de lui une infinité d'éclaircissemens et de facilités à la

conclusion d'un projet que je ne pouvais conduire seul, vu mon peu d'aptitude en cette partie.

Ces premières tentatives eurent tout le succès que je pouvais en attendre, et dès la seconde nuit Delmas coucha avec Joséphine. c'était tout ce que je desirais. A peine les crois-je ensemble, que je force la sentinelle, le poignard à la main, en réunissant autour de moi, le plus que je peux, des gens de l'équipage; mes amis, leur dis-je, voyez à quel point ce scélérat me trahit; je lui confie ma femme, voilà l'usage qu'il en fait; et tombant sur le couple endormi, je veux le perçer de mille coups. Mais, Delmas éveillé, avait l'air de s'attendre à tout; il tire sur moi, me manque. Je me précipite sur lui, je le poignarde avec l'indigne objet de sa couche, et les laisse baignés dans leur sang. Remontant alors sur le tillac, je réunis l'équipage autour de moi; je le harangue:

Mes camarades, leur dis-je, l'horreur dont la plupart de vous ont été témoins, m'a seule contraint à ce que je viens de faire; j'ai puni un scélérat qui n'était pas fait pour vous commander, puisqu'il portait à ce point la dépravation et l'impudeur. Delmas était de moitié

avec moi dans les frais de cet embarquement ; et, quoique vous m'ayez vu sous l'habit d'esclave, je n'en possède pas moins une fortune égale à la sienne : je lui succède donc de droit. Comptez sur ma probité et sur mes talens ; je vous guiderai mieux que lui. Le voyage sera à-peu-près le même ; je n'y change que la destination. Pilote, diriges-nous vers Livourne ; mes relations commerciales me déterminent à préférer ce port à celui de Marseille ; et, quant à vous, mes amis, d'aujourd'hui, je double votre paie.

Ce discours me valut d'universels applaudissemens ; on jetta les morts à la mer ; je m'emparai de toutes leurs richesses, et nous cinglâmes.

O fortune ! m'écrié-je dès que je fus tranquille, tu répares donc tes torts envers moi : ce sera sans doute ici la dernière de tes secousses, et tu finiras par me convaincre, ainsi que tous ceux qui sauront mon histoire, que si tu nous jettes quelquefois d'écueils en écueils, c'est pour nous mieux faire sentir tous les délices dont ta main nous couronne au port.

Mon compte fait, ma capture, sans comprendre le vaisseau que je vendais en arri-

vant à Livourne, pouvait se monter à douze cent mille livres; et je nageais délicieusement dans les plaisirs que l'espoir fait si bien goûter à l'esprit, lorsque la sentinelle de quart avertit qu'un corsaire court sus. Reconnaissant la supériorité de mes forces, j'ordonne l'abordage; je m'élance sur le pont, mon équipage me suit. La mort vole sous nos coups; nous nous baignons déjà dans le sang; je pénètre, le sabre à la main, dans la chambre du capitaine. Ciel! quel objet frappe mes yeux!... Juste ciel! quelle est ma surprise!... C'est Joséphine... Joséphine, que je crois avoir poignardée sur le vaisseau de Delmas. D'un revers affreux j'abats l'homme qui veut la défendre; puis, m'adressant à elle: Par quelle fatalité, m'écrié-je, ton détestable individu s'offre-t-il sans cesse à mes yeux? Déchires-le, cet individu qui t'excèdes, dit Joséphine en ouvrant son sein; oui, presses-toi de l'anéantir cette fois-ci; je suis coupable; je te poursuivais, avec le dessein de t'arracher la vie; tu triomphes, perfide, rends-toi maître de la mienne; et saches avant, si tu le veux, par quelle fatalité tu me revois, quand tu te réjouissais déjà de ma mort.

Je te connaissais, Jérôme; tes ruses ne m'en

imposèrent pas ; je les dévoilai toutes à Delmas. Te soupçonnant un violent parti parmi les matelots, nous préférâmes l'adresse à la force : le renégat me fit évader le soir, dans la chaloupe du vaisseau, seulement escortée de deux rameurs ; et, pour mieux découvrir tes projets, passa la nuit avec une des servantes de l'équipage, que tu as prise pour moi, et que tu as sans doute égorgée avec lui, puisque c'est toi qui commande ici : je devais, moi, fuir lestement vers un petit bâtiment que nous savions peu loin de nous, semblable à celui de Delmas, et monté par un renégat, comme lui... le voilà, tu viens de l'étendre à tes pieds. Ce capitaine, prévenu par la lettre que je lui portais, devait avoir l'air d'attaquer Delmas, de le vaincre, de te mettre aux fers. N'était-il pas tems que je me vengeasse de tes perfides complots ? Tu l'emportes, Jérôme ; voilà mon défenseur sans vie ; je te le répète, hâte-toi de prendre la mienne. Si le ciel me rendait l'avantage, sois sûr que tu ne m'échapperais pas ; tu es un ingrat, dès que tu as pu faire taire en toi l'organe sacré de la reconnaissance, et je ne veux plus être l'amie d'un monstre.

Ici la fureur se réunissant dans mon ame

à tous les sentimens de dégoût et de rage qui m'avaient déjà fait proscrire cette infernale créature, je la fis aussi-tôt couvrir de fers et jeter dans les cales de mon bâtiment; puis, faisant remorquer le sien par le mien, nous continuâmes de voguer vers Livourne, Mais le soir, un peu délassé de mes fatigues, venant de boire quelques bouteilles de vin grec, mon infernal vit me rappela bientôt que j'avais une délicieuse victime à lui offrir. J'avais soupé avec un petit mousse, que j'aimais beaucoup, et qui me branlottait sur mes idées. Le plus délicieux projet de vengeance enflamme aussi-tôt mon imagination; je fais monter la victime dans ma chambre; je la livre, en détail, à tous les matelots de l'équipage; je branlais leurs engins, et les introduisais alternativement ainsi, tantôt au con, tantôt au cul; aussi-tôt qu'un d'eux avait fini, je l'obligeais à distribuer cent coups de corde, tant sur les reins que sur les fesses de sa jouissance, et à lui frotter le visage de son cul : soixante-quatre hommes lui passèrent ainsi sur le corps, et elle reçut six mille qnatre cents coups d'étrivières. J'étais le seul qui n'eût pas déchargé; je me branlais en considérant Joséphine évanouie, à

terre, au milieu de ma chambre, j'aimais à voir là celle qui venait de tout risquer pour moi, et qui, si elle se vengeait enfin, en avait, il faut en convenir, obtenu de bien puissans droits. Jamais encore une telle irritation ne s'était emparée de mes sens; mon foutre échappait malgré moi. Je desirais une mort horrible à cette créature; vingt projets s'offraient à mon esprit, qui les rejetait aussitôt, comme trop faibles; je voulais réunir sur son individu toutes les douleurs de l'humanité, et nulle ne me paraissait assez forte dès que je la détaillais. O Jérôme! s'écria-t-elle en revenant à la vie et devinant mes pensées, je pourrais vivre encore, et vivre pour t'aimer; tu sais ce que j'ai fait pour toi; qui de nous deux eut tort le premier? Mais, loin de m'attendrir, la gueuse m'électrisait de plus en plus; je la foulais aux pieds, je lui frappais le sein, je lui mordais les fesses; je ressemblais au tigre, maître enfin de sa proie, et qui n'amuse sa fureur que pour l'irriter davantage; j'étais ivre, en un mot, de luxure et de frénésie, lorsque mes gens vinrent m'avertir que le bâtiment que nous traînions gênait infiniment la manœuvre. Ce fut alors que je me déterminai enfin au singulier projet que vous allez voir.

Je fis garrotter Joséphine, nue, au mât de ce vaisseau; je le chargeai de poudre, je fis couper les cables qui l'attachaient au mien; puis, allumant une mêche de communication, seul lien qui restât entre ce navire et nous, je le fis éclater dans les airs, et me donnai, tout en foutant mon petit mousse, le délicieux plaisir de voir retomber pour jamais dans les flots les membres déchirés de celle qui m'avait tant aimé jadis, et qui, tout récemment encore, venait de me rendre à-la-fois une fortune et la liberté... Oh! quelle décharge, mes amis! je n'en avais jamais fait de meilleure.

Nous arrivâmes enfin à Livourne, où j'eus l'avantage de prendre terre dans le meilleur état du monde. Je congédiai mes gens, je vendis mon vaisseau; et, réalisant aussi-tôt mes effets en traites sur Marseille, après m'être reposé quelques jours, je gagnai cette ville, par terre, ne voulant plus m'exposer aux dangereux hasards d'un élément dont j'avais aussi bien éprouvé l'inconstance.

Marseille est une ville délicieuse, où l'on trouve à-la-fois tout ce qui peut flatter les passions du libertinage, et dans l'un et dans l'autre genre. Chair excellente, climat divin, abon-

dance d'objets de luxure ; en fallait-il plus pour y fixer un débauché tel que moi. Je n'avais point repris le costume ecclésiastique ; sûr d'en recouvrer les droits dès que je le voudrais, j'étais bien aise de jouir quelque tems des libertés de l'habit du monde. Je louai une jolie maison sur le port ; un excellent cuisinier, deux filles pour me servir, et deux excellens maqueraux, à l'un desquels je distribuai la classe des gitons, tandis que je chargeais l'autre de la partie des femmes : tous deux me servirent si bien, que, dans ma première année, j'avais déjà vu plus de mille garçons, et près de douze cents jeunes filles. Il existe à Marseille une caste de ces créatures, connue sous le nom de Chaffrecane, absolument composée d'enfans de douze à quinze ans, travaillant aux manufactures ou dans les ateliers, qui fournit aux paillards de cette ville les plus jolis objets qu'il soit possible de trouver. J'épuisai promptement cette classe, et ne fus pas long-tems à me blaser sur cela, comme je l'avais fait sur le reste : toutes les fois que le crime n'accompagnait pas ma jouissance, il me devenait impossible de la trouver bonne. Je recherchai bientôt, d'après ces principes,

les moyens de mettre à-la-fois en circulation mes heureux talens et mes goûts.

Tels étaient mes projets, lorsqu'un de mes émissaires m'amena un jour une fille de dix-huit à vingt ans, de la plus délicieuse figure qu'il fût possible de voir, et sage, m'assura-t-on, comme Minerve elle-même; l'extrême misère dans laquelle elle se trouvait la déterminait seule à cette affreuse démarche, et l'on me suppliait de la placer, si je le pouvais, sans abuser de sa détresse. Cette jeune fille n'eut-elle pas été belle comme le jour, il suffisait de l'état dans lequel on me la présentait pour m'échauffer la tête. M'en divertir et l'excroquer fut la première rouerie que mon imagination me suggéra; et ce fut pour accomplir ce pieux projet que j'ordonnai à mon homme de se retirer, après avoir fait entrer sa proie dans mon boudoir. Frappé des traits de cette fille, il me devint impossible de pouvoir rien entreprendre, avant que de l'avoir interrogée sur sa naissance. Hélas! monsieur, répondit-elle, je suis née à Lyon, ma mère s'appelait Henriette; on me nomme Hélène. Victime de la scélératesse d'un frère qui avait abusé d'elle, ma malheureuse mère périt, dit-on, sur l'échafaud. Je suis le fruit de cet

horrible inceste; et les terribles revers de ma naissance ont été cause de tous ceux de ma vie ; jusqu'à onze ans je n'ai vécu que de charités; une dame me prit à cet âge, m'apprit à travailler ; et je ne serais pas dans l'affreuse position où vous me voyez, si je n'avais eu le malheur de la perdre. L'ouvrage m'a manqué depuis, et j'ai mieux aimé demander mon pain, que de me jeter dans le libertinage. Soyez généreux, monsieur ; soulagez-moi, sans abuser de mon état, et vous serez couvert des bénédictions du ciel et des miennes. Hélène baissa les yeux après ce discours, sans se douter du désordre étonnant qu'elle venait de porter dans toutes les parties de mon organisation. Il m'était impossible de ne pas reconnaître, dans cette charmante créature, l'enfant que j'avais eu de ma cousine Henriette... de cette victime infortunée de la scélératesse de mon cousin Alexandre, et de mon affreuse méchanceté... Jamais aucune fille ne ressembla davantage à sa mère ; Hélène n'eut pas dit un mot, qu'il ne m'en eût pas moins été facile de me rappeler sa naissance, rien qu'en l'examinant. Mon enfant, dis-je, vos récits sont pleins d'intérêt, peut-être doivent-ils me toucher plus qu'un

autre ; mais il n'en est pas moins certain que vous n'obtiendrez rien de moi, sans la plus aveugle soumission à tout ce qui va vous être prescrit. Commencez par vous mettre nue. — Oh ! monsieur ! — Point de résistance, mon cœur, je ne les aime pas ; et vous n'avez rien à attendre de moi, si vous ne vous prêtez avec la plus entière résignation à toute l'étendue de mes caprices. Des larmes furent la réponse d'Hélène ; et, quand elle crut s'appercevoir, à la brutalité de mes actions, que j'avais peu d'envie d'écouter ses prières, elle céda, en couvrant mon sein de ses pleurs. Hélène avait trop de charmes et trop de titres sur l'ame d'un libertin tel que moi, pour que je pusse seulement concevoir l'idée de la ménager. On n'eut jamais une plus belle peau, jamais un cul si frais et si potelé, jamais un puce-lage plus certain. Mon vit, furieux, le pour-fendit bientôt ; j'atteins le fond, j'y darde un foutre écumeux ; et ma triste fille devient bientôt mère à son tour. Telle fut, mes amis, l'origine de la naissance d'Olympe, que vous me voyez foutre encore tous les jours dans votre sérail, et qui réunit, comme vous le voyez, le triple honneur d'être à-la-fois ma fille, ma petite-fille et ma nièce.

Je passai bientôt, avec Hélène, de l'inceste à la sodomie ; j'encule ce délicieux résultat de ma couille. Du cul, je passe à la bouche : elle eût eu mille jouissances à me présenter, que mes fougueux desirs n'eussent pas encore été satisfaits. Las de foutre, je la fustigeai, je la soufflettai, je la fis chier ; il n'y eut pas une seule lubricité dont je ne la rendis victime, pendant plus de quatre heures que dura cette première séance. Rassasié de luxure, je crus devoir lui déclarer enfin à qui elle avait eu affaire. Hélène, lui dis-je en la tenant encore toute nue sur mes genoux, aurais-tu quelque répugnance à retrouver le père incestueux qui fit pendre ta mère, après l'avoir foutue ? — Vous me faites frémir. — Et si ce monstre existait... s'il était dans tes bras, Hélène... dans ton cul ; et je m'y enfonçais en disant cela. Hélène s'évanouit. Mes violentes secousses au fond de son derrière la rappelèrent bientôt à la vie. Je déchargeai. Mon enfant, dis-je dès que j'eus fini,

Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur ;
Eh bien, connais ton père et toute sa fureur.

Oui, c'est à moi que tu dois la vie. Le frère de ta mère et moi fûmes cause de la mort de

cette mère infortunée; mais tout est réparé par l'enfant que je viens de travailler à te faire. Demeures avec moi; j'ai besoin d'une femme qui serve mes plaisirs, et qui veille à mes intérêts; sois cette femme, et point de scrupule : souviens-toi qu'il faut se prêter à tout avec moi; tantôt victime, et tantôt directrice, il n'est pas un seul de mes desirs que tu ne doives servir, et, à la plus petite résistance, je ne m'en tiendrais peut-être pas à te replonger dans l'affreux état où tu t'es offerte à mes yeux : l'un des conspirateurs des jours de ta mère, pourrait bien devenir ton bourreau. Hélène se jette à mes pieds; elle me supplie de ne plus penser aux torts de celle qui lui avait donné le jour, et me promet de me les faire oublier, par une soumission sans bornes. De ce moment, je l'installai dans ma maison, à titre de gouvernante; et la douce Hélène, dans Marseille, remplaça ma Clementia, de Messine.

Ce fut quelque tems après cette rencontre que je devins éperduement amoureux d'un jeune garçon de seize ans, beau comme Adonis, mais dont la froideur, occasionnée par l'amour qu'il ressentait pour une jeune fille de son âge, me désespérait chaque jour.

Imbert, c'était le nom du jeune homme, m'avait pourtant accordé sa confiance, et bientôt même son amitié, en raison des facilités que je lui procurais de voir sa maîtresse chez moi. Euphémie était grande, faite à peindre, d'une figure agréable, sans doute, mais infiniment inférieure en attraits au délicieux jeune homme dont j'avais la tête tournée. Ami du père et de la mère d'Euphémie, avec lesquels je m'étais lié, uniquement par rapport au dessein que j'avais de servir Imbert, il se passait peu de jours que nous ne nous visitassions mutuellement. Ce fut au sein de cette intimité que je conçus, pour jouir d'Imbert, le plus infernal projet qui fût encore sorti de mon cerveau. Je commençai par noircir étonnamment le jeune Imbert dans l'esprit des parens d'Euphémie; et, à force d'art et de ruses, je fis tomber le jeune homme dans de tels pièges, que j'achevai de le rendre odieux aux auteurs des jours de sa maîtresse. Les choses une fois en cet état, il ne me fut pas difficile d'aigrir Imbert à son tour contre des gens dont il paraissait si mal vu; et de l'aigreur au crime, dans une ame ardente, il n'y a bien souvent qu'un pas. Imbert comprit qu'aussi long-tems que les parens d'Euphémie seraient

au monde, il ne devait jamais compter sur le bonheur. Cependant ceux-ci étaient jeunes, et Imbert très-impatient. Je profite d'un moment d'ardeur. Par un discours insidieux, j'offre à-la-fois le mal et le remède. Imbert, séduit, n'est plus inquiet que d'une chose : Euphémie voudra-t-elle du meurtrier de ses parens? — Et pourquoi lui révéler cette action? — Elle s'en doutera. — Jamais; d'ailleurs, j'agirai, moi; ce n'est que votre consentement que je demande. — Oh! ciel, doutez-vous que je ne vous le donne? — C'est par écrit que je le veux. — J'y consens... Et voici l'écrit qu'Imbert me donna :

« Excédé des persécutions que j'endure, je prie mon ami Jérôme de m'acheter du réalgar, pour faire promptement périr les parens d'Euphémie, qui s'obstinent à me refuser leur fille ».

La débilité, la confiance de la jeunesse, la fait, comme on le voit, tomber dans bien des piéges. Tel peu fardé que fut celui-ci, le brave Imbert s'y prit sans réflexion; et je ne fus pas plutôt maître du billet, que j'empoisonnai dans un souper les ennemis de mon amant. Euphémie n'eut aucun soupçon; mais le grand deuil et sa douleur l'obligèrent néan-

moins de s'absenter quelques semaines. Une vieille tante l'emmena à la campagne. Imbert, dis-je au jeune homme, voilà une manœuvre que je n'aime pas; l'absence peut refroidir votre maîtresse; on peut renouveler dans son ame les impressions de ses parens; ne la laissons point là; donnez-moi de nouveaux pouvoirs, et je cours l'arracher. Imbert signe une seconde fois tout ce que je veux. A la tête d'une troupe de bandits, que je paye au poids de l'or, je m'introduis dans la campagne de la tante; je la poignarde de ma main; mes gens, à qui j'abandonne le pillage de cette riche métairie, se défont promptement de tous les domestiques. Euphémie est conduite dans une campagne isolée, à dessein louée par moi, près de Marseille : j'y mène Imbert et Hélène. Et là, mon ami, dis-je au jeune homme, vous voyez tout ce que je fais pour vous; il est bien tems de m'en récompenser. —Qu'exigez-vous? —Votre cul. —Mon cul! —Vous ne posséderez pas Euphémie que je n'aie obtenu ma demande. —Oh! Jérôme, vous savez combien j'ai ce crime en horreur! —Imbert, voilà votre maîtresse; vous l'entendez, poursuivis-je en l'engageant à prêter l'oreille à une conversation que je fesais ex-

près tenir entre Hélène et Euphémie ; si vous ne vous laissez pas enculer, jamais vous ne la posséderez. —Eh bien ! satisfaites-vous donc, méchant homme ; mais qu'Euphémie n'en sache rien... elle me prendrait dans une horreur... —Oh ! croyez que jamais... Et mon vit furieux pénétrait, en disant ces mots, dans le plus délicieux derrière que j'eusse foutu depuis long-tems. Je lime, je pourfends ce beau jeune homme, je lui remplis le cul de foutre, mais sans calmer la violente agitation dans laquelle je suis. Ce sont des horreurs que j'ai conçues, ce sont des horreurs qu'il faut à mon ame pourrie. Un moment, dis-je au jeune homme en me retirant de son derrière ; et, après l'avoir enfermé dans ma chambre, je vole dans celle où est Euphémie. Tenez-moi cette fille, dis-je à Hélène ; il faut que je la foute. Des cris se font entendre ; de barbares précautions les étouffent bientôt ; et me voilà dans le joli con-vierge de la maîtresse, encore tout palpitant des plaisirs que vient de me donner le cul de l'amant. Allez me chercher le jeune homme que j'ai enfermé dans cette chambre voisine, dis-je à Hélène ; faites-vous aider d'un de mes gens, et sur-tout contenez-le bien quand il entrera. Imbert paraît ; si son étonnement

ment est inexprimable, le plaisir que j'éprouve au moment qu'il entre l'est bien autrement sans doute. Scélérat! me dit Imbert en voulant se jeter sur moi; ô monstre infernal! mais il est bien tenu. Mon ami, répondis-je au jeune homme, sans m'effrayer de ses menaces; tu vois ce poignard; j'en perce à l'instant le cœur de l'objet de tes vœux, si tu ne viens pas me faire baiser ton cul, pendant que je le fouts. Imbert tremble; son amie, qui ne peut parler, l'encourage du doigt; il se place. C'est pour moi le signal d'un changement de main; je passe lestement du con au cul, sans varier l'attitude de ma jouissance; et je m'enivre du divin plaisir de baiser les fesses de l'amant, en sodomisant la maîtresse. Mais le malheureux Imbert, qu'Hélène contient à mes transports, ne sait pas jusqu'où j'ai porté la perfidie au moment précieux de la crise... en ce moment terrible, où le libertin sans principes, se plonge avec tant de délices aux derniers raffinemens de l'infamie. Je le fais descendre; je lui montre sa maîtresse, noyée dans le sang, et traitreusement percée par moi de seize coups de poignard dans le cœur et dans les tetons. Il s'évanouit; Hélène le rappelle au jour; mais il ne reprend ses sens que pour voir

expirer Euphémie, et pour m'accabler d'invectives. Jeune imprudent, lui dis-je en jouissant délicieusement de mon crime, vois tes billets, et tous les droits que tu m'as donné sur toi... Si tu dis un mot, je te perds; ce meurtre-ci, lui-même, sera réputé ton ouvrage; Hélène et moi témoignerons tes atrocités, et tu périras sur un échafaud. Je bande encore : voyons ton cul. Je foutis autrefois une maîtresse sur le cadavre de son amant; je veux aujourd'hui foutre l'amant sur celui de sa maîtresse, afin de pouvoir prononcer sur celle de ces deux actions qui procure le plus de plaisir. Jamais égarement ne fut semblable. Hélène me faisait baiser son beau cul, pendant tout cela; le valet, qui l'avait aidée, m'enculait; je foutis le cadavre d'Euphémie; je le fis foutre à son amant. Rassasié d'horreurs, j'envoye chercher l'officier de justice; Hélène et moi nous déposons contre Imbert; les billets font foi : j'ajoute qu'ayant, malgré nous, conduit sa maîtresse dans cette maison, voilà où sa jalousie l'a porté. Imbert, malgré son jeune âge, se trouve convaincu de crimes si atroces, qu'il est exécuté. Et je respire! et moi, l'instrument, l'auteur de tous ces désordres, je vis en paix! Le ciel me ré-

servait à en commettre d'autres : j'y mis peu d'intervalle. Hélène n'était pas sûre ; elle bavardait. Je suivis le systême de Machiavel : « Ou il ne faut jamais de complices, dit ce grand homme, ou il les faut égorger, après s'en être servi ». Dans le même mois, dans la même campagne, dans la même chambre, Hélène fut condamnée par moi au supplice le plus violent que j'eusse encore fait endurer à aucune victime : je revins de-là tranquillement à Marseille bénir le sort du succès toujours assuré qu'il lui plaisait de donner à mes crimes.

Je passai encore quelques années dans cette ville, sans qu'il m'y arrivât rien de fait pour vous intéresser ; beaucoup de libertinage, d'escroqueries, de petits meurtres secrets, mais rien d'éclatant. Ce fut alors que j'entendis parler de votre célèbre abbaye de Sainte-Marie-des-Bois. Le desir de m'associer avec vous me fit naître celui d'une conversion simulée, d'une reprise d'habits. J'appris que cela était possible, moyennant quelques sacrifices à la daterie de Rome. Je volai dans cette capitale de la superstition chrétienne ; je fis au saint-père une espèce de confession générale ; je demandai ma rentrée dans l'ordre ; je

donnai la moitié de mon bien à l'église, et obtins, par cette généreuse cession, la réintégration de tous mes droits, et la permission d'habiter Ste-Marie. Telle est l'époque qui m'a réuni à vous, mes chers confrères; Dieu veuille m'y conserver long-tems! Car, si le crime a quelques attraits ailleurs, il en a sans doute bien plus ici, où, commis dans l'ombre et dans le silence, il est exempt de toutes les craintes et de tous les dangers, qui ne l'accompagnent que trop souvent dans le monde!

CHAPITRE XII.

Fin des aventures du couvent. — Comment Justine le quitte. — Auberge où les voyageurs feront bien de ne pas s'arrêter.

Les récits que l'on venait d'entendre, loin de calmer l'embrâsement général, comme s'en était flatté Severino, avaient tellement électrisé les têtes, que l'on voulût sur-le-champ varier les objets du libertinage. Ne gardons

que six femmes, dit Ambroise, et remplaçons les autres par des garçons; je suis las de ne voir, depuis quatre heures, que des mottes et des gorges, autour de nous; et, quand on a d'aussi jolis ganimèdes en cage, je ne conçois pas comment on s'entoure de cons. Bien dit, s'écria Severino, dont le vit en fureur dépassait la table de six pouces; qu'on aille vîte nous chercher huit garçons; et ne réservons en filles que Justine, Octavie, et ces quatre belles créatures de seize à dix-huit ans, dont Jérôme s'entoure en ce moment. La scène change; des garçons paraissent; et voilà nos moines, enculant, se faisant foutre, et n'employant plus les filles que comme les plastrons de leurs cruelles luxures. Oh! sacre-Dieu, dit Ambroise en retirant son vit irrité du cul d'un charmant giton de treize ans, je ne sais ce que j'imaginerais, ce que je ferais, dans l'étonnant délire dont voilà ma tête embrâsée. Il me prend des accès de rage contre cette petite fille, continue-t-il en désignant Octavie... Ce ne serait pas la première dont nous aurions prononcé la réforme dès le jour de son arrivée... Nous regorgeons de nouvelles femmes; il y en a encore deux ou trois à recevoir cette semaine, qui valent mieux

que celles-ci; vous avez, entr'autres, une créature de dix-sept ans, faite comme les Grâces, et qui ma paru la plus belle personne qui soit entrée ici depuis long-tems; faisons le procès à cette petite garce; nous l'avons tous foutue; il n'en est pas un de nous qui ne lui ait mit son vit dans le con, dans le cul ou dans la bouche; en recommençant, ce sera toujours la même chose, et... Je m'y oppose, dit Jérôme; tout le monde ne se lasse pas aussi vîte qu'Ambroise; il nous reste encore mille plaisirs, plus piquans les uns que les autres, à goûter avec cette petite fille; vexons-la, tourmentons-la, rien de plus juste; mais ne l'immolons pas encore.

Eh bien! dit Ambroise qui s'acharnait sur elle, en la tenant entre ses jambes, voici donc ce à quoi je la condamne, puisqu'on me refuse ce que je voudrais: j'exige que celui de nous qui n'a pas envie de chier, lui tienne un poignard sur la gorge, et le lui enfonce irrévocablement et sans appel, si elle n'avale pas les étrons des cinq autres... Délicieux... divin, s'écrient Sylvestre et Severino. J'aime à la folie la tête d'Ambroise: il y a long-tems, dit Antonin, oui, d'homme-d'honneur, il y a fort long-tems que je ne décharge que d'après

les idées de ce bougre-là. Mais, que deviendront ceux qui auront chié ? Justine, dit Ambroise, sera condamnée à leur torcher le cul avec sa langue, une autre fille saisira l'un des vits de nos foutenrs, et le leur introduira tour-à-tour dans le cul, pendant qu'un giton les sucera, et qu'un autre leur pètera dans la bouche. Et tout sera donc fini, dit Sylvestre ? par-Dieu, voilà une punition bien grande, que celle d'avaler cinq étrons; j'en mange tous les jours une douzaine pour mes plaisirs, moi. Non, non, dit Severino, tout ne sera point fini : à mesure que le moine qui aura chié, viendra d'être foutu, il aura le droit d'imposer à la victime une pénitence au sang. A la bonne heure, dit Ambroise, avec la clause j'accepte le marché, je n'en voudrais point sans cela.

Les infamies projetées se commencèrent; elles furent à leur comble; l'âge et la beauté de cette jeune fille n'enflâmèrent que mieux ces scélérats; et la satiété, bien plus que la commisération, en la renvoyant enfin dans sa chambre, lui rendit, au moins pour quelques heures, le calme dont elle avait besoin.

Justine qui avait pris cette jolie petite personne dans la plus grande amitié, et qui desirait lui donner dans son cœur la part qu'Om-

phale y avait occupée long-tems, fit l'impossible pour obtenir d'être son institutrice; mais Severino voulut absolument que notre héroïne vînt coucher dans sa cellule. Nous avons déjà dit que cette belle fille avait eu le malheur d'exciter plus vivement qu'une autre les affreux desirs de ce sodomite; depuis un mois elle couchait avec lui presque toutes les nuits; il avait enculé peu de femmes avec autant d'assiduité; il lui trouvait une supériorité décidée dans la coupe des fesses, une chaleur, un étroit indicible dans l'anus: en faut-il plus pour décider les penchans d'un bougre? Mais, épuisé cette nuit, le paillard eut besoin de recherches; craignant sans doute de ne pas faire assez de mal encore avec le glaive monstrueux dont il était muni, il imagina cette fois d'enculer Justine avec un godmiché de douze pouces de long sur sept de pourtour. La pauvre fille effrayée, voulut faire quelques réclamations; on ne lui répondit que par des menaces et des coups; elle fut donc obligée de présenter le cul; à force de secousses, l'arme entra fort avant: Justine pousse les hauts-cris; le moine s'en amuse; après quelques allées et venues, tout-à-coup il retire l'instrument, et s'engloutit lui-même

au trou qu'il vient d'entr'ouvrir. Quel caprice! N'est-ce donc point là précisément tout le contraire de ce que les hommes doivent desirer?

Le matin, se trouvant un peu rafraîchi, il voulut essayer un autre supplice; il fit voir à Justine un engin bien autrement gros que celui de la veille; celui-ci était creux, et garni d'un piston, lançant l'eau avec une incroyable roideur par une ouverture qui donnait au jet plus de deux pouces de circonférence. Cet énorme instrument en avait lui-même neuf de tour sur treize de long. Severino le remplit d'eau très-chaude et veut l'enfoncer par devant: effrayée d'un pareil projet, Justine se jette à ses pieds pour lui demander grace; mais le moine est dans une de ces situations énergiques où la pitié ne s'entend plus, où les passions bien plus éloquentes mettent à sa place, en l'étouffant, une cruauté souvent bien dangereuse; Severino la menace de toute sa colère, si elle n'obéit pas. Justine se prête en frémissant. La perfide machine pénètre des deux tiers, et le déchirement qu'elle occasionne, joint à l'extrême chaleur dont elle est, est prêt à lui ravir l'usage de ses sens. Pendant ce tems, le supérieur,

ne cessant d'invectiver les parties qu'il moleste, se fait branler par l'une de ses filles de garde sur les fesses de l'autre. Après un quart-d'heure de ce frottement, auquel Justine ne peut plus tenir, le piston se lache et fait jaillir l'eau bouillante au plus profond de la matrice. Justine s'évanouit, Severino s'extasie ; il l'encule en cet état de stupeur ; il lui pince la gorge pour la rappeler à la vie : elle r'ouvre à la fin les yeux. Qu'as-tu donc, lui dit le moine ? ceci n'est rien ; nous traitons ces attraits bien plus durement quelquefois ici. Une salade d'épines mort-Dieu ! bien poivrée, bien vinaigrée, enfoncée dans le con avec la pointe d'un couteau, voilà ce qu'il faut à ces attraits-là pour les ragaillardir ; à la première faute qui t'échappera, je t'y condamne, dit le scélérat qui décharge à cette idée dans le délicieux cul de sa victime... Oui, garce, je t'y condamne, et à bien pis peut-être, avant qu'il soit deux mois. Le jour paraît enfin, et Justine est congédiée.

Elle retrouva en entrant sa nouvelle amie dans les pleurs ; elle fit ce qu'elle put pour la calmer ; mais il n'est pas aisé de prendre son parti sur un changement de situation aussi affreux. Octavie avait un grand

fonds de vertu, de sensibilité et de religion; son état ne lui en paraissait que plus terrible; satisfaite pourtant de trouver une ame qui répondit à la sienne, elle fut bientôt avec notre aimable orpheline dans la plus étroite liaison; toutes les deux alors trouvèrent dans cette association plus de force à supporter leurs malheurs communs.

Mais la triste Octavie ne jouit pas long-tems de ces douceurs. On avait eu raison de dire à Justine que l'ancienneté n'influait en rien sur les réformes; que, simplement dictées par le caprice des moines, ou par leurs craintes de quelques recherches ultérieures, on pouvait la subir au bout de huit jours comme au bout de vingt ans. Il n'y avait que deux mois que Octavie était au couvent, lorsque Jérôme vint lui annoncer sa réforme, quoique ce fût lui qui eût paru la rechercher avec le plus de soin... chez lequel elle eût couché le plus assiduement, et même encore la veille de cette terrible catastrophe. Elle n'était pas seule: une divine créature, âgée de vingt-trois ans, au couvent depuis sa naissance, une fille vraiment au-dessus de tous les éloges, et dont le caractère tendre et compatissant s'alliait à merveille avec le genre de figure romantique

qu'elle avait reçu de la nature, un ange enfin fut réformé le même jour; et, contre leurs usages, les moines décidèrent qu'elles seraient immolées ensemble. On nommait Mariette cette délicieuse créature, dont Sylvestre était, disait-on, le père. Les plus grands apprêts furent ordonnés pour cette cérémonie sanguinaire; et comme notre héroïne fut assez malheureuse pour se trouver au nombre des conviées, choisies ce jour-là, à la sublimité des attraits, on nous pardonnera d'appuyer, pour la dernière fois, sur les exécrables déréglemens de ces monstres.

On imagine aisément sans doute que le choix qu'on faisait de Justine, pour assister à ces orgies, n'était qu'un raffinement de la plus affreuse cruauté; on connaissait l'extrême sensibilité de son caractère; on la savait amie d'Octavie; en fallait-il davantage pour desirer qu'elle fût de la fête? On avait agi de même avec Fleur-d'Epine, belle, douce, âgée de vingt ans, et la plus tendre amie de Mariette; il fallait aussi qu'elle assistât à ces funérailles: tous ces traits servent au développement du cœur de ces scélérats, et ce n'est pas pour rien que nous les dévoilons.

Dix autres femmes, toutes prises de quinze

à

à vingt-cinq ans, et de la plus sublime beauté; six jeunes bardaches, choisis de même à la plus grande délicatesse des traits, dans le seul âge de treize à quinze; six fouteurs de vingt à vingt-cinq, pris à la grosseur ou à la longueur du membre; trois duegnes enfin, de trente-cinq à quarante ans, pour le service intérieur; tels furent les sujets admis à l'infernal sacrifice qui se préparait.

Le souper, comme on sait, se faisait au caveau, situé près de ceux où les victimes étaient déjà resserrées. On se réunissait dès la chûte du jour; mais l'usage était, en ces occasions, que chaque moine devait préalablement se recueillir une heure dans sa cellule, avec deux filles ou deux garçons, pris dans le nombre des conviés; et ce fut avec Justine, et une autre fille de sa classe, nommée Aurore, et presqu'aussi belle que notre héroïne, que Sylvestre, père de l'une des victimes, voulut s'enfermer.

Nous allons détailler les cérémonies qui s'observaient à ce recueillement préliminaire.

Le moine, enfoncé dans un fauteuil, les culottes déboutonnées, et le plus souvent nu de la ceinture en bas, écoutait avec complaisance une des filles qui devait s'approcher de

lui, les verges à la main, pour lui tenir à-peu-près le langage suivant, auquel il répondait, comme on va le voir.

« Te voilà donc décidé, scélérat, au plus affreux des crimes, et le meurtre va donc te souiller? —Je l'espère. —Quoi! monstre, aucun conseil, aucune représentation, aucune crainte du ciel ou des hommes, ne réussirait à prévenir cette horreur! —Il n'est aucune force divine ni humaine qui soit capable de m'arrêter. —Mais Dieu qui te voit? —Je me fouts de Dieu. —Et l'enfer qui t'attend? —Je brave l'enfer. —Les hommes, qui peut-être un jour démasqueront tes indignités? —Je me moque des hommes et de leurs jugemens; je ne pense qu'au crime, je n'aime que le crime, je ne respire que pour le crime, et c'est au crime seul à marquer tous les instans de ma vie ».

Il fallait appuyer ensuite sur le genre et sur la nature du délit, sur ses détails, sur ses attenances; dire par conséquent ici à Sylvestre, et c'est ce dont Justine fut chargée : — Quoi! malheureux, ne songes-tu pas qu'il s'agit de ta fille, que c'est elle que tu vas immoler, une créature charmante, née de ton sang! —Que m'importent ces liens; ils deviennent pour moi des motifs de plus; je voudrais qu'elle

m'appartînt de plus près... qu'elle fût plus intéressante... plus jolie, etc.

Alors les deux femmes saisissaient le paillard; l'une le penchait sur elle, l'autre le fouettait à tour-de-bras; elles se relayaient; et tout en flagellant, elles ne cessaient d'accabler le patient d'invectives et de reproches, puisant toujours leur texte dans le crime que le scélérat méditait. Dès qu'il était en sang, elles se mettaient tour-à-tour respectueusement à genoux devant son vit, et tâchaient de le lui faire guinder en le suçant. Alors le moine les faisait déshabiller à leur tour, et se livrait à telle paillardise que bon lui semblait, pourvu qu'elle ne marquât point le corps de la fille qui devait être présenté intact à l'assemblée.

Tout ce qui vient d'être dit, fut ponctuellement exécuté par Sylvestre; et ces préliminaires remplis, il renversa, plia, pelota Aurore et Justine l'une sur l'autre, et les enconna quelques instans ainsi toutes les deux; il leur claqua les fesses, il les souffleta, leur ordonna d'adorer son cul, et de le gamahucher pour preuve du respectueux hommage qu'elles lui rendaient; et, après s'être vivement échauffé la tête sur l'extrême plaisir qu'il allait recevoir de l'infanticide projeté, il des-

cendit au caveau appuyé sur l'une et l'autre de ces filles qui, ce soir-là, devaient, c'était l'usage, remplir auprès de lui les fonctions de fille de garde.

Tout le monde était réuni; Sylvestre arrivait le dernier; les deux victimes, revêtues de crêpes noirs, et la tête couronnée de cyprès, étaient placées près l'une de l'autre sur un piédestal élevé à la hauteur de la table, et à l'une de ses extrémités; Octavie était vue par-devant, Mariette l'était par derrière; leurs crêpes, relevés sur l'une et l'autre de ces parties, les laissaient voir absolument à nud. Les femmes étaient rangées sur une ligne, les deux troupes d'hommes sur deux autres, les moines au milieu, et les trois duegnes entouraient les victimes. Sylvestre, chargé du discours, monta dans une tribune en face du piédestal, et s'exprima de la manière suivante :

« S'il est quelque chose de sacré dans la nature, mes amis, c'est, sans aucun doute, le droit imprescriptible qu'elle accorde à l'homme, de disposer de son semblable : le meurtre est la première des loix de cette nature inexplicable aux yeux des sots, et que des philosophes, comme nous, savent si bien analyser; c'est par le meurtre qu'elle rentre chaque jour dans

les droits que lui enlève la propagation ; et sans les meurtres privés ou politiques, le monde serait si rempli, qu'il ne serait plus possible de l'habiter. Mais, certes, s'il est une occasion où le meurtre devienne une délicieuse jouissance, il en faut convenir, mes amis, c'est assurément bien dans le cas où nous sommes : est-il rien en effet de plus délicieux que de se débarrasser d'une femme dont on a joui long-tems ! Quelle divine manière de servir ses dégoûts ! quel hommage à la satiété ! Voyez ce cul, poursuit l'orateur (montrant Mariette), ce cul qui si long-tems sut servir nos plaisirs ; voyez ce con (montrant Octavie), qui, quoique moins ancien, n'en a pas moins rassasié tous nos vits ! N'est-il pas tems que des objets aussi détestables aujourd'hui rentrent enfin dans le sein du néant dont ils n'ont dû sortir que pour nos voluptés ? O mes amis ! quelle jouissance ! dans peu d'heures la terre va couvrir ces exécrables chairs, elles ne dégoûteront plus nos appétits lascifs... elles ne révolteront plus nos yeux... dans peu d'heures ces misérables auront vécu ; a peine une faible idée nous restera-t-elle de leur existence ; nous ne conserverons plus d'elles que le souvenir de leurs supplices. L'une, Octavie, douce, belle, timide, ver-

tueuse, honnête et sensible, fut douée du plus beau corps possible, mais elle était peu complaisante, sa fierté naturelle ne l'abandonna jamais, et vous vous rappelez qu'il est bien peu de jours où vous n'ayez été contraints à lui faire subir les différentes corrections annexées par vos réglemens à tous les délits dont elle se rendait perpétuellement coupable. Elle ne put jamais dissimuler son profond dégoût pour vos mœurs, son aversion pour vos saints usages, sa haine pour vos respectables personnes, et fidelle à ses affreux principes de religion, vous l'avez vue souvent invoquer son Dieu même, au moment où elle servait vos lubricités. Jérôme en faisait quelque cas; je le sais, Jérôme aimait son cul, il le fêtait presque tous les jours; et quoique Jérôme ne bande plus, quoique la bouche devienne son unique asyle en raison de sa débilité, vous savez que Jérôme, vivement excité par la supériorité des fesses de cette jeune fille, l'a sodomisée plus de vingt fois. Cependant, c'est sur la demande de Jérôme lui-même que l'arrêt a été prononcé, et Jérôme est si juste, que vous allez le voir, j'en suis sûr, devenir l'un des bourreaux le plus acharné d'Octavie. Regardez, mes amis, examinez de quels yeux il la con-

sidère ; ne vous donne-t-il pas l'idée du lion convoitant l'agneau qui va devenir sa proie ? Heureux effets de la satiété ! on croirait que vous émoussez tous les ressorts de l'ame, et c'est de vous que naissent les plus douces émotions de la lubricité.

» Près de cette belle Octavie, Mariette se montre à vous : les fesses qu'elle vous présente ont long-tems échauffé vos desirs ; il n'est pas une seule volupté dans le monde à laquelle vous ne l'ayez soumise. Mariette était belle et douce. O nature ! laisse-moi répandre ici quelques larmes... et le coquin les jouant... Je sens qu'on n'étouffe point ton murmure, qu'on n'est point père impunément. Mais tous les sentimens doivent s'éteindre dans cette chaire de vérités ; et ce n'est plus qu'à la vérité seule que l'orateur doit rendre hommage. Que de vices se mêlèrent aux vertus de Mariette ! Elle était humoriste, acariâtre, révoltée de vos opinions et de vos mœurs ; se liant toujours par préférence à toutes les prudes du sérail ; cherchant à connaître, à suivre même une religion dont nous ne lui avions jamais dit un mot, et qu'elle ne connaissait que d'après la conversation des dévotes, qu'elle recherchait avec tant de soin.

Mariette manquait de complaisance dans ses devoirs ; il fallait la presser d'y satisfaire ; mais elle ne prévenait jamais rien. Peu de filles ont été plus punies que Mariette ; et, malgré les préférences que l'on m'a vu lui accorder souvent, combien de fois, sacrifiant tout à la justice, ne m'a-t-on pas entendu la dénoncer moi-même au tribunal de vos corrections. C'est moi qui vous demande aujourd'hui sa mort ; c'est sur ma proposition qu'elle a été acceptée, et c'est moi qui vous prie de la rendre affreuse : suivez le plan que je vous prescrirai sur cela, et jamais victime n'aura été plus cruellement tourmentée.

» Courage, mes amis, poursuivit l'orateur avec enthousiasme ; nous voici, graces à la fermeté de nos caractères, parvenus au dernier degré de la corruption réfléchie ; que rien ne nous retienne à présent, et souvenons-nous bien qu'il n'y a de malheureux dans le crime que celui qui s'arrête en chemin. Ce n'est qu'à force de jouir du crime, qu'on parvient à découvrir ses véritables attraits : absolument différens des femmes, qui nous lassent en raison de la multitude de fois qu'elles se sont livrées à nous, le crime, au contraire, ne nous délecte jamais plus chaudement que

quand nous nous en sommes gorgés ; et la raison de cela est bien simple ; il faut être familiarisé avec lui, pour connaître bien tous ses charmes. Ce ne peut donc être qu'à force de le suivre, qu'on doit finir par l'adorer. Le premier répugne ; c'est l'histoire du défaut d'habitude ; le second divertit ; le troisième enivre ; et si rien, dans cette heureuse carrière, ne s'opposait aux fougueux desirs de l'homme, ce ne serait bientôt plus que par des crimes qu'il marquerait tous les instans de son existence. Douter que la plus grande somme de bonheur possible que doive trouver l'homme sur la terre ne soit irrévocablement dans le crime, certes, c'est douter que l'astre du jour soit le premier mobile de la végétation. Oui, mes amis, ainsi que cet astre sublime est le régénateur de l'univers, de même le crime est le centre de tous les feux moraux qui nous embrâsent : l'astre fait éclore les fruits de la terre ; le crime fait germer toutes les passions dans le cœur de l'homme ; lui seul les enflamme et les vivifie ; lui seul est utile à l'homme. Eh ! qu'importe que le crime outrage le prochain, s'il nous délecte individuellement ? Est-ce pour le prochain que nous existons, ou pour nous ? Une pa-

reille question peut-elle se faire raisonnablement ? Or, si l'égoïsme est la première loi de la raison et de la nature ; si, bien décidément, nous ne vivons et n'existons que pour nous, nous ne devons donc avoir de sacré que ce qui nous délecte. Tout ce qui s'écarte de là est faux, sujet à l'erreur, et seulement fait pour être méprisé de nous. J'entends quelquefois dire que le crime est dangereux à l'homme : je voudrais bien que l'on m'expliquât comment ? Me dira-t-on qu'il l'est, parce qu'il viole les droits d'autrui ? Mais toutes les fois qu'il reste aux autres celui de se venger, il me semble que voilà l'égalité des droits rétablie : de ce moment, le crime ne viole donc plus rien. Il est inoui comme les éternels sophismes de la bêtise parviennent à détruire la somme du bonheur moral des humains ! Oh ! combien tous seraient plus heureux, si tous voulaient s'entendre pour jouir ! mais la vertu se présente à eux ; ils se trompent à ses dehors séduisans ; ils se laissent égarer par elle ; et voilà toutes les bases de la félicité détruites. Bannissons donc à jamais cette perfide vertu de notre heureuse société ; détestons-là comme elle mérite de l'être ; que le mépris le plus outré et les plus sévères punitions soient toujours

parmi nous la juste récompense de ceux qui voudraient embrasser ses loix. Pour moi, je renouvelle mon serment de la fuir... de la détester toute ma vie. O mes heureux confrères! que tous les cœurs répondent à ma voix, et qu'on ne trouve plus dans cette enceinte que des bourreaux et des victimes! »

Sylvestre, couvert d'éloges, descendit de la tribune, et les scènes s'ouvrirent. On s'empare des coins de la salle, dont la forme exagone offrait un réduit à chacun. Des faisceaux de bougies éclairaient ces angles, dans chacun desquels se trouvait une vaste ottomane et une commode, garnie de tout ce que la luxure la plus désordonnée... la plus atroce rendait nécessaire à ces scélérats. Deux filles, un giton, un fouteur, escortaient les moines dans leurs niches. Les duegnes descendirent d'abord Octavie, ensuite Mariette, et les présentèrent enchaînées et nues, au réduit de chacun des moines.

La victime, à cette première tournée, devait recevoir une vexation de telle nature, qu'à supposer qu'elle vécût, elle en fût marquée toute sa vie. Chaque moine devait, en même-tems, graver sur les épaules ou sur

les fesses de cette victime, le genre de supplice auquel il la condamnait.

Severino, qu'on enculait pendant qu'il sodomisait un bardache, en baisant des culs de droite et de gauche, se rappelant une des passions racontées par Jérôme, arracha une des dents de Mariette, et brûla les tetons d'Octavie. Nous ignorons quelle fut la sentence qu'il prononça; celles que dictèrent les autres ne nous sont point parvenues davantage.

Clément cassa un doigt à Octavie, et fit une assez profonde blessure à la fesse droite de Mariette; on le suçait, il branlait des vits.

Antonin pluma les deux cons avec le dépilatoire turc, connu sous le nom de Rusma (1): il foutait celui de Justine, et lêchait celui d'Aurore, pendant qu'on le sodomisait.

Ambroise, qu'on enculait, et qui le rendait à Fleur-d'Epine, pendant qu'il suçait un con, creva les deux beaux yeux de Mariette avec

---

(1) Rusma, pierre minérale, atramentaire; on en trouve des mines en Galatie. Le grand-seigneur s'en fait un revenu de 30 mille ducats par an. Il est très-rare en France, et ne s'y vend qu'au poids de l'or. Il ne reste aucun vestige de poil aux endroits où on l'a employé.

une aiguille d'or, et il coupa le petit doigt de la main droite d'Octavie ; son foutre éjacula, ce qui le rendit si furieux contre Fleur-d'Epine, qu'il lui appliqua sur-le-champ trois cents coups de fouet, quoiqu'il ne bandât plus, et qu'il n'y eût absolument que de la vengeance dans son fait.

Sylvestre larda les fesses et les tetons de sa fille, et coupa de ses dents les deux fraises de ceux d'Octavie ; on le fouettait pendant ce tems-là, et son giton lui suçait la bouche, tandis qu'une fille lui suçait le vit.

Jérôme, que deux filles, à genoux, suçaient tour-à-tour, et qu'on enculait à tour-de-reins, coupa l'oreille droite de Mariette, et emporta, par le moyen d'une pince, un gros morceau de chair du beau cul d'Octavie.

Cette tournée faite, on délibéra sur l'objet suivant :

Les victimes seraient-elles ainsi sacrifiées en détail ? les exposerait-on à la fureur des six moines à-la-fois ? ou un seul servirait-il de bourreau, pendant que les autres examineraient ? Avant que de prononcer sur ce fait, on fit lecture des six opinions sur les supplices : plusieurs tendant à ce qu'ils fussent imposés par chaque moine, on se détermina

à suivre les tournées ; mais Sylvestre demanda deux choses, qui lui furent unanimement accordées ; la première, que les deux victimes fussent, avant que d'aller plus loin, exposées une heure aux jouissances particulières des moines, et que les tourmens ne commençassent qu'après ; la seconde, que lui seul donnerait le coup de la mort à sa fille. Ces résolutions prises, on plaça un canapé au milieu du caveau ; les six gitons et les douze filles l'entourèrent, en formant les groupes les plus lascifs et les plus libertins. Les fouteurs devaient suivre les moines, et les enculer pendant qu'ils opéreraient.

Severino foutit les deux culs, en laissant sur chacun des traces non équivoques de sa barbarie.

Clément ne foutit point, mais il rossa cruellement les deux victimes ; il les laissa moulues de coups.

Antonin foutit les deux cons ; puis, redoutant, dit-il, d'y avoir fait naître un fœtus, il enfonça une longue épingle dans chaque vagin, mais si bien... si profondément, qu'on ne put jamais la retrouver.

Ambroise encula les deux victimes, et pressura leurs deux gorges, au point qu'elles s'évanouirent.

Sylvestre foutit les deux cons, en faisant sur le ventre, sur le sein, et sur les fesses de ces créatures, plus de vingt incisions cruciales, avec la pointe d'un canif. Le coquin déchargea en en faisant une de trois pouces sur la joue droite de sa fille.

Jérôme les fouetta toutes deux avec un martinet à pointes d'acier, qui les mit en sang, et qui leur arrachait des morceaux de chair tout entiers du cul; il foutit ensuite les deux bouches.

Les tournées recommencent; et les moines se remparent chacun de leur coin, avec des filles ou des garçons, ou l'un et l'autre, en raison du caprice qui les excitait pour le moment.

Justine était avec Ambroise. Croirait-on que ce scélérat eut la cruauté d'exiger d'elle, de lui voir exercer un supplice sur le corps d'Octavie, sa bien-aimée! et, sur le refus formel qu'elle en fit, Justine fut dénoncée à l'assemblée, qui se réunit sur-le-champ pour prononcer la punition due à une faute aussi grave. On ouvrit le code pénal : Justine se trouvait dans le cas du septième article. Mais, comme il ne s'agissait que de quatre cents coups de fouet, trois membres furent d'avis de la sou-

mettre à la peine portée dans le douzième article (1); les trois autres s'opposèrent à cet avis, non parce qu'ils le croyaient trop cruel, mais simplement en raison de ce que cette exécution interrompait trop la séance. Justine fut donc simplement condamnée à recevoir deux cents coups de fouet de la main de chaque moine, qui lui furent appliqués sur-le-champ, et avec cette sorte d'énergie, qui communément s'emploie quand on bande, comme le faisaient ces messieurs.

Fleur-d'Epine, qui servait Sylvestre, offrit bientôt à la société le même genre de délit : ce barbare père de Mariette voulut contraindre l'amie de sa fille à lui brûler les tetons avec un fer rouge. Fleur-d'Epine résista ; Sylvestre furieux... Sylvestre qui bandait comme un âne, et dont le foutre exhalait par tous les pores, se chargea lui-même de la correction; et, se servant d'un gros gourdin, il rossa si cruellement cette malheureuse, qu'on fut obligé de l'emporter presque morte. Ceci devenait une faute contre les réglemens de la société. Severino demanda compte à Sylvestre de sa conduite; les punitions devaient être im-

---

(1) Voyez page 147 du deuxième volume.

posées par l'assemblée même, et s'exécuter en commun. Mais, en prouvant que l'on bandait, et que l'insulte était trop violente pour être tolérée, vous étiez absous sur-le-champ. On imagine bien que Sylvestre se servit de ce moyen. On fit venir une autre fille, et l'on ne songea plus à un évènement qui pensa néanmoins coûter la vie à cette infortunée. Cependant les mauvais traitemens se prolongeaient et redoublaient au point, que, si l'on ne les eût interrompu pour se mettre à table, jamais les victimes n'auraient pu parvenir au terme prescrit pour les orgies de cette espèce. Elles furent donc livrées aux duegnes, qui les baignèrent, les rafraîchirent, les pansèrent, et les remirent sur le pié-destal, où elles restèrent nues, pendant tout le souper, exposées à toutes les indignités dont il plairait aux moines de les accabler.

Il est facile de soupçonner qu'à ces sortes de fêtes, les luxures, les lubricités, les horreurs étaient toujours portées au dernier période. A celui-ci les moines ne voulurent manger que sur le cul des filles; une autre, à leurs pieds, leur suçait tour-à-tour et le vit et les couilles, et c'était dans le cul des petits garçons qu'étaient enfoncées les bougies; leurs

serviettes avaient torché des culs pendant quinze jours, et quatre grandes jattes de merde formaient les quatre coins. Les trois duegnes, nues, servaient les moines, et ne leur présentaient que des vins dont elles s'étaient préalablement lavé les fesses, le con, les aisselles, la bouche et le trou du cul. Chaque moine avait, indépendamment de tout cela, près de lui, un petit arc et plusieurs flèches, dont il s'amusait, de tems en tems, à darder le corps des victimes, ce qui produisait tout de suite une petite fontaine de sang, dont les flots arrosaient les plats.

A l'égard de la chère, elle était exquise; la profusion, l'abondance, la délicatesse, tout y régnait; les vins les plus rares ne s'y servirent que jusqu'à l'entremêt : on ne vit plus, dès-lors, que les plus spiritueuses liqueurs, et les têtes furent bientôt prises.

Je ne connais rien, dit Ambroise en balbutiant, qui s'amalgame mieux que les plaisirs de l'ivrognerie, de la gourmandise, de la luxure et de la cruauté; il est inoui ce qu'on fait, ce qu'on invente, quand on a la tête bien prise; et les forces, prêtées par Bacchus à la déesse de la lubricité, tournent toujours au profit de cette dernière. Cela est si vrai, dit

Antonin, que je ne voudrais jamais faire du libertinage qu'au sein de la plus forte ivresse; ce n'est qu'alors que je me trouve véritablement en train. Nos garces, dit Severino, ne s'arrangeraient pas de cette clause; car elles sont mal menées, quand nos têtes sont électrisées par le vin ou par les liqueurs. On entendit en même-tems un cri terrible, qui partait des pieds de Severino. Ce monstre, sans aucun motif, sans d'autres raisons que celles de faire le mal, venait d'enfoncer son couteau dans le teton gauche d'une fille de dix-huit ans, belle comme Vénus, et qui le suçait. Le sang coulait en abondance; la malheureuse s'évanouit. Severino, quoique supérieur, fut interrogé sur la cause de cette cruauté. Elle m'a mordu en me suçant, répondit-il; c'est la vengeance qui m'a fait agir. — Oh! sacre-Dieu, dit Clément, le délit est affreux; je demande que la putain soit punie conformément au quinzième article du code, qui enjoint de pendre une heure par les pieds toute fille qui manquera de respect aux moines. Oui, dit Jérôme; mais c'est dans le cours ordinaire de la vie; au milieu du service libidineux, la peine est plus grave : il s'agit de deux mois de prison, au pain et à l'eau, et

fustigée deux fois par jour ; je demande l'exécution du réglement. Moi, dit Sylvestre, je ne vois pas que le cas soit bien exactement prévu par la loi ; et je demande une punition rigoureuse, et également imprévue ; je veux que la délinquante soit punie de la main de tout le monde, et qu'en raison de cela, on la fasse passer un quart-d'heure avec chaque membre, dans un des plus noirs cachots de ce souterrain, avec injonction à chacun de la traiter si mal, qu'elle en soit un an dans son lit : Severino passera le dernier. L'opinion prend. La victime, dont on se garde bien d'étancher le sang, est déjà dans un tel état, qu'on est obligé de la porter au lieu de sa destination. Tous ces scélérats y passent tour-à-tour ; et, après des horreurs sans doute, elle est remontée dans son lit, où elle meurt dès le lendemain.

A peine nos six paillards furent-ils rassemblés au retour de cette infernale expédition, que les duegnes annoncèrent qu'elles avaient besoin de chier : Dans les plats, dans les plats, dit Clément : Dans nos bouches, dit Sylvestre. Ce dernier avis prévalut ; et voilà nos moines, affublés d'une vieille, montée sur la table, appuyée sur le visage du paillard, qu'elle

inonde bientôt de pets, de vesses et de merde.

Se servir de ces vieilles gueuses, dit Jérôme, quand on a sous ses ordres tant de jeunes et jolis objets, est bien, selon moi, la preuve la plus complète que nous puissions offrir de notre affreuse dépravation. Eh! qui doute, reprit Severino, que la vieillesse, la mal-propreté, la laideur, ne donne souvent de bien plus grands plaisirs que la fraîcheur et que la beauté. Les miasmes émanés de tels corps ont un acide bien plus irritant; ne voyez-vous pas tout plein de gens préférer le gibier faisandé à la viande fraîche? Pour moi je suis bien de cet avis, dit Sylvestre en lançant à sa fille une flèche qui l'atteignit au teton droit et qui en fit aussi-tôt jaillir le sang; plus l'objet est laid, vieux, dégoûtant, mieux il me fait bander; et je vais vous le prouver, continua-t-il en s'emparant du vieux Jérôme, et lui enfonçant son vit dans le cul. Je suis très-flatté de la démonstration, dit Jérôme; fouts, mon ami, fouts-moi; fallût-il acheter le plaisir d'avoir un vit dans le cul, par plus de bassesse et d'humiliation, je ne trouverais pas encore le plaisir trop cher; et l'infâme se retournant avec tendresse pour langotter son cher fou-

teur, lui lâcha dans le nez une bordée de vin, émanée de la compression que son estomac venait de recevoir... éjaculation si terrible, que Sylvestre, repoussé par l'orage, fut lui-même arroser, de la même pluie, le visage de Clément, près duquel il était, mais qui, plus ferme, ou plus enfoncé dans la fange, ne quitta pas la compote qu'il mangeait et dans laquelle pourtant était tombée toute la sauce. Voyez la constance de ce bougre-là, dit Ambroise, qui se trouvait de l'autre côté; je parie chier dans sa bouche, et qu'il ne se dérange pas. Chie, dit Clément : Ambroise exécute; Clément avale, et le repas se quitte à la fin.

Le premier avis fut de fouetter tous les jeunes garçons sur les fesses, et toutes les filles sur les tetons, en les entrelaçant avec exactitude. Ceux qui fouetteraient les garçons resteraient à terre; ceux qui frapperaient les gorges seraient montés sur des fauteuils, contre lesquels les filles appuieraient leur dos. A merveille! dit Antonin; mais il faudra que les ganimèdes soient obligés de chier pendant qu'on les fouettera, et les filles contraintes à pisser pendant la même opération, et cela, sous les peines les plus graves. Bien dit, s'écrie Jérôme, tellement ivre qu'il pouvait à

peine sortir de table. Les choses s'arrangent. On n'imagine pas la barbarie avec laquelle ces scélérats flagellaient, déchiraient impitoyablement, et les plus jolis culs du monde et les seins de rose et d'albâtre, offerts à leur brutalité. Ici Severino qui bandait ferme fut tenté d'un charmant giton de treize ans, dont les fesses ruisselaient de sang ; il le saisit, passe avec lui dans un cabinet, et le ramène, au bout d'un quart-d'heure, dans un tel état, que l'assemblée resta convaincue que le supérieur venait, suivant son usage avec les garçons, d'employer des épisodes si cruels, que le jeune homme pourrait bien n'en pas relever. Jérôme, à l'exemple du supérieur, avait de même isolé ses plaisirs ; il avait entraîné Aurore, et une autre fille de dix-sept ans, fort jolie, et les avait soumises, l'une et l'autre, à des humiliations si désespérantes, à des actes de férocité si monstrueux, que toutes deux furent encore remportées dans leurs chambres.

Tous les yeux se portèrent alors sur les deux victimes... Qu'on nous permette de jeter un voile sur les atrocités qui terminèrent ces exécrables orgies. Notre plume serait insuffisante à les peindre, et nos lecteurs trop com-

patissans pour les écouter de sang-froid. Qu'ils se contentent de savoir que les supplices durèrent six heures, pendant lesquelles tout ce que la cruauté put imaginer de plus féroce fut employé, mêlé d'épisodes lascifs, d'un tel genre de monstruosité, que jamais les Néron ni les Tibère ne purent rien inventer de semblable.

Sylvestre se fit remarquer par son inconcevable acharnement à tourmenter sa fille... belle, sensible et charmante créature, que le scélérat eut, ainsi qu'il l'avait desiré, l'affreux plaisir de faire expirer sous ses coups. Et voilà l'homme, quand ses passions l'égarent! le voilà, quand ses richesses, son crédit ou sa position le placent au-dessus des loix! Justine, épuisée, fut assez heureuse pour n'être obligée de coucher chez personne. Elle se retira dans sa cellule, en versant des larmes bien amères sur l'affreuse destinée de sa plus tendre amie, et ne s'occupa plus dès-lors que de son projet d'évasion. Absolument décidée à tout, pour fuir cet affreux repaire, rien ne l'effraya pour y réussir. Que pouvait-elle appréhender en exécutant ce dessein? la mort; de quoi était-elle sûre en restant? de la mort; et en réussissant elle se sauvait; y avait-il donc

à

à balancer? Mais il fallait avant cette entreprise que les funestes exemples du vice récompensé se reproduisissent encore sous ses yeux. Il était écrit sur le grand livre des destins, sur ce livre obscur dont personne n'a l'intelligencə; il y était gravé que tous ceux qui l'avait tourmentée, humiliée, tenue dans les fers, recevraient sans cesse à ses yeux le prix de leurs forfaits... Comme si la Providence eut pris à tâche de lui montrer le danger ou l'inutilité de la vertu... Funestes leçons qui ne la corrigèrent pourtant point, et qui, dût-elle échapper encore au glaive suspendu sur sa tête, ne l'empêcheraient pas, disait-elle, d'être toujours l'esclave de cette divinité de son cœur!

Un matin, sans que personne s'y attendît, Antonin arrive au sérail, et annonce que Severino, parent et protégé du pape, vient d'être nommé par sa sainteté général de l'ordre des bénédictins. Dès le jour suivant, le religieux partit effectivement sans voir personne; il en était attendu, disait-on, un autre bien autrement féroce et débauché : nouveaux motifs pour Justine de presser l'exécution de son projet.

Le lendemain du départ de Severino, les

moines faisaient encore une réforme ; Justine choisit ce moment pour exécuter son dessein, afin que ceux-ci, plus occupés, prissent moins d'attention à elle.

On était au commencement du printems ; les nuits paraissaient encore assez longues pour favoriser ses démarches ; depuis deux mois elle les préparait avec tout le mystère inconcevable ; elle sciait peu-à-peu les grilles de son cabinet avec un mauvais ciseau qu'elle avait trouvé ; déjà sa tête y passait aisément, et de son linge elle avait composé une corde plus que suffisante à franchir l'élévation du bâtiment ; lorsqu'on lui avait pris ses hardes, elle avait eu soin, ainsi que nous croyons l'avoir dit, de retirer sa petite fortune ; elle l'avait toujours soigneusement cachée ; en partant elle la remit dans ses cheveux, et dès qu'elle crut ses compagnes couchées, elle passa dans son cabinet. Là, dégageant le trou qu'elle avait soin de boucher tous les jours, elle lia la corde à l'un des barreaux qui n'était point endommagé, et se laissant glisser, par ce moyen elle eut bientôt touché terre ; ce n'était point là ce qui l'avait embarrassé le plus ; les six enceintes de haies vives dont Omphale lui avait parlé l'intrigaient bien différemment,

Une fois en bas, elle reconnut que chaque espace ou allée circulaire laissée d'une haie à l'autre, n'avait pas plus de six pieds de large, et c'était cette proximité qui faisait croire au premier coup-d'œil que tout ce qui se trouvait dans cette partie n'était qu'un massif de bois. La nuit était fort sombre; en tournant cette première allée circulaire, elle parvint à la hauteur de la fenêtre du grand caveau où se faisaient les orgies funèbres; y voyant beaucoup de lumières, elle fut assez hardie pour s'en approcher, et là, elle entendit très-distinctement Jérôme dire à l'assemblée: Oui, mes amis, je vous le répète, il faut maintenant que Justine y passe la première, rien n'est plus certain; j'espère ne pas trouver un seul opposant à ma proposition. Pas un, bien certainement, répondit Antonin, ami de Severino; je l'ai secourue, protégée jusqu'à ce moment-ci, parce qu'elle plaisait à cet honnête compagnon de nos débauches; mes motifs d'intérêt cessant, je deviens le premier à vous demander avec instance que cet avis passe sans réclamation. Il n'y eut qu'une voix: quelques-uns furent même d'avis de l'envoyer chercher à l'instant; mais toute réflexion faite, on prétendit qu'il fallait remettre à quinzaine.

O Justine ! quel saisissement s'empara de ton ame en entendant ainsi prononcer ta sentence ! malheureuse fille ! peu s'en fallut que tu n'eus plus la force de faire un pas. Recueillant néanmoins toute son énergie, elle se hâte, et continue de tourner jusqu'à ce qu'elle se trouve à l'extrémité du souterrain ; ne rencontrant point de brêche, elle se résout d'en faire une ; elle avait conservé le ciseau dont nous avons parlé ; munie de cette arme, elle travaille ; ses mains se déchirent, rien ne l'arrête ; la haie avait plus de deux pieds d'épaisseur ; elle l'entrouvre ; la voilà dans la seconde allée. Quel est alors son étonnement de ne sentir à ses pieds qu'une terre molle et flexible, dans laquelle on enfonce jusqu'à la cheville ? Plus elle avance, plus l'obscurité devient profonde. Curieuse de connaître la cause de ce changement du sol, elle tâte : juste ciel ! c'est la tête d'un cadavre qu'elle saisit ! Grand Dieu ! s'écrie-t-elle épouvantée, tel est ici, sans doute, on me l'avait bien dit, le cimetière où ces bourreaux jettent leurs victimes ; à peine prennent-ils le soin de les couvrir de terre. Ce crâne est peut-être celui de ma chère Omphale, ou celui de cette malheureuse Octavie, si belle... si douce... si bonne, et qui n'a

paru sur la terre que comme les roses dont ses attraits étaient l'image. Moi-même, hélas! dans quinze jours ç'eut été là ma place, je n'en saurais douter, je viens de l'entendre... Que gagnerai-je à aller chercher de nouveaux revers? n'ai-je pas commis assez de mal?... ne sui-je pas devenue le motif d'un assez grand nombre de crimes? Ah! remplissons ma destinée... Asyle de mes amies, ouvres-toi pour me recevoir! C'est bien quand on est aussi délaissée, aussi pauvre, aussi abandonnée que moi, qu'il faut se donner tant de peines pour végéter quelque tems de plus parmi des monstres? Mais, non, je dois venger la vertu dans les fers; elle l'attend de mon courage; ne nous laissons point abattre, avançons: il est essentiel que l'univers soit débarrassée de scélérats aussi dangereux que ceux-ci. Dois-je craindre de perdre six hommes, pour sauver les milliers d'individus que leur férocité sacrifie? Elle perce la haie; celle-ci est plus épaisse que l'autre: plus elle avance, plus elle les trouve serrées. La brêche se fait pourtant; mais un sol ferme se trouve au-delà; et notre héroïne parvient au bord du fossé, sans avoir trouvé la muraille dont Omphale lui avait parlé; il n'y en avait sûrement point:

il est vraisemblable que les moines ne le disaient que pour effrayer davantage.

Moins enfermée au-delà de cette sextuple enceinte, Justine distingue mieux les objets. L'église et le corps-de-logis qui s'y trouvent adossés se présentent aussi-tôt à ses regards : le fossé bordait l'une et l'autre ; elle se garde bien de chercher à le franchir de ce côté ; elle longe les bords ; et, se voyant en face de l'une des routes de la forêt, elle se résout de le passer là, et de se jeter dans le chemin qu'elle voit, dès qu'elle aura remonté l'escarpement. Ce fossé était très-profond, mais sec : comme il était revêtu de brique, il n'y avait nul moyen de se laisser glisser ; elle se précipite donc. Un peu étourdie de la chûte, elle est quelques instans avant que de se relever ; elle se redresse enfin, poursuit, et atteint l'autre bord sans obstacle : mais, comment le gravir ? A force de chercher un endroit commode, elle en découvre un où quelques briques démolies lui donnent à-la-fois et la facilité de se servir des autres comme d'échelons, et celle d'enfoncer, pour se soutenir, la pointe de son pied dans la terre. Elle était déjà presque sur la crête, lorsque, tout s'éboulant sous elle, elle retombe dans le fossé,

couverte des débris que sa chûte entraîne; elle se croit morte. Cette chûte-ci, faite involontairement, avait été plus rude que l'autre; les matériaux qui l'avaient suivis l'avaient même blessée en quelques endroits de son corps : elle était exactement fracassée. Oh Dieu! dit-elle au désespoir, n'allons pas plus avant, restons là; ce qui m'arrive est un avertissement du ciel,... il ne veut pas que je poursuive; mes idées me trompent sans doute : le mal est utile sur la terre; et, quand Dieu le desire, c'est sûrement un tort que de s'y opposer. Mais la sage et vertueuse Justine, bientôt révoltée d'un systême, trop malheureux fruit de la corruption qui vient de l'entourer, se débarrasse courageusement des débris dont elle est couverte; et, trouvant plus d'aisance à remonter par la brêche qu'elle vient de faire, à cause des nouveaux trous qui s'y sont formés, elle essaie encore, et se voit, en un instant, sur la crête. Tout cela l'avait écartée du chemin qu'elle avait apperçu; mais l'ayant retrouvé des yeux, elle le gagne, et se met à fuir à grands pas. Avant la fin du jour, elle se trouve hors de la forêt, et bientôt sur ce monticule duquel elle avait jadis apperçu l'indigne maison dont elle

s'échappait avec tant de plaisir ; elle s'y repose, tout en nage; et son premier soin est de se précipiter à genoux, pour offrir à Dieu ses remercîmens, pour lui demander de nouveaux pardons des fautes involontaires qu'elle a commises dans ce réceptacle odieux du crime et de l'infamie. Des larmes amères coulent aussi-tôt de ses beaux yeux. Hélas! se dit-elle, j'étais bien moins coupable, quand je suivis, l'année dernière, cette même route, guidée par un principe de dévotion si funestement trompé. Oh Dieu! dans quel état puis-je me contempler maintenant!

Ces funestes réflexions un peu calmées par le plaisir de se voir libre, Justine poursuivit sa route vers Dijon, s'imaginant que ce ne pourrait être que dans cette ville où ses plaintes seraient utilement et légitimement entendues.

Elle était à sa seconde journée ; parfaitement calme sur les craintes qu'elle avait d'être poursuivie, la tête néanmoins remplie de toutes les horreurs dont elle venait d'être à-la-fois et le témoin et la victime ; il faisait chaud, et suivant sa coutume économique, elle s'était écartée du chemin pour trouver un abri où elle pût faire un léger repas qui la mît en état d'attendre le soir ; un petit bouquet de bois

sur la droite du chemin, au milieu duquel serpentait un ruisseau lympide, lui parut propre à la rafraîchir; désalterée de cette eau fraîche, nourrie d'un peu de pain, le dos appuyé contre un arbre, elle laissait circuler dans ses veines un air pur et serein qui la délassait... qui calmait ses sens; là, réfléchissant à cette fatalité presque sans exemple, qui, malgré les épines dont elle était entourée dans la carrière de la vertu, la ramenait toujours, quoiqu'il en pût être, au culte de cette divinité et à des actes d'amour et de résignation envers l'Etre-Suprême, dont elle est l'image, une sorte d'enthousiasme s'empare tout-à-coup de son ame; hélas! se dit-elle, il ne m'abandonne pas ce Dieu bon que j'adore, puisque je viens, même dans cet instant, de réparer mes forces! N'est-ce pas à lui que je dois cette faveur, et n'y a-t-il pas sur la terre des êtres à qui elle est refusée? Je ne suis donc pas tout-à-fait malheureuse, puisqu'il en est encore de plus à plaindre que moi... Ah! ne le suis-je pas bien moins que les infortunées que je laisse dans ce repaire du vice, dont la bonté de Dieu m'a fait sortir comme par une espèce de miracle?... Et pleine de reconnaissance elle s'était jetée à genoux pour rendre graces à l'Etre-

Suprême, lorsqu'elle s'apperçut que son action attirait sur elle les regards d'une grande et belle femme, assez bien mise, qui faisait la même route qu'elle. Mon enfant, lui dit cette femme avec affectation, vous me paraissez bien profondément occupée. Il est facile de lire sur votre physionomie que quelque violent chagrin vous opprime... Et moi aussi, ma chère petite, je suis malheureuse! daignez me confier vos douleurs, je vous ferai part des miennes, nous nous consolerons ensemble, et peut-être naîtra-t-il de cette confiance mutuelle ce sentiment si doux de l'amitié, au moyen duquel les êtres les plus infortunés apprennent à supporter leurs maux, en les partageant en frères. Vous êtes jeune et jolie, ma chère enfant, en voilà beaucoup plus qu'il ne faut pour rencontrer bien des épines dans la carrière de la vie; les hommes sont si méchans, il n'est besoin que d'avoir ce qui peut les intéresser, pour exciter plus puissamment par cela seul, toute leur perfidie contre nous.

L'ame des malheureux s'ouvre facilement aux consolations présentées. Justine regarde celle qui l'interroge; lui trouvant une fort belle figure, trente-six ans au plus, de l'esprit, un maintien honnête, elle lui prend la main,

verse des pleurs ; et lui dit : oh ! ma chère dame. — Venez, mon ange, lui répond aussitôt avec affection madame d'Esterval, entrons dans cette hôtellerie, je la connais, nous y serons tranquilles : là vous me raconterez vos malheurs, là je vous apprendrai les miens ; et le résultat de cette douce confiance nous rendra peut-être moins infortunées.

Justine se laisse convaincre. On entre dans l'auberge ; madame d'Esterval fait les honneurs : un excellent dîner se sert aussi-tôt dans une chambre particulière, et la conversation devient plus intime.

Ma chère enfant, dit notre nouvelle aventurière, après avoir eu l'air de répandre quelques pleurs sur les malheurs de sa compagne, mes infortunes ne sont peut-être pas aussi multipliées que les vôtres, mais elles sont plus constantes, et, j'ose le dire, plus amères. Sacrifiée, dès mon enfance, à un mari que je déteste, j'ai depuis vingt ans sous mes yeux l'homme du monde qui m'est le plus en horreur, et depuis cette triste époque je suis cruellement privée du seul être qui eût pu faire le bonheur de ma vie. Le long des frontières de la Franche-Comté et de la Bourgogne règne une vaste forêt au fond de laquelle mon

mari tient une auberge, assez commode à rencontrer pour ceux qui traversent cette route ignorée ; mais, juste ciel ! faut-il vous l'avouer, ma chère ? ce misérable, abusant de la position isolée de ce réduit obscur, vole, pille, égorge tous ceux qui ont le malheur de s'arrêter chez lui.—Vous me faites frémir, madame ; grand Dieu ! ce monstre assassine ? —Chère fille, prends pitié de ma honte et de mes infortunes ; je serais moi-mème égorgée si je trahissais sa conduite ; puis-je d'ailleurs essayer de me plaindre... je me déshonore en voulant flétrir mon époux. Oh ! Justine, je suis la plus malheureuse des femmes, il ne me reste pour toute consolation, que d'attacher, si je le puis, à mon triste sort, quelque honnête créature comme toi, par le moyen de laquelle je réussirais peut-être à ravir aux fureurs de ce monstre la plus grande partie de ses victimes ; de quelle nécessité me deviendrait une telle femme ? elle serait la douceur de ma vie, l'égide de ma conscience, mon appui, ma ressource dans l'état affreux où je suis... Aimable enfant, si je pouvais t'inspirer assez de pitié... assez de confiance pour t'engager à t'unir à mon sort... Ah ! tu serais bien plus mon amie que ma domestique ; ce

ne serait pas des gages que je t'offrirais, ce serait la moitié de ce que je possède... Eh bien! Justine, te sens-tu le courage d'accepter ce que je te propose? la certitude de contribuer à d'aussi bonnes actions enflamme-t-elle tes nobles sentimens de vertu? et pourrai-je enfin me flatter d'avoir découvert une amie! Un verre de vin de Champagne fut avalé de part et d'autre avant que Justine ne prononçât, et cette liqueur enchanteresse, dont la propriété singulière détermine à-la-fois dans l'homme et tous les vices et toutes les vertus, dicta bientôt à la sage Justine de ne pas abandonner au malheur une femme aussi intéressante que celle que lui procurait la fortune. Oui, madame, dit-elle à sa nouvelle amie; oui, comptez-y, je vous suivrai par-tout: ce sont des occasions de vertus que vous m'offrez; quelles graces n'ai-je pas à rendre à l'Eternel, de ce qu'il me met à même d'exercer avec vous cette faculté si active de mon cœur! qui sait, si à force de bons conseils, de patience, et d'excellens exemples, nous ne parviendrons pas à corriger votre mari; les prières que nous adresserons au ciel seront si ardentes!... Ah! flattons-nous de réussir un jour!... Et madame d'Esterval

appercevant, à ces mots, un crucifix, se jette avec componction aux pieds de l'idole : « Dieu des Chrétiens, s'écrie-t-elle en larmes, que de remercîmens je te dois d'une telle rencontre, conserves-moi long-tems cette amie, et récompenses-la de son zèle » !

On sort de table; madame d'Esterval paie amplement toute la dépense, et voilà nos deux femmes en marche.

Il y avait de l'hôtellerie d'où l'on partait, à celle de d'Esterval, environ quinze lieues, dont six devaient se faire dans le plus épais de la forêt. Rien de paisible comme cette marche, rien d'intéressant, de tendre, de vertueux comme tout ce qui fut dit en la faisant; rien d'agréable comme tous les projets qui s'y concertèrent. On arrive à la fin.

En parlant de la situation de l'auberge que tenait d'Esterval, sa chère épouse n'avait fait que l'esquisser. Il n'était pas possible de voir une retraite plus sauvage. Absolument enfoncée dans le creux d'un ravin hérissé de hautes-futaies, on ne se doutait de l'existence de cette maison, qu'au moment où l'on y entrait. Deux dogues monstrueux en gardaient la porte; et ce fut d'Esterval lui-même, à la tête de deux grosses servantes, qui vint re-

cevoir sa femme et Justine. Quelle est cette créature, dit le farouche hôtellier en regardant la compagne de son épouse ? C'est ce qu'il nous faut, mon fils, répond la d'Esterval, d'un ton qui commence à faire ouvrir les yeux de notre malheureuse aventurière, et à lui faire comprendre qu'il y avait bien plus d'intelligence entre elle et son mari, que celle-ci n'avait voulu le laisser d'abord apercevoir. Ne la trouves-tu pas jolie ? — Oui, sacre-Dieu ! je la trouve telle ; et cela fotera-t-il? — Dès qu'elle entre chez toi, n'en es-tu pas le maître ? Et Justine, tremblante, fut introduite avec sa conductrice, dans une salle basse, où le patron, après avoir un instant causé bas avec son épouse, revint tenir à notre héroïne à-peu-près le discours suivant :

« De toutes les aventures qui ont pu vous arriver dans le cours de votre vie, ma chère enfant, lui dit-il, celle-ci sans doute vous paraîtra la plus singulière. Dupe de votre enthousiasme imbécille, pour la vertu, vous vous êtes trouvée prise, à ce que m'apprend ma femme, dans beaucoup de piéges, où l'on vous captivait par la force ; vous n'allez l'être ici que par l'opinion. Là, vous étiez l'objet

de beaucoup de crimes, sans participer à aucun ; vous les partagerez tous ici, sans pouvoir vous en empêcher ; vous y coopérerez librement ; vous serez obligée d'y participer, et sans qu'on vous y contraigne autrement que par des chaînes morales et par vos vertus. Monsieur ! monsieur ! s'écria la bonne Justine, oh monsieur ! êtes-vous donc sorcier ? Non, reprit d'Esterval, je ne suis qu'un scélérat, assez singulier sans doute, mais dont les penchans et les crimes n'ont rien de plus particulier que ceux de beaucoup de gens, qui parcourent comme moi la carrière des vices, par des moyens semblables au fond, mais différens pourtant par les formes. Je suis scélérat par libertinage ; assez riche pour me passer du métier que je fais, je ne l'exerce que pour l'intérêt de mes passions ; elles s'en irritent si prodigieusement, que je ne bande uniquement qu'aux actions du vol et du meurtre ; elles seules ont l'art de m'enflammer. Aucune autre espèce de préliminaire ne déterminerait en moi la situation utile à la jouissance : je n'ai pas plutôt commis l'un ou l'autre de ces crimes que mon sang bouillonne, que mon vit dresse, et qu'il me faut absolument des femmes. La mienne alors ne me suffisant

pas, je lui substitue quelques servantes, ou les jeunes et jolis objets que le hasard nous fait rencontrer. S'ils n'arrivent pas, madame d'Esterval va me les chercher... C'est une excellente créature, Justine, que cette femme-là; douée des mêmes goûts et des mêmes fantaisies que moi, elle aide mes opérations, et nous en recueillons tour-à-tour les fruits. — Quoi! dit Justine, avec une surprise mêlée de douleur; quoi! madame d'Esterval m'a trompée! — Oui certes, si elle s'est montrée vertueuse; car il est sans doute difficile de voir une femme plus corrompue; mais il fallait vous séduire: la fraude et l'imposture étaient nécessaires. Vous servirez donc en ces lieux les plaisirs de ma femme et les miens, et... Ah! voici mon ange, voici ce qui va vous faire frémir: vous serez la Circé des voyageurs qui passent ici; vous les amadouerez, les enchaînerez, vous les servirez, vous flatterez toutes leurs passions pour rendre leur défaite plus sûre... afin que nous les égorgions plus facilement après. — Et vous vous êtes flatté, monsieur, que je resterais dans cette infernale maison? — J'ai plus fait, Justine, je vous ai dit qu'après que vous seriez instruite, il vous deviendrait difficile de fuir, et que vous resteriez ici de plein

gré... parce qu'il vous serait impossible de ne pas vouloir y rester. — Expliquez-vous, monsieur, je vous conjure. — Je vais le faire : écoutez-moi, et redoublez d'attention, je vous prie... Mais dans ce moment un grand bruit s'étant fait entendre dans la cour, d'Esterval fut obligé de s'interrompre pour aller recevoir deux marchands à cheval, suivis d'autant de mulets richement chargés, et qui se dirigeant vers la foire de Dôle, venaient coucher dans ce coupe-gorge.

Nos voyageurs parfaitement reçus, furent aussi-tôt servis, rafraîchis, débottés; et d'Esterval les voyant attendre leur souper assez tranquillement, revint terminer l'instruction de Justine.

Il n'est pas nécessaire de vous dire, ma chère enfant, reprit l'étonnant personnage, qu'avec les goûts que je viens de vous avouer, je dois avoir d'autres singularités dans l'esprit; et voici celles qui assaisonnent étonnamment mes passions. Je veux que les voyageurs qui périssent par mes mains soient prévenus de mes projets; je me plais à les savoir convaincus qu'ils sont chez un scélérat; je veux qu'ils se mettent en état de défense; je prétends, en un mot, les vaincre par la force; cette

circonstance m'irrite ; c'est elle qui enflamme mes sens, elle, en un mot, qui me fait bander en sortant delà, au point qu'un être à foutre, de quelque âge ou de quelque sexe qu'il puisse être, me devient absolument nécessaire : tel est, mon ange, le rôle que je vous destine ; c'est vous qui ferez de très-bonne foi l'impossible pour faire évader les victimes, ou pour les engager à la défense ; je vais vous dire bien plus : votre liberté est à ce prix ; si vous en faites échapper une seule, vous pourrez vous sauver avec elle ; js vous proteste de ne pas vous poursuivre ; mais, si elle succombe, vous resterez ; et, comme vous êtes veatueuse, je n'ai pas tort, vous le voyez, de vous dire que vous resterez du meilleur de votre cœur ; car l'espoir de soustraire un de ces malheureux à ma rage, vous captivera sans cesse ; si vous vous échappiez de chez moi, certaine que je continue ce métier, vous emporteriez le regret mortel de n'avoir pas essayé de sauver ceux qui succomberont après votre départ ; vous ne vous pardonneriez jamais d'avoir manqué l'occasion de cette excellente œuvre ; et, comme je vous le dis, l'espoir d'y réussir un jour vous enchaînera nécessairement toute la vie ; me direz-vous que

tout cela est inutile, et que sans autant de précautions, vous vous esquiverez dès les premiers jours pour aller vous plaindre et me dénoncer. A quel point je serais mal-adroit, ma chère, si je n'avais réponse à cette objection... si je ne la détruisais pas victorieusement d'un mot; écoutez-moi, Justine : il n'y a pas de jours où je ne tue; vous en serez six avant que de parvenir au tribunal le plus voisin; voilà six victimes que vous aurez laissé périr, pour essayer de me faire prendre; voilà dans l'hypothèse d'une chose impossible, (parce que je fuis à l'instant où vous manquez de la maison), voilà, dis-je, six victimes de sacrifiées dans le plus ridicule espoir. — Moi, cause de leur perte? — Oui, car vous auriez pu sauver l'une de ces victimes, en la prévenant; et en la sauvant, vous sauviez les autres. Eh bien! Justine, ai-je tort de dire que je vous enchaînerais par l'opinion; fuyez, si vous l'osez, maintenant... fuyez, vous dis-je, voilà toutes les portes ouvertes. Oh! monsieur, dit Justine abattue, dans quelle position votre méchanceté me place. — Je le sais bien, elle est affreuse! et delà naît un des plus puissans véhicules de mes exécrables passions. Je me plais à vous faire partager le mal sans que

vous puissiez l'empêcher ; j'aime à vous enchaîner par vertu au sein du crime et de l'infamie ; ei quand je vous foutrai, Justine, car vous comprenez bien que j'en viendrai là, cette délicieuse idée sera l'une de celle qui me fera le plus délicieusement décharger. — Comment, monsieur, il faudra que je me soumette?... — Oh ! à tout Justine, absolument à tout. Si vous êtes assez adroite pour faire échapper la victime, tout est dit, puisque vous vous évadez avec elle ; mais si elle succombe, vos mains se teindront de leur sang ; vous les volerez, vous les égorgerez, vous les dépouillerez avec moi ; vous étendant après sur leurs sanglans cadavres, je vous y foutrai toute nue. Que de motifs n'aurez-vous donc pas pour les sauver ? Que d'art, que d'habileté, vos vertus et vos intérêts vont vous faire employer pour les soustraire à mes poignards ! O justine ! jamais ces sublimes vertus que vous professez, ne se seront trouvées dans un plus beau jour, jamais plus belle occasion ne se sera présentée de vous montrer digne de l'estime et de l'admiration des honnêtes-gens.

Il est très-difficile de rendre la situation dans laquelle se trouva notre héroïne, lors-

qu'après l'avoir quittée pour vaquer aux soins de sa maison, d'Esterval l'eut un instant abandonnée à toute l'horreur de ses réflexions.

« Oh grand Dieu! s'écria-t-elle, je croyais que la scélératesse avait épuisé sur moi toutes ses recherches, et qu'après tout ce que mon sort m'a fait éprouver dans ce genre, il ne pouvait rien lui rester de neuf à me faire sentir... je me trompais... voici des raffinemens sans exemples, voilà des détours de cruauté qui, je le parierais, doivent être inconnus dans le sein même des enfers : cet homme exécrable a raison, en me sauvant tout de suite pour le faire prendre, je n'y réussirais sûrement pas dès le premier jour, et dès ce soir, peut-être, je puis arracher à la mort les deux voyageurs qui viennent d'arriver. — Mais, poursuivit-elle, si dans un an ou deux je vois qu'il me devienne impossible de jamais sauver les victimes, ne ferai-je pas bien mieux alors d'aller dénoncer ce coquin?... Ah! jamais jamais, il l'a dit, il s'échappera si-tôt qu'il me verra libre... massacrera, en s'évadant, tout ce qui pour-lors se trouvera d'étranger chez lui, et ce seraient peut-être ceux-là dont j'aurais pu sauver le jour... Le monstre... il a bien raison, c'est par l'opinion qu'il m'en-

chaîne; je serais bientôt éloignée, si je n'avais autant de sagesse, et c'est à force de vertus que je vais devenir criminelle. Etre-Suprême, devrais-tu donc permettre que le bien dût engendrer autant de mal? est-il de ta justice de souffrir que la vertu conduise aux malheurs? Quel découragement l'histoire de ma vie va porter dans toutes les ames, si jamais elle est publiée! O vous qui pourriez la savoir un jour, ne la divulguez point, je vous en supplie, vous porteriez le désespoir dans le cœur de tous ceux qui chérissent le bien, et vous inviteriez nécessairement au crime, en offrant ainsi ses triomphes ».

Justine pleurait à chaudes larmes, en se livrant à ces douloureuses pensées, lorsque madame d'Esterval vint tout-à-coup les interrompre.—Oh! madame, lui dit-elle en l'apperçevant, à quel point vous m'avez trompée! Cher ange, lui répondit cette mégère en cherchant à la caresser, il le fallait bien pour t'avoir. Mais, consoles-toi, Justine, tu t'accoutumeras facilement à tout; je suis bien persuadée que dans quelques mois l'idée même de nous quitter, ne se présentera pas à ton esprit... Baises-moi, mignonne, tu es extrêmement jolie, et j'ai la plus grande envie de

te voir aux prises avec mon époux. — Eh quoi! madame, vous autorisez de telles horreurs ? — Il n'y en a aucune à partager les goûts de son mari; il me le rend d'ailleurs, il est difficile de voir une plus intime liaison; nous volons mutuellement au-devant de tout ce qui nous fait plaisir; et comme nous avons les mêmes goûts... les mêmes moyens, nous nous satisfaisons l'un et l'autre. — Comment madame, le vol, le meurtre ? — Font mes plus doux amusemens, ma mie; rien n'enflamme mes passions comme ces épisodes, et tu verras de quelle énergie sont nos jouissances, quand nous les goûtons ivres de sang. — Et ces servantes qui sont ici, madame, sont-elles aussi chargées d'avertir les voyageurs? — Ce devoir honorable n'est reservé qu'à toi; connaissant tes heureux principes, nous avons voulu les mettre en action; les filles dont tu parles, sont nos complices, élevées dans le crime, le chérissant presqu'autant que nous, elles sont loin de l'envie d'en faire évader les victimes. Tu verras quelquefois mon mari s'en servir, mais sans aucune familiarité; toi seule sera notre confidente; toi seule sera l'amie de la maison; ces créatures te serviront comme elles nous servent; et c'est à notre table, et non

pas à la leur que tu mangeras toujours. — Oh ! madame, qui aurait pu croire qu'une personne aussi respectable que vous paraissiez l'être, pût se livrer à des atrocités de cette espèce! N'emploies donc point de telles expressions, dit madame d'Esterval en riant de pitié ; il n'y a rien que de très-simple à ce que nous faisons, jamais l'on ne s'écarte de la nature quand on suit ses penchans ; et je te réponds que c'est d'elle seule, que nous avons reçu, mon époux et moi, tous ceux où nous nous livrons.

Allons, Justine, à l'ouvrage, dit aussi-tôt d'Esterval en accourant ; voilà nos marchands à souper, vas les voir, jases avec eux, préviens-les, tâches de les sauver, et sur-tout livres-toi, s'ils te desirent ; n'oublies pas que c'est le meilleur moyen de leur inspirer de la confiance.

Pendant que Justine exécute sa commission de la manière dont nous l'expliquerons tout-à-l'heure, mettons nos lecteurs au fait et des horribles coutumes de cette maison, et des personnages que notre héroïne y trouve.

CHAPITRE XIII.

Suite et fin des aventures de l'auberge.— Reconnaissance. — Départ.

MADAME d'Esterval, par laquelle il est juste de commencer, était, ainsi qne nous l'avons déjà dit, une grande et belle femme d'environ trente-six ans, excessivement brune, les yeux d'un éclat étonnant, la taille belle et fine, les cheveux du plus beau noir, velue comme un homme, point de gorge, le cul petit, mais bien coupé, le con sec et pourpré, le clitoris long de trois pouces, et gros à proportion, la jambe parfaitement belle, infiniment d'imagiuation, de vivacité, des talens, de l'instruction, très-scélérate, et tribade au suprême degré. Née à Paris d'une famille distinguée, le hasard lui avait fait connaître d'Esterval qui, lui-même fort riche et d'une bonne naissance, ayant trouvé dans cette femme un étonnant rapport de goûts et de penchans, n'avait rien eu de plus pressé que d'en faire sa femme. L'hymen conclu, ils

étaient venu s'établir dans cet agreste asyle, où tout paraissait leur promettre la plus longue impunité de leurs crimes.

D'Esterval, plus âgé que sa femme, était un fort bel homme de quarante-cinq ans, singulièrement bien constitué, des passions terribles, un corps de fer, un membre sublime, et des singularités dans la jouissance, dont nous parlerons dès que nous le verrons aux prises. Suffisamment à leur aise pour se passer d'être aubergistes, d'Esterval et sa fougueuse épouse n'exerçaient ce inétier que parce qu'il favorisait leurs exécrables penchans : une maison superbe au milieu d'un beau bien les attendait en Poitou, dans le cas malheureux où la fortune cesserait de couvrir leurs erreurs.

Il n'y avait point d'autres domestiques dans ce logis que les deux servantes dont nous avons parlé : là depuis leur enfance, ne connaissant point d'autre local, ne sortant jamais, nageant dans l'abondance, partageant les faveurs du maître et de la maîtresse, il n'y avait nullement à craindre qu'elles songeassent à s'en évader. Madame d'Esterval pourvoyait seule aux provisions; elle allait une fois par semaine à la ville chercher ce que ne pouvait

lui procurer sa ferme ; la plus parfaite union régnait d'ailleurs dans ce ménage, tout corrompu qu'il pouvait être ; tant il est faux de dire qu'il n'y a que les associations vertueuses qui puissent subsister. Ce qui brise des nœuds, c'est la dissemblance des mœurs... des opinions ; mais aussi-tôt que tout est d'accord, aussi-tôt que rien ne contrarie la manière d'être des deux habitans d'une même maison, il n'est pas douteux qu'ils peuvent trouver le bonheur dans le sein du vice comme dans celui de la vertu, parce que ce n'est pas tel ou tel mode qui rend l'homme heureux ou à plaindre ; la discorde seule le plonge dans le dernier cas, et cette affreuse divinité ne secoue jamais ses flambeaux qu'où règne la différence des goûts et des opinions : aucune jalousie ne troublait ce charmant ménage ; Dorothée, heureuse des plaisirs de son mari (1), ne se livrait jamais mieux à l'intempérance qu'en le voyant jouir de ses plaisirs de choix, et reversiblement d'Esterval conseillait à sa femme

(1) Nos lecteurs doivent remarquer l'habitude où nous sommes de retrancher ces mots inutiles : C'ÉTAIT LE NOM ; C'ÉTAIT AINSI QUE S'APPELAIT, etc., etc. Dès qu'ils apperçoivent un nom nouveau, ne devient-il pas sûr, sans

de foutre quand elle en trouvait l'occasion, et ne déchargeait jamais aussi voluptueusement lui-même, que quand il la voyait dans les bras d'un autre. Se brouille-t-on quand on pense de cette manière ? et quand l'hymen sème autant de roses sur les chaînes dont il accable deux époux, est-il présumable qu'ils puissent jamais chercher à les rompre ?

Cependant Justine, dans la chambre des deux marchands, les prévenait par toute sorte de soins, sans oser en venir au fait : son ame sensible et délicate ne pouvait se décider entre l'obligation terrible de faire massacrer son maître, ou de laisser égorger des innocens. D'une autre part, d'Esterval, qui joignait aux passions dont nous venons de le caractériser, celle de vouloir surprendre ses hôtes dans le plaisir... de les mener des bras de Vénus dans ceux de la mort, et qui, dans cette perfide intention, leur envoyait toujours une fille, aux aguets tout près de la porte, brûlait

---

que l'on le dise, que ce nom est celui du personnage dont on parle ? Cette soustraction de mots inutiles tient à notre genre, et peut devenir un des cachets où notre style se fera toujours reconnaître.

du desir de voir Justine aux prises, et l'accusait intérieurement du peu de moyens qu'elle employait pour enflammer les deux voyageurs, lorsqu'un d'eux saisissant notre aventurière, l'enfile tout-à-coup, sans lui donner le tems de se défendre. Oh! monsieur, que faites-vous, s'écrie la pudique enfant? quels lieux choisissez-vous pour de telles choses? Grand Dieu! savez-vous où vous êtes? — Comment! que voulez-vous dire? — Lâchez-moi, monsieur, je vais vous révéler tout... Votre vie est en danger; écoutez-moi, vous dis-je; et le camarade, plus de sang-froid, ayant obtenu de son ami de différer un instant ses projets, tous deux prient Justine de leur éclaircir le mystère qu'elle paraît vouloir annoncer. — Au milieu d'une forêt, messieurs... dans un coupe-gorge, pouvez-vous penser à de telles choses? Avez-vous au moins de quoi vous défendre? possédez-vous des armes? — Oui, voilà des pistolets. — Eh bien, messieurs, ne les quittez pas... que le soin de votre défense vous occupe bien plus que les fades plaisirs où vous paraissez vouloir vous livrer. — Poulette, dit l'un d'eux, expliquez-vous autrement, nous vous en conjurons; nous doit-il donc arriver quelques malheurs? — D'af-

freux, monsieur, de terribles : au nom du ciel, mettez-vous en défense; on doit vous assassiner cette nuit. Allez, mon enfant, dit celui dont le vit écumeux venait de sonder Justine; allez dire qu'on nous apporte du vin et de la lumière... et demain nous vous témoignerons notre reconnaissance. Justine descend; mais, en ouvrant la porte, les premiers objets qui la frappent sont d'Esterval maniant sa femme, tous deux l'œil collé sur la cloison, et se repaissant à loisir du cruel spectacle que cette scène leur offre. Pourquoi ne t'es-tu pas laissé foutre, lui dit brutalement d'Esterval? ne t'avais-je pas dit que cela seul m'amusait? mais il n'est plus tems, vas dire qu'on leur porte ce qu'ils demandent, et restes seule dans le salon. Tout se dispose; et, comme l'on croit bien, nos marchands se mettent en défense : hélas! elle était inutile... Un bruit affreux se fait entendre. Ils y sont, ils y sont, s'écrie d'Esterval; viens, ma femme; accours, Justine, je les tiens, les bougres; ils y sont. D'Esterval passe le premier, une bougie à la main; tous trois, car on entraînait Justine, tous trois descendent dans un souterrain; et là, quel est l'étonnement de notre malheureuse héroïne de voir les voyageurs étourdis

d'une chûte affreuse, tous deux à terre, et tous deux désarmés.

Ici l'intelligence de nos lecteurs leur fait aisément présumer, sans que nous leur disions, que tout s'était fait au moyen d'une trappe, et que les armes, laissées sur une table qui n'avait point bougée, n'avaient pu suivre les deux infortunés dans leur chûte. Camarades, dit d'Esterval en mettant le pistolet sur la gorge de chacun de ces hommes, on vous avait pourtant prévenu; par quel hasard n'étiez-vous pas sur vos gardes. Ecoutez, cadets, il existe un moyen de vous tirer d'ici; ne vous désespérez pas. Vous voyez ces deux femmes; celle-ci est la mienne; elle est belle encore: et, quant à celle-là, vous en avez tâté; c'est un morceau de roi. Eh bien, foutez-les l'une et l'autre à mes yeux, et votre vie est sauve; mais, c'est fait de vous, si vous résistez... si vous ne vous mettez à l'œuvre sur-le-champ. Et la d'Esterval, sans leur donner le tems de répondre, l'infâme d'Esterval, dont les passions s'irritaient à ces horreurs, ainsi que nous l'avons déjà dit, détourne les pistolets, déboutonne les culottes, et suce les vits.

On passe difficilement de la peur au plaisir; mais de quels efforts la nature n'est-elle pas

capable, quand il s'agit de se conserver ! Dorothée s'y prend avec tant d'adresse, elle sait si bien calmer et caresser à-la-fois ces deux infortunés, qu'ils cèdent... et voilà les deux vits en l'air : un canapé se trouve là ; l'un des deux marchands y campe la femme de l'aubergiste ; elle est foutue. Justine fait un peu plus de façons ; et, sans les menaces de d'Esterval, il est très-douteux que le camarade du fouteur de Dorothée eût obtenu quelques triomphes ; mais, vaincu par la force, il faut obéir. Les deux couples sont aux prises. Ici les servantes paraissent toutes nues ; elles sont armées de verges : rabaissant la culotte des deux fouteurs, elles exposent leurs fesses aux yeux de d'Esterval ; elles fouettent ces fesses, que le plaisir agite ; l'examinateur les manie, il palpe aussi celles des servantes, il claque celles des fouteuses : plus inconstant que le papillon, il vole indifféremment sur tous les charmes offerts à sa luxure ; son vit mutin se présente aux culs mâles ; le paillard les enfile ; il les parcourt ; puis, revient à ceux des fouteuses, qu'il quitte bientôt pour ceux des servantes. Allons, dit-il à sa femme, en sodomisant le fouteur de Justine, guettes le tien, je ne manquerai pas

le mien. Les servantes le fouettent pendant ce tems-là. Les deux coups partent à-la-fois; au même instant les deux voyageurs sont tués... Les malheureux expirent en déchargeant; c'est ce que voulaient leurs bourreaux. Le visage et le sein de Justine sont inondés du sang et de la cervelle de celui qui déchargeait dans ses bras... de celui qu'enculait d'Esterval, qui, lui-même, avait déchargé en sodomisant sa victime. Oh! sacre-Dieu, sacré bougre de Dieu, dit le scélérat en perdant son sperme, malheur à qui ne connaît pas la volupté dont je viens de me souiller; il n'en est pas une seule au monde qui soit plus piquante et plus délicieuse. O monstre! s'écrie Justine en se débarrassant du cadavre qui pèse sur elle, je croyais avoir épuisé tous les genres de crimes; mais je ne me doutais pas des tiens; applaudis-toi, homme infâme, et sois certain de surpasser en atrocité tout ce que j'ai vu jusqu'à ce moment. Mais l'antropophage, endurci, riait. Que fais-tu donc, disait-il à sa femme. Je décharge toujours, répond celle-ci; ôtes-moi ce bougre-là de dessus le corps; car, tout tué qu'il est, le coquin bande, et je déchargerais dix ans, s'il restait dix ans là. Oh! monsieur, s'écriait Justine,

sortons de ce lieu d'horreur. — Eh ! non, non, c'est ici que j'aime à foutre. Ces sanglantes victimes de ma scélératesse excitent ma lubricité ; je ne bande jamais si bien qu'en les considérant... Vous êtes quatre femmes ici ; couchez-vous deux par deux sur chacun de ces cadavres : voilà les lits de repos sur lesquels je vais vous enfiler toutes les quatre. Le fripon exécute ; con, cul, tout est enfilé par lui ; il pousse l'horreur et l'exécration jusqu'à resonder encore le cul des victimes ; il décharge trois ou quatre fois. On remonte.

Les obsèques des corps regardaient les servantes. D'Esterval et sa femme s'occupent de serrer les richesses, et de jeter les montures dans un grand trou, près de la maison, destiné à recevoir toutes celles des malheureux qui venaient périr dans cette épouvantable auberge.

Oh ! monsieur, dit Justine quand le calme fut un peu rétabli, si vous voulez que je réussisse à sauver vos victimes ; si vous voulez au moins que je l'entreprenne, instruisez-moi du mécanisme de vos pièges ; comment y parer sans cela ? Voilà ce que tu ne sauras jamais, mon enfant, dit d'Esterval ; vas visiter la chambre de ces étrangers, et tu verras si

tout n'est pas dans le même ordre. Je suis magicien, ma fille; rien ne peut ni troubler, ni deviner mes pièges; continues d'essayer; la vertu, la religion, l'honneur, tout te le commande; mais je crains bien que tu ne réussisses jamais. On se mit au lit. Le mari et la femme ayant témoigné, chacun de leur côté, l'envie de passer le reste de la nuit avec Justine, il fut résolu que, pour mettre tout d'accord, elle coucherait avec les deux, dans le grand lit de la maison. Objet des caresses de l'un et de l'autre, l'obéissante Justine était obligée de présenter à-la-fois le devant à madame, et les fesses à monsieur. Tantôt branlée, tantôt foutue, tantôt caressée ou battue, l'infortunée fut à même de se convaincre là que tout ce qu'elle avait fait au couvent de Sainte-Marie n'était que le prélude des scènes libidineuses qui lui restaient à exécuter chez ces nouveaux modèles de luxure et de scélératesse. La cruelle Dorothée, féroce dans ses goûts, voulut fouetter Justine; son mari la lui tint; et la pauvre enfant fut étrillée comme elle ne l'avait été de ses jours. Ce couple scélérat se plaisait à la faire courrir nue, sans lumière, d'un bout de la maison à l'autre, en l'effrayant de la vision des cadavres

davres qu'elle venait de voir expirer : tous deux se cachaient, pour lui faire encore plus de peur ; et, lorsqu'elle passait près des coins où ils l'attendaient, elle en était reçue avec d'énormes soufflets, ou d'affreux coups de pieds dans le derrière. Le mari la lançait ensuite au milieu de la chambre, et l'enculait à terre, pendant que la femme se branlait au bruit de cette scène nocturne ; d'autres fois il la plaçait au milieu d'eux ; l'un lui suçait la bouche, l'autre le con, et l'épuisait ainsi pendant deux heures. Justine se lève enfin, moulue, excédée, anéantie, mais restaurée par un excellent déjeûner... par d'assez bons procédés, toutes les fois qu'il ne s'agissait pas de libertinage ; tranquillisée par la certitude de ne tremper volontairement dans aucune de ces horreurs, et par l'espoir d'être assez heureuse pour les prévenir toutes un jour, la pauvre fille se calma, et se fit au train de la maison.

Deux jours se passèrent sans qu'aucun voyageur parût. Il n'y eut rien que Justine ne fît pendant cet intervalle pour démêler par quelle incroyable artifice d'Esterval précipitait ainsi de leur chambre ces malheureux, dans une cave. L'idée d'une trappe se présenta bien à

son imagination; mais elle eut beau regarder, jamais rien ne put la convaincre de la réalité de ses soupçons. A supposer d'ailleurs que ce fût par une trappe, comment réussirait-elle à parer le coup? Serait-ce en disant au voyageur d'éviter telle ou telle place? Mais ne pouvait-il pas y avoir plusieurs trappes? Le plancher même de l'appartement pouvait fort bien n'en former qu'une, et jamais on ne donnait d'autres chambres aux malheureuses victimes dévouées : dans cette cruelle perplexité, il lui paraissait même presqu'inutile d'avertir les gens. Elle communiqua cette réflexion à madame d'Esterval, qui l'assura qu'elle se trompait, et qu'assurément si elle était chargée de pareille commission, elle trouverait bien le secret de la faire réussir.

—Oh! madame, communiquez-moi donc votre moyen.—Ce serait altérer mes jouissances... ce serait me priver du plus grand de mes plaisirs.—De pareilles horreurs vous amusent?—Il est délicieux de tromper un homme... de le voir expirer dans ses bras... il est divin de lui donner la mort au moment où il goûte le souverain plaisir : ce combat des Parques et de Vénus échauffe étonnamment la tête, et je t'assure que si tu voulais

en essayer, tu t'y accoutumerais bien promptement. — Oh ! madame, quelle dépravation ! — Mais la dépravation est l'assaisonnement du plaisir ; il n'en est aucun de vif sans elle. Que serait la volupté sans excès ? — Ah ! peut-on les porter jusques-là ! — Plains-moi... plains-moi, ma bonne, de ne pouvoir les pousser plus loin. Si tu savais où s'egare mon imagination, quand je suis dans le plaisir ! ce qu'elle conçoit, ce qu'elle invente ! Sois bien certaine, Justine, que tout ce que tu me vois faire est bien au-dessous de ce que je voudrais. Pourquoi faut-il que mes desirs soient concentrés dans cette forêt ? Que ne suis-je la reine du monde ! que ne puis-je étendre ces fougueux desirs sur la nature entière !... chaque heure de ma vie serait marquée par un forfait... chacun de mes pas par un meurtre. Si j'ai jamais desiré l'autorité souveraine, c'était pour me repaître de crimes ; j'eus voulu surpasser, par mes horreurs, toutes les femmes cruelles de l'antiquité ; j'eus voulu que d'un bout de l'univers à l'autre on eût effrayé les hommes et de mon nom, et de mes forfaits. La seule analyse du crime ne suffit-elle pas à en constater l'éloge ? Qu'est-ce qu'un crime ? C'est l'action qui, nous assouplissant les hom-

mes, nous élève infailliblement au-dessus d'eux; c'est l'action qui nous rend les maîtres de la vie et de la fortune des autres, et qui, d'après cela, ajoute à la portion du bonheur dont nous jouissons celle de l'être sacrifié. Me dira-t-on qu'aussi-tôt que c'est aux dépens d'autrui, ce bonheur usurpé ne saurait être parfait? Imbécilles!... et c'est précisément parce qu'il s'usurpe, qu'il est tel; il n'aurait plus de charmes s'il était donné; il faut le ravir, l'arracher; il faut qu'il coûte des pleurs à celui que l'on en prive; et c'est de la certitude de cette douleur occasionnée aux autres que naissent les plus doux plaisirs. — Mais, madame, il y a de la scélératesse à cela. — Point du tout; il n'y a que le desir très-simple et très-naturel de vouloir rapprocher de soi la plus grande dose de bonheur imaginable. — J'y consens, pourvu que ce ne soit pas aux dépens des autres. — Mais je jouirai mal, quand je croirai les autres aussi fortunés que moi; il faut, pour la perfection de ma félicité, que je puisse me croire seule heureuse au monde... heureuse quand tout le monde souffre; il n'y a point d'être délicatement organisé qui ne sente combien il est doux d'être privilégié. Du moment que

je n'ai qu'une des parts de la félicité générale, je ne suis que comme tout le monde; si je puis, au contraire, les réunir toutes sur moi, il devient incontestable que me voilà plus heureuse que les autres. S'il y a, je le suppose, dix portions de bonheur dans une société composée de dix personnes, les voilà toutes égales, et par conséquent aucune d'elles ne peut se flatter d'être plus fortunée que l'autre; si, au contraire, un des individus de cette société parvient à priver les neuf autres de leurs portions de bonheur pour les réunir sur sa tête, assurément il sera véritablement heureux; car il pourra dès-lors établir des comparaisons qu'il lui était impossible de concevoir auparavant. Le bonheur ne gît pas dans tel ou tel état de l'ame; il consiste dans la seule comparaison de son état à celui des autres; et quelle comparaison reste-t-il à faire, quand tout le monde nous ressemble? Si tout le monde possédait une fortune égale, en serait-il un seul qui osât se dire riche? — Oh! madame, je ne comprendrai jamais cette manière d'être heureux; il me semble que je ne pourrais l'être, moi, qu'en sachant que tous les autres le sont. — Parce que tu es faiblement constituée; parce que tu n'as que de

petits desirs... que de faibles passions... de minces voluptés. Mais cette médiocrité d'opinion n'est point admissible dans un être organisé comme je le suis ; et, si mon bonheur ne peut exister que dans l'infortune des autres, c'est que je trouve dans cette infortune l'unique stimulant qui picote fortement mes nerfs, et qui, d'après la violence de ce choc, détermine plus certainement au plaisir les atômes électriques qui circulent dans leur cavité (1). En général, toutes les erreurs des hommes, en ce genre, viennent de la fausse définition qu'ils font du bonheur. Ce qu'on appelle ainsi n'est point une situation qui puisse également convenir à tous les hommes ; ce mode est toujours différent en raison des individus sur les-

---

(1) On développera bientôt ce systême : donnons, en attendant, l'analyse du nerf. Le nerf est la partie du corps humain qui ressemble à un cordon blanc, quelquefois rond, quelquefois plat. Il tire ordinairement son origine du cerveau ; il en sort en faisceaux simétriquement arrangés par paires : il n'y a point dans le corps humain de partie plus intéressante que le nerf. C'est une sorte de phénomène, dit la Martinière, d'autant plus admirable, qu'il paraît moins susceptible d'action. C'est des nerfs que dépendent la vie et

quels il influe, et cette influence est toujours relative à l'organisation. Cela est si vrai, que les richesses et les voluptés qui paraissent faire la félicité générale, trouvent souvent des ames inaccessibles à leurs attraits; et que les douleurs, la mélancolie, l'adversité, les chagrins, qui paraissent devoir déplaire à tout le monde, trouvent néanmoins des partisans. Cette hypothèse admise, il ne restera plus aucune arme à celui qui veut disputer sur la singularité des goûts, et le parti du silence, s'il est raisonnable, devient le seul qu'il ait à prendre. Louis XI trouvait sa félicité dans les larmes qu'il faisait répandre aux Français, comme Titus dans les bienfaits dont il accablait les

---

toute l'harmonie de la machine; de-là les sens et les voluptés, les connaissances et les idées; c'est, en un mot, le siège de toute l'organisation; c'est-là où est celui de l'ame, c'est-à-dire, de ce principe de vie qui s'éteint avec les animaux, qui croît et décroît avec eux, et est par conséquent tout matériel. On regarde les nerfs comme des tuyaux destinés à voiturer les esprits dans les organes auxquels ils se distribuent, et à rapporter au cerveau les impressions des objets extérieurs sur ces organes. Une grande inflammation agite extraordinairement les esprits animaux qui coulent dans

Romains. A quel titre voulez-vous m'obliger maintenant à préférer l'un à l'autre ? tous deux n'avaient-ils pas raison ? et tous deux n'étaient-ils pas justes ? — Justes, assurément non ; il n'y a de justice qu'à faire le bien. — Et qu'appelles-tu le bien, je te prie ? prouves-moi qu'il y a plus de bien à donner cent louis à un homme qu'à les lui ravir ? de quel droit suis-je obligé de faire le bonheur des autres ? et comment (préjugé à part) pourras-tu me convaincre que je me conduis mieux en le faisant, qu'en ne le faisant pas ? Tout principe de morale universelle est une vraie chimère ; il n'y a de vraie morale que la morale relative ;

---

la cavité de ces nerfs, et les détermine au plaisir, si cette inflammation est produite sur les parties de la génération ou sur celles qui l'avoisinent : voilà qui explique les plaisirs reçus par les coups, les piqûres, les pinçures ou le fouet. De l'extrême influence du moral sur le physique naît de même le choc douloureux ou agréable de ces esprits animaux, en raison de la sensation morale qu'on a reçue ; d'où il suit qu'avec des principes et de la philosophie, qu'avec l'anéantissement total des préjugés, on peut incroyablement étendre, comme nous l'avons dit ailleurs, la sphère de ses sensations. (Note de l'auteur.)

et celle-là n'a d'effets que sur nous. Les crimes me délectent, je les adopte; j'abhorre la vertu, je la fuis; je l'aimerais peut-être, si j'en avais reçu quelques jouissances. Oh! Justine, corromps-toi à mon exemple; elle est ingrate la déesse que tu sers; elle ne te dédommagera jamais des sacrifices qu'elle exige, et tu l'auras servie tout le tems de tes jours, sans mérite comme sans récompense. — Mais si ce que vous faites était bien, madame, les hommes le puniraient-ils? — Les hommes punissent ce qui leur nuit; ils écrasent le serpent qui les pique, sans qu'on puisse en induire pour cela le plus léger argument contre l'existence de ce reptile. Les loix sont égoïstes, nous devons l'être; elles servent à la société, mais les intérêts de la société ne sont pas les nôtres; et lorsque nous flattons nos passions, nous faisons individuellement ce qu'elles font en masse; il n'y a que les résultats qui diffèrent.

Quelquefois d'Esterval se mêlait à ces conversations : elles prenaient alors une physionomie plus imposante. Immoral par principes et par tempérament, athée par goût et par philosophie, d'Esterval, combattant tous les préjugés, ne laissait à la malheureuse Justine

aucun moyen de se défendre. Lorsqu'il arrivait à celle-ci de lui reprocher ses meurtres journaliers, mon enfant, lui disait-il, le mouvement est l'essence du monde; cependant il ne peut y avoir de mouvement sans destruction; donc la destruction est nécessaire aux loix de la nature; donc celui qui détruit le plus, étant celui qui impose le plus de mouvement à la matière, est en même-tems celui qui sert le mieux les loix de la nature. Cette mère de tous les hommes leur a donné à tous un droit égal à toutes choses. Il est permis, dans l'ordre naturel, à chacun, de faire tout ce que bon lui semble contre qui que ce soit, et chacun peut posséder, se servir et jouir indistinctement de tout ce qu'il trouve bon. L'utilité est la règle de droit. Il suffit qu'un homme desire une chose, pour constater la nécessité dont elle lui est, et, du moment que cette chose lui est nécessaire, ou simplement agréable, elle estjuste. La seule punition que nous devions recevoir d'avoir fait cette action, consiste dans la permission qu'un autre a de la commettre également envers nous. « La justice ou l'injustice d'une action, dit Hobbes, dépend du jugement seul de celui qui l'a faite, ce qui le tirera hors de blâme et justifiera son

procédé ». La seule cause de toutes nos erreurs vient de ce que nous prenons toujours pour les loix de la nature, ce qui ne vient que des coutumes ou des préjugés de la civilisation. Rien au monde n'offense la nature; la civilisation, plus irascible, est grevée presqu'à chaque instant; mais qu'importent les lésions qu'elle reçoit; c'est outrager un fantôme que d'offenser les loix des hommes. Ceux qui travaillèrent à cette civilisation avaient-ils mon consentement, et puis-je adhérer aux loix qui répugnent à ma conscience et à ma raison?

Justine alors vantait à d'Esterval l'excellence de nos perceptions, et s'appuyant sur cette base chancelante, elle voulait faussement en induire l'admission du système religieux. Je conviens, répondait d'Esterval, que nos perceptions, nos organes, d'une nature plus délicate que chez les animaux, nous ont conduit à croire l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame; en conséquence nous nous écrions, comme vous le faites... Quelle meilleure preuve de la vérité de toutes ces choses que la nécessité où nous sommes de les admettre? mais voilà précisément où gît le sophisme. Il est très-vrai que la sorte de construction que nous avons reçue de la nature,

nous oblige à créer des chimères, et bien souvent à nous consoler par elles; mais l'existence d'un culte religieux n'en est pas plus démontré pour cela. L'homme serait le plus heureux des êtres, si du seul besoin qu'il a d'une illusion quelconque en naissait aussi-tôt la réalité. Encore une fois notre intérêt ne décide point de la réalité d'une chose; et quand même il nous serait plus avantageux d'avoir affaire à un être aussi favorable que ses partisans le désignent, cela ne prouverait nullement l'existence de cet être. Il est mille fois plus agréable pour l'homme de dépendre d'une nature aveugle, que d'un être dont les bonnes qualités, soutenues par les seuls théologiens, sont à tout moment démenties par les faits. La nature, bien étudiée, nous fournit tout ce qu'il nous faut pour nous rendre aussi heureux que notre existence le comporte. C'est dans elle que nous trouvons de quoi satisfaire nos besoins physiques; c'est dans elle seule que sont toutes les loix de notre bonheur et de notre conservation : loin d'elle il n'est plus que des chimères, que nous ne devons cesser de maudire et de détester toute notre vie.

Mais si Justine n'avait pas, pour répondre à tant de philosophie, cette vigueur d'esprit qui

qui caractérisait aussi-bien ses hôtes, elle tirait quelquefois de son cœur des idées auxquelles eux-mêmes se trouvaient fort embarrassés de répondre. C'est ce qui lui arriva un jour où d'Esterval la combattait sur le penchant qu'elle éprouvait à la bienfaisance, et où il lui faisait sentir toute la fausseté de cette prétendue vertu : Eh! oui, oui, monsieur, je le sais, disait-elle avec cette pathétique éloquence de l'ame, qui vaut souvent bien mieux que celle de l'esprit; oui, oui, je sais fort bien qu'on ne fait que des ingrats en se livrant à la bienfaisance; mais j'aime encore mieux avoir à souffrir de l'injustice des hommes que des reproches de mon cœur (1).

Telles étaient les conversations de cette société, dont la corruption et les mœurs ne parvenaient point encore, comme on le voit, à détruire dans notre héroïne les excellens principes de son enfance, lorsque des étrangers arrivèrent à l'auberge.

Oh! pour ceux-ci, dit d'Esterval, ils ne nous rapporteront pas grand argent... mais

(1) La pauvre fille ne savait pas que l'injustice des hommes nous maîtrise, et qu'on fait ce qu'on veut de son cœur.

une dose de volupté, bien forte, je le sens au chatouillement de mon cœur. — Et quels sont donc ces gens, dit Dorothée ? — Un malheureux ménage, composé du père, de la mère et de la fille. Le premier, vigoureux encore, pourra bien te servir, je l'espère... la maman... tiens... vois-la par cette fenêtre, trente ans au plus, de la blancheur... une jolie taille ; et quand à la fille... une beauté... treize ans... vois, vois sa figure enchanteresse... ô Dorothée ! quelle décharge !

Monsieur, dit le père en s'adressant respectueusement au patron, je crois devoir, avant que d'entrer, vous prévenir sur notre infortune ; elle est telle, qu'il nous deviendra impossible de payer notre dépense, quelque médiocre qu'elle puisse être. Nous n'étions pas nés pour le malheur : ma femme a reçu quelque bien ; je lui en apportais aussi; d'affreuses circonstances nous ont ruiné; et c'est en comptant sur la charité des maîtres d'auberge, que nous nous transportons chez un parent en Alsace, qui nous a promis quelques secours. — Le malheur... D'Esterval, dit Justine à l'oreille de l'aubergiste... oh ! d'Esterval, vous le respecterez, j'en suis sûre ! — Justine, dit le féroce hôtellier, conduisez ces

gens dans la chambre ordinaire ; je vais pourvoir à leur souper. Et Justine, le cœur gros de soupirs, Justine qui conçoit facilement, à l'ordre qu'elle reçoit, que le sort de ceux-ci ne sera pas meilleur que celui des autres, conduit tristement cette pauvre famille au fatal logement qui lui est destiné.

Infortunés, leur dit-elle dès qu'elle les y vit établis, rien ne peut vous mettre à couvert de la scélératesse des gens chez qui vous êtes; n'essayez même pas d'en sortir, vous ne le pourriez plus maintenant. Mais ne vous couchez pas ; brisez, coupez, s'il vous est possible, les barreaux de votre fenêtre ; laissez-vous glisser dans la cour, et sauvez-vous avec la rapidité de l'éclair. — Comment?... que dites-vous?... oh! ciel!... des malheureux comme nous!... qu'avons-nous donc, hélas! qui puisse éveiller la fureur ou la rapacité des gens dont vous nous parlez?... oh! cela est impossible! — Rien de plus certain ; pressez-vous ; dans un quart-d'heure il ne sera plus tems. — Et quand j'essayerais, dit le père en s'approchant de la fenêtre, quand je suivrais vos avis, cette cour où nous tomberions... vous le voyez, elle est entourée d'un mur ; nous serions de même enfermés... Eh bien!

mademoiselle, puisque vous êtes assez bonne pour nous prévenir... puisque notre malheureux sort vous intéresse, tâchez de nous procurer des armes; ce moyen, plus honnête et plus sûr, me suffira, j'en suis certain... — Des armes... n'y comptez pas, répondit Justine; il n'en est aucune ici dont je puisse disposer. Essayez la fuite, c'est tout ce que je puis vous conseiller; si elle ne vous réussit pas, tenez-vous sur votre lit, sans dormir; cette position vous garantira peut-être d'une trappe, par laquelle vous devez enfoncer... Adieu, ne m'en demandez pas davantage.

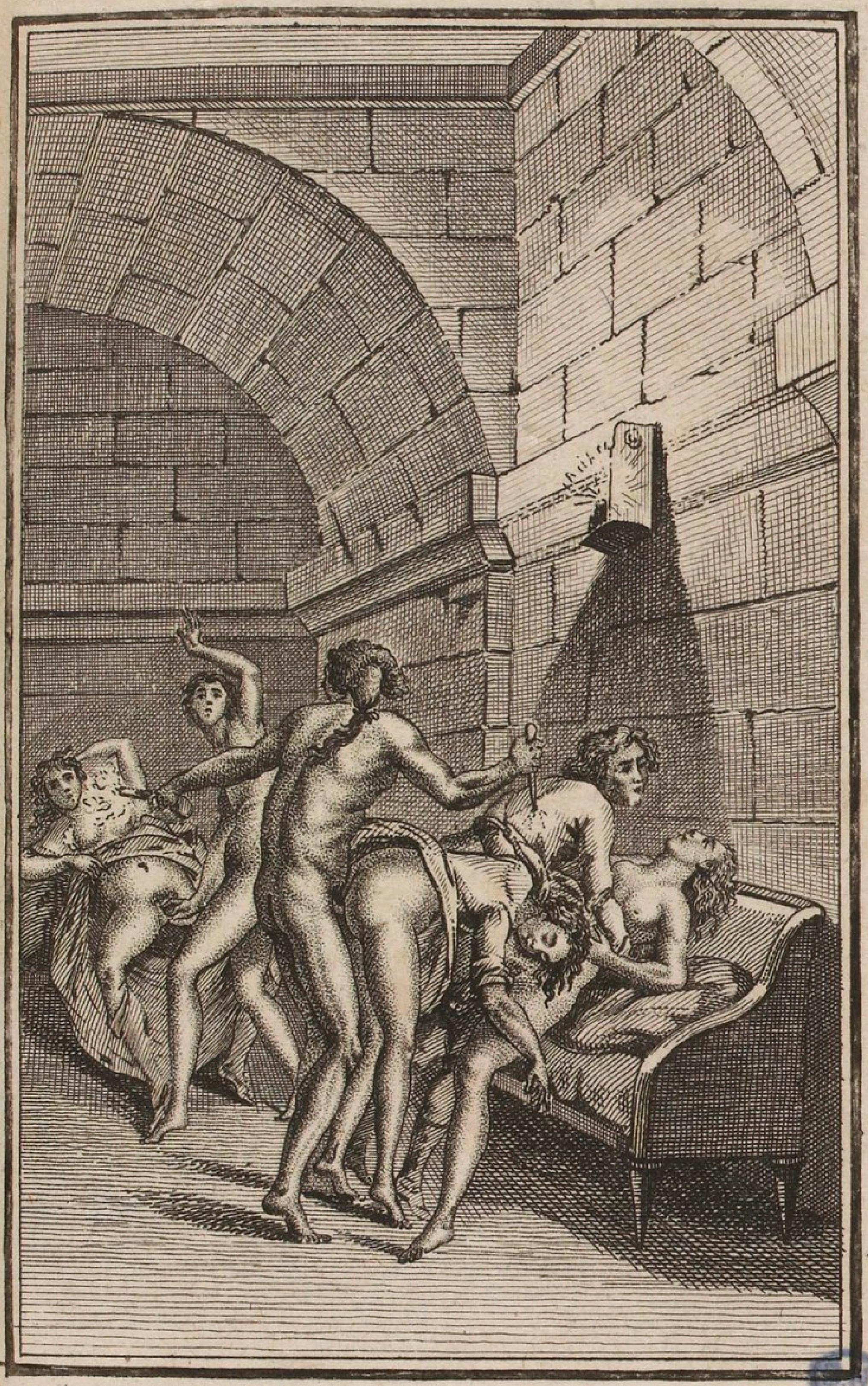
On ne rend point la douleur de ce malheureux père; aussi-tôt que Justine fut partie, il se jette dans les bras de sa femme : oh! ma chère amie, s'écrie-t-il, à quel point nous poursuit l'infortune!... Mais rendons graces au ciel; c'est ici la dernière... elle va mettre le terme à nos maux, et des larmes amères les inondaient tous trois. Pour d'Esterval, l'œil tranquillement posé sur la fente de la cloison, il observait avec le calme de la scélératesse, et se branlait voluptueusement à toute l'horreur de ce spectacle... Fort bien, dit-il à Justine en l'arrêtant dès qu'il la vit sortir, tu t'es bien conduit cette fois, viens m'exciter, mon

ange, viens mettre ton beau cul dans mes mains, viens le placer près de mon vit... cette scène est unique pour moi; et l'examen continuait, lorsqu'un instant de silence ayant succédé aux éclats de la douleur, d'Esterval craignitl'élan d'unerésolution. Retirons-nous, dit-il à Justine, il est tems d'agir. — Oh! monsieur, ils n'ont pas soupé. — Ils ne me le paieraient pas, ce souper, et quel besoin d'ailleurs ont-ils de prendre des forces pour le paisible et prompt voyage qu'ils vont faire? — Quoi! monsieur, vous ne pardonnerez pas à des malheureux de cette sorte?... — Leur pardonner! qui... moi... voilà les vraies victimes du libertin, je serais bien fâché de les manquer.

On descend; Justine et d'Esterval retrouvent Dorothée qui se branlait dans la délicieuse idée du crime qu'elle allait commettre; mais comme on ne voulait pas que notre héroïne s'apperçût du jeu de la trappe, on l'enferma dans une chambre, et l'une des servantes la vint chercher, quand le parquet de la fatale cellule se trouva tout entier dans le caveau. Tu vois, Justine, dit d'Esterval, qu'il était inutile que tu leur dises de se tenir sur

leur lit pour échapper la trappe, ils y étaient; mais voilà le lit et la chambre.

Cependant les trois victimes, sans défense, imploraient d'Esterval par leurs gémissemens et leurs pleurs; la jeune fille en larmes était aux pieds de ces deux féroces époux... rien n'entrouvrait leurs ames; c'est cette infortunée que d'Esterval sacrifie la première; il la dépucelle sans pitié, l'une et l'autre route du plaisir sont indifféremment parcourues par lui, la mère est traitée de même, et le père a l'espoir de sa grace, s'il consent à foutre Dorothée; Justine est obligée d'irriter les passions de ce malheureux. A force d'art elle y réussit. On a bien raison de dire qu'il se trouve plus souvent des trésors dans la culotte d'un rustre que dans celle d'un fermier général. Un vit monstrueux s'élève aussi-tôt; Dorothée tout en feu l'engloutit; d'Esterval, appuyant l'enfant sur les reins du fouteur de sa femme, se plaît à enculer la fille sur le dos du père; Justine a ordre de branler la mère: cette fois, c'est d'Esterval lui-même qui doit, du même coup, ravir les jours du père et de la fille; l'instant de sa décharge est celui qu'il choisit, et pendant que de sa main droite le scélérat, à coups de poignard, commet ce double meur-



tre, sa gauche, armée d'un pistolet, brûle la cervelle de la mère que Justine continuait de branler. Notre héroïne ne tient pas à cette complication d'horreurs, elle s'évanouit : tel est l'instant cruel où le farouche d'Esterval la saisit; il l'encule; sa femme le couvre de cadavres, et le vilain décharge en martyrisant sa victime, pour la rendre, dit-il, à la vie.

Nous aurons une peine de moins, dit d'Esterval en sortant du cachot. — Et quelle est-elle, dit Dorothée? — Celle de voler ceux-là. — Qui sait, répondit une des servantes, c'est souvent pour ne pas payer que ces coquins-là font les pauvres... Mais, hélas! ceux-ci ne disaient que trop vrai; les plus grandes recherches ne rapportèrent qu'un écu. — Exécrable action, dit Justine! convenez, dit-elle à ses maîtres, que voilà bien ce qui s'appelle un crime gratuit? Ce n'est que comme cela qu'ils sont bons, répondit d'Esterval; quand on aime le crime pour le crime seul, il n'a pas besoin de véhicule.

La semaine suivante fut plus heureuse; il vint des étrangers presque tous les jours; mais quelqu'avertissement que leur donna Justine, pas un seul ne put échapper; tous servirent à-la-fois la rapacité, la luxure de ce couple

infernal, lorsqu'il arriva dans l'hôtellerie un personnage assez singulier pour attirer un moment l'attention de ceux qui veulent bien nous lire.

Il était environ sept heures ; toute la société respirait, sur un banc près de la porte, cet air pur et serein des voluptueuses soirées d'un bel automne, lorsqu'un homme à cheval arrivant au galop demande, avec inquiétude, s'il est possible de trouver asyle en cette maison ; j'ai été arrêté à une lieue d'ici, dit-il avec une sorte d'effroi, on a tué mon valet, on a volé son cheval ; assez heureux pour jeter à terre celui qui saisissait la bride du mien, je ne l'ai point été assez pour venger mon domestique ; son assassin a disparu, j'ai fui.— Mais, quelle imprudence ! dit d'Esterval, de traverser avec si peu de suite une forêt aussi dangereuse. J'ai d'autant plus de tort, dit le cavalier, qu'assurément j'ai assez de monde à mes ordres pour me faire un peu mieux escorter ; mais je vais voir un oncle que j'aime beaucoup, qui m'invite depuis des siècles à aller partager les plaisirs dont il jouit dans une assez belle terre qu'il habite en Franche-Comté, et comme je sais qu'il aime la solitude, je conduisais peu de monde avec moi ;

en un mot, monsieur, pouvez-vous me loger? Assurément, monsieur, répondit d'Esterval, entrez, ma femme et moi tâcherons de vous recevoir du mieux qu'il nous sera possible. Le cavalier descend, passe dans le salon, et c'est alors où Justine, pouvant le considérer plus à l'aise, jette un cri de surprise en reconnaissant le personnage. O Bressac! s'écrie-t-elle, vous ici! je suis une fille perdue... — Bressac! dit d'Esterval... quoi! monsieur, vous êtes le marquis de Bressac... le propriétaire d'un si beau bien aux environs de la forêt de Bondi? — C'est moi-même. — Embrassez-moi, monsieur, j'ai l'honneur de vous appartenir de fort près; reconnaissez dans moi Sombreville, le cousin-germain de votre mère. — Oh! monsieur, cet évènement... Hélas! vous savez par quelle fatalité j'ai perdu cette tendre mère; mais ce que vous ignorez sans doute, et ce que vous ne laisserez pas impuni, poursuit Bressac en montrant Justine, c'est que voilà l'assassin de cette mère respectable. Comment est-il possible que vous gardiez chez vous un tel monstre? Oh! monsieur, ne le croyez pas, s'écrie Justine en larmes, je ne suis point capable de cette horreur, et si l'on veut me permettre de tout

dire. — Taisez-vous, taisez-vous, Justine, c'est avec monsieur que je vais m'instruire, et c'est de lui que je recevrai les impressions qui régleront ma conduite envers vous. Sortez. Justine confuse, fut obligée de se retirer, et monsieur de Bressac, comme on l'imagine bien, continua de la charger aux yeux de son parent. Au bout d'une heure, on rappelle Justine, et l'ordre de conduire l'étranger dans la fatale chambre lui est donné comme à l'ordinaire; elle obéit; mais évitant toute explication, elle redescend aussi-tôt vers son maître. — Monsieur, dit-elle avec empressement, quelle doit être ma conduite envers monsieur de Bressac ?... puisqu'il est votre parent, sans doute que... Justine, répondit Sombreville, auquel nous continuerons de donner le nom de d'Esterval, il est étonnant qu'après les bontés... les égards que ma femme et moi vous témoignons sans cesse, vous ayez pu cacher une circonstance de votre vie qui vous rend aussi coupable aux yeux des hommes ordinaires. Connaissant notre philosophie sur ces fadaises, vous auriez dû, ce me semble, avoir un peu plus de franchise. Oh ! monsieur, je vous jure, répondit Justine avec cette noble candeur que donne la vertu, oui, je vous le

proteste, je suis innocente du crime dont m'accuse monsieur de Bressac. Ah! qu'il ne cherche pas si loin le meurtrier de sa mère, il ne sait que trop où il est. — Comment? expliquez-vous, Justine, dit madame d'Esterval? — Lui-même, madame, lui-même a commis cette horreur, et le scélérat m'en accuse. — Etes-vous bien sûre de ce que vous dites? — Il m'est impossible d'en douter; je révélerai, quand il vous plaira, toutes les particularités de cette infamie. — Je n'ai pas maintenant le tems de les entendre, dit d'Esterval; puis s'adressant à sa femme : — Que décides-tu, Dorothée? — C'est avec peine, répondit ce monstre, que je condamne à la mort un être aussi scélérat que nous; mais ce bel homme excite horriblement ma luxure, et je veux absolument qu'il y passe. — J'y consens, dit d'Esterval; Justine, point d'explications avec lui, et courez accomplir votre mission accoutumée; ne craignez rien au reste; eussiez-vous même commis le crime dont il vous accuse, nous ne vous en estimerions pas moins; au contraire, ce serait un titre à nos yeux, ne rougissez donc pas d'en convenir. — Croyez qu'eucouragée par un tel discours j'avouerais tout, si j'étais coupable; mais je

suis innocente de ce crime, je vous le proteste encore. — Eh bien, montez donc, mon enfant, et comportez-vous comme à l'ordinaire, souvenez-vous que je suis vos pas.

Rien n'était embarrassant ici comme la conduite de notre héroïne; quelle jouissance pour elle, si la vengeance eût été de son goût! Nous savons bien que dans le fait, qu'elle avertît ou non, la mort de son calomniateur était toujours certaine; mais qui le croirait? De cette certitude seule, Justine tira les nouveaux moyens que l'on va lui voir employer pour sauver la vie de celui qui avait si cruellement conjuré contre la sienne; elle se presse, elle sait qu'elle a le tems de parler un moment au marquis avant que d'Esterval ne vienne écouter. Monsieur, lui dit-elle en larmes, malgré tout ce que vous m'avez fait, je viens vous sauver, si je puis; quoique votre parent, le monstre chez qui vous êtes, complotte contre vos jours, descendez promptement, ne restez pas une minute dans cette chambre où des pièges vous environne des toutes parts, venez essayer de calmer sa rage, appaisez sur-tout sa mégère; plus acharnée que son époux, elle a prononcé votre mort, descendez, monsieur, descendez, que vos pistolets

soient sur vous, dans deux secondes il ne sera plus tems.

Bressac qui, dans le fond de son ame, était obligé d'estimer assez celle qui lui parlait pour ajouter la plus grande confiance à ses paroles, s'élance, et rencontre d'Esterval dans l'escalier : descendons, monsieur, lui dit-il fermement, il faut que je vous parle.—Mais, monsieur. — Descendons, vous dis-je, et en disant cela, il le pousse dans le salon, referme la porte sur lui, en écartant Justine qui le suit. Là, le dialogue dut être fort vif sans doute ; on nous en a laissé ignorer les détails ; mais les résultats furent que Bressac s'étant vraisemblablement démasqué vis-à-vis de son cousin, lui persuada facilement que les scélérats entr'eux ne doivent pas se faire de mal ; que Dorothée fut calmée par les gentillesses et les séductions du marquis, et que la partie fut faite d'aller tous chez l'oncle de Bressac. Cet oncle est un libertin de profession, dit Bressac ; il est aussi votre parent, puisque nous sommes cousins : allons-y, je vous promets chez lui les plus divins plaisirs. Ces arrangemens pris, on soupa tous ensemble ; Justine fut admise : embrasses-moi, lui dit Bressac, vas, je te rends l'honneur vis-à-

vis de mon parent... Mon ami, puisque tu es aussi scélérat que moi, je ne crains point de t'avouer que je suis le seul auteur du crime dont j'accusais tantôt cette fille; la malheureuse en est incapable : qu'elle soit du voyage ; mon oncle m'a chargé de lui chercher une femme-de-chambre; il veut une fille sûre pour mettre auprès de son épouse. Au fait de ce dont il s'agit, je présume que personne ne lui convient comme Justine; la place que je lui propose est bonne ; en gagnant la confiance de mon oncle, elle peut enfin réaliser la chimère du bonheur, après laquelle elle court depuis si long-tems... Oh ! Justine, acceptes ce gage de ma reconnaissance, et que l'union, la paix et la tranquillité renaissent parmi nous. Consentez-vous à cet arrangement, cousin, et me cédez-vous Justine ? Oh ! de tout mon cœur, répond d'Esterval; aussi-bien commençai-je à m'en lasser, et les suites de mon dégoût eussent pu devenir fatales pour elle. — Je le crois, dit Bressac, je te ressemble, mon cher, quand un objet a assouvi ma lubricité, je voudrais l'envoyer au diable. — Vous n'avez donc point joui de Justine, dit Dorothée ? — Non, madame, je ne connais que vous dans le monde qui puissiez me faire faire infidélité

à mes goûts ; je n'aime que les hommes. Mon ami, dit d'Esterval avec précipitation, ma femme t'en servira quand tu voudras ; elle a le plus beau cul et le goût le plus grand pour y loger des vits... un clitoris d'ailleurs plus gros que le doigt, et par le moyen duquel elle te rendra tout ce qu'il te plaira de lui donner. — Oh ! parbleu, tout-à-l'heure, dit Bressac, je n'ai jamais su remettre un projet de libertinage, et il allait s'emparer de Dorothée, qui, déjà ivre de vin et de luxure, lui faisait le plus beau jeu du monde, lorsqu'on entendit les chiens aboyer de manière à faire croire qu'on allait bientôt sonner à la porte ; on le fit effectivement : des étrangers, quoiqu'il fût déjà minuit, demandaient à entrer dans la maison ; c'étaient des cavaliers de maréchaussée qui, venant d'apprendre le vol commis en la personne de Bressac, et le meurtre de son domestique, après avoir suivi les traces autant qu'ils l'avaient pu, venaient s'informer s'il n'y avait pas dans cette auberge des gens qui pussent les éclairer. Bressac parut lui-même, raconta ce qui lui était arrivé, et dit qu'il ignorait la route qu'avaient pris les voleurs ; on fit boire ces messieurs, on leur offrit des lits, qu'ils n'acceptèrent pas ; ils

partirent ; la joie reparut dès qu'on les vit dehors, et les plus scandaleuses orgies se célébrèrent le reste de la nuit.

Le mêlange des sexes n'ayant pu réussir, et les efforts de Bressac ne l'ayant conduit qu'à sodomiser deux fois Dorothée, il fallut que les hommes s'amusassent ensemble, et que les femmes fissent de même. Dorothée toute en feu, fatigua Justine, d'Esterval épuisa Bressac, et l'on se coucha vers la pointe du jour, avec le projet de partir tous quatre aussi-tôt qu'on aurait déjeûné.

L'homme chez qui je vous mène, dit Bressac en procédant à ce repas, se nomme le comte de Gernande.—Gernande! assurément, je suis son parent, dit d'Esterval, il était le frère de votre mère, et par conséquent mon cousin-germain. — Et le connaissez-vous? — Je ne l'ai vu de ma vie, je sais seulement que c'est un homme singulier... un homme dont les goûts... Attendez, attendez, dit Bressac, je m'en vais vous le peindre, puisque vous ne le connaissez pas.

Le comte de Gernande est un homme de cinquante ans, fort gros ; rien n'est effrayant comme sa figure, la longueur de son nez, l'épaisse obscurité de ses sourcils, ses yeux

noirs et méchans, sa grande bouche mal meublée, son front ténébreux et chauve, le son de sa voix rauque et menaçant, l'énormité de ses bras et de ses mains, tout contribue à en faire un individu gigantesque, dont l'abord inspire la terreur. Vous verrez bientôt si le moral et les actions de ce satyre répondent à son affreuse caricature; de l'esprit d'ailleurs, des connaissances, mais point de mœurs, point de religion, l'un des plus grands scélérats qui aient jamais existé, et le plus célèbre gourmand dont vous ayez entendu parler de vos jours. Rien de singulier comme le genre de ses débauches; sa femme est le premier objet de sa férocité; mais il entremêle à cela des épisodes sodomites, si libertins, que je suis persuadé qu'avant huit jours vous me remercîrez l'un et l'autre de vous avoir procuré cette connaissance. — Et c'est à cette femme, malheureux objet des fureurs de son mari, que vous me destinez, monsieur, dit Justine. — Sans doute, c'est une femme fort douce à ce qu'on dit... Je ne la connais pas, moi... mais on assure que c'est une femme honnête et sensible, qui a besoin d'avoir auprès d'elle quelqu'un qui lui ressemble... un être doux qui la console; il me semble, Justine, que cela s'ar-

range au mieux avec vos principes.—Soit; mais en consolant la femme, ne déplairai-je pas au mari? Ne serai-je pas d'ailleurs en proie aux brutales passions du scélérat que vous venez de peindre? —Et quand cela serait, dit Bressac, le beau malheur! n'étiez-vous pas dans cette maison exposée aux mêmes dangers?— Malgré moi. — Eh bien! chez mon oncle, il faudra que ce soit de bon gré, ce sera toute la différence. — Oh! monsieur, je le vois, votre esprit toujours bien méchant n'a rien perdu de sa causticité; mais, dès que vous connaissez mon caractère, vous voyez bien, monsieur, que je ne puis me prêter à toutes ces choses. Puisque d'Esterval quitte sa maison, qu'il n'a plus besoin de mon service, quelles obligations je vous aurais à l'un et à l'autre, messieurs, si vous vouliez me rendre une liberté... que dans le fait vous n'avez pas trop le droit de me ravir. —Oh! pour le droit, il est incontestable, dit d'Esterval; ne sommes-nous pas les plus forts, et connais-tu, Justine, un droit plus sacré que celui-là? — Je m'oppose formellement à cette liberté, dit Bressac; spécialement chargé par mon oncle de lui amener une fille douce et jolie pour sa femme, et n'en trouvant point qui vaille Jus-

tine, elle sera flattée, je l'espère, que je la lie irrévocablement au sort de madame de Gernande, elle est absolument ce qu'il lui faut; et cette intime liaison dût-elle l'exposer quelquefois aux brutales passions du mari, je la supplie de trouver bon que rien ne l'empêche de la destiner à la femme.

Justine eut envain repliqué, il fallait obéir. On partit. Jusqu'au milieu de la forêt la route se fit à cheval; une voiture à quatre places se prit à la première ville, et l'on arriva sans évènemens chez monsieur de Gernande, dont le château superbe était isolé au milieu d'un grand parc environné de hautes murailles, sur les confins du Lyonnais et de la Franche-Comté. Mais il s'en fallait bien que ce vaste bâtiment fût aussi peuplé qu'il paraissait fait pour l'être: on n'appercevait un peu de train que vers les cuisines situées dans des voûtes sous le milieu du corps-de-logis; tout le reste était aussi solitaire que la position du château.

Lorsque la compagnie entra, monsieur de Gernande était au fond d'un vaste et superbe appartement, enveloppé dans une robe-de-chambre de satin des Indes, négligemment drapée sur l'ottomane qui le contenait. Près de lui se voyaient deux jeunes garçons

si ridiculement vêtus, coiffés avec tant d'art... tant d'élégance, qu'on les eût pris pour des filles, tous deux d'une figure charmante, et de quinze ou seize ans au plus, mais dans un tel état de mollesse et d'abattement, qu'on était tenté de les croire malades (1).

Mon cher oncle, dit le marquis de Bressac en entrant, voilà deux de mes amis que j'ai l'honneur de vous présenter, avec d'autant plus de confiance, qu'ils ont l'un et l'autre l'avantage de vous appartenir. Reconnaissez dans eux, monsieur et madame de Sombreville.—Ah! ce sont mes cousins, dit Gernande, je ne les ai jamais vus; mais puisque tu me les amènes, ils sont sûrement dignes de nous; je suis, d'après cela, fort aise de les voir; et cette jeune fille, quelle est-elle? — Une femme de confiance, mon oncle, que d'après vos ordres, j'amène à madame de Gernande, et à laquelle je crois toutes les qualités nécessaires au poste qui lui est destiné. Le comte fit approcher Justine; et sans demander aucune permission à la compagnie, il la trousse jusqu'au-dessus des reins, et l'examine des

---

(1) La cause de cet épuisement se développera bientôt.

pieds à la tête, de la manière la plus brusque et la plus cavalière : quel âge avez-vous, lui demanda-t-il ? — Vingt ans, monsieur. — Et il joignit à cette première demande quelques questions sur son personnel. Justine raconta succintement les plus intéressantes particularités de sa vie, sans oublier la flétrissure de Rodin ; mais en déguisant avec art les horreurs où elle avait été contrainte chez le parent que l'on présentait à Gernande, elle peignit ensuite sa misère. Vous êtes malheureuse, interrompit le centaure, tant mieux... tant mieux, vous en serez plus souple... C'est un très-petit inconvénient, n'est-ce pas, messieurs, que le malheur poursuive cette race abjecte du peuple, que la nature condamne à ramper près de nous sur le même sol ? elle en est plus active et moins insolente ; elle en remplit bien mieux ses devoirs près de nous. — Mais monsieur, dit Justine, je vous ai dit ma naissance, elle n'est point abjecte. — Oui, oui, je connais cela, on se fait passer pour tout plein de choses quand on est dans la misère ; il faut bien que les illusions de l'orgueil viennent consoler des torts de la fortune ; c'est à nous de croire ensuite ce qui nous plaît, de ces naissances abattues par les coups du sort. Tout

cela m'est égal, au reste ; je vous trouve sous le costume d'une servante, je vous prendrai donc sur ce pied si vous le trouvez bon ; cependant il tiendra qu'à vous d'être heureuse ; de la patience, de la discrétion, et dans quelques années je vous renverrai d'ici en état de vous passer du service. Mon ami, dit-il ensuite à Bressac, parles-moi maintenant un peu des deux aimables parens que tu m'amènes, c'est assez nous occuper d'une salope.

Monsieur et madame de Sombreville, plus connus sous le nom de d'Esterval, ont, mon cher oncle, toutes les qualités qui peuvent vous rendre leur connaissance agréable; leur profonde immoralité vous les fera chérir, j'en suis sûr ; et quand vous saurez que, malgré leur nom et leurs richesses, ils ont quitté tout ce qui pouvait les faire vivre avec agrément dans le monde, pour s'enterrer au fond d'une forêt, où le seul plaisir qu'ils connaissent est de voler et d'égorger les passans qui viennent demander l'hospitalité dans la maison qu'ils tiennent au milieu de ce sombre asyle; quand vous apprendrez tout cela, dis-je, je me flatte que vous me saurez gré de vous amener d'aussi précieux amis. Ils égorgent les passans, dit Gernande en éclatant de rire; ah!

voilà qui est délicieux ! je connais tout cela, moi ; je l'entends à merveille... Il est inoui ce qu'on fait avec de l'imagination !... On tue, on vole, on pille, on empoisonne, on incendie ; il n'y a rien de si simple que tout cela : on y bande, et de ce moment-là seul c'est divin. Je me suis amusé de toutes ces fadaises autrefois ; ma tête s'en irrite encore : mais, comme je vieillis, je préfère des plaisirs plus tranquilles et plus casaniers. J'en fais peut-être autant ; mais c'est chez moi, et je l'aime mieux... Ah ça, et la femme de ce charmant parent elle est donc ?... — Toute aussi vicieuse que lui, mon cher oncle ; j'espère que son cinisme et son libertinage vous amuseront. Ah ! croyez que notre parent a trop d'esprit pour s'enchaîner à une femme, si elle n'avait pas les mêmes vices que lui. — Il faut cela, dit Gernande ; j'avoue que sans cette clause, je ne lui pardonnerais pas de me venir voir ainsi maritalement. Les femmes, mon cher neveu, ont un furieux besoin de réparer les torts de leur sexe. Pardon, madame, poursuivit-il en s'adressant à Dorothée ; mais je n'aime guères plus les femmes que mon neveu, et si j'en garde une chez moi, la manière dont je la rends victime de mes caprices

me fait trouver bien excusable aux yeux des gens qui pensent comme moi... Puis, faisant approcher Dorothée... Elle est belle, au moins, votre femme... extrêmement belle, mon cousin... permettez-vous ! Et le vilain troussant Dorothée par derrière, lui examina les fesses un moment. Voilà, sur ma parole, un fort beau fessier, continua-t-il; un peu masculin; mais je l'aime mieux ainsi. Vous n'avez jamais eu d'enfans, j'espère ! — Non, en vérité, monsieur, je ne m'expose point à de pareilles bêtises; mais si, par quelqu'imprudence, un tel malheur venait à m'arriver, deux ou trois verres de sabine (1) m'auraient promptement débarrassée. — Ah ! bien, bien, je vois qu'elle est fort aimable, votre femme; elle forme, avec la mienne, un délicieux contraste; il me tarde de les réunir. Desirez-vous, monsieur, dit d'Esterval, que je vous

(1) La sabine est reconnue pour un des plus puissans emménagues qu'il y ait; elle provoque la sortie du fœtus et de l'arrière-faix : quelques jours de son usage rendent l'avortement immanquable. C'est un petit arbuste, toujours verd, qui porte des fleurs mâles et des fleurs femelles, sur différens pieds; elle vient naturellement dans tous les climats. On

laisse

laisse seul avec elle ? Eh, non, répondit le comte, nous ne devons point nous gêner entre nous, et j'espère que nos plaisirs seront désormais comme nos pensées. — A découvert, dit Bressac ; c'est le vrai charme de la société. — Et vous, mon cousin, reprit Gernande en s'adressant à d'Esterval, vous devez avoir un vit ?... De mulet, dit Bressac ; tel accoutumé que je sois de m'en introduire d'énormes dans le cul, je vous assure que le sien me fait toujours souffrir ; et Justine, sur un signe de Bressac, étant venue déculotter d'Esterval, apporta sous les yeux de Gernande l'un des plus beaux et des plus énormes engins qu'il eût apperçu de sa vie. Ah ! voilà qui est superbe, dit Gernande en essayant de le sucer, mais sans pouvoir réussir à le faire entrer dans sa bouche ; voilà qui est divin. Oh ! mon cher, que j'ai d'empressement de vous voir enfiler

---

le place souvent dans les bosquets ; mais il exhale une odeur désagréable. On emploie ses feuilles par décoction, ou bien on les réduit en poudre. L'une ou l'autre manière produit des avortemens. Il en sera question dans Juliette : nous dirons là avec quelles autres sortes de plantes on l'amalgame, pour obtenir des effets plus promps et plus sûrs.

ma femme ! Tournes-moi les fesses, Bressac, que je le plonge un moment dans ton cul... Mais, il y entre... Oh ! quel anus, mon neveu ! quel anus ! je n'en vis jamais de si large. Mes amis, dit-il à ses deux gitons, que l'un de vous palpe les couilles de Bressac ; que l'autre lui offre le derrière : occupez-vous donc des soins nécessaires à un homme foutu ; il n'y a sorte d'égards qu'il ne faille lui prodiguer en ce cas... C'est un individu du dernier intérêt qu'un homme enculé ; il n'est aucune sorte d'attention qu'on ne lui doive... et les choses s'arrangèrent bientôt de façon que Bressac, foutu et foutant, se vit au moment de décharger... Arrête, arrête, lui cria son oncle, qui s'en apperçut ; ménages-toi, mon ami ; je ne voulais que voir cette expérience : j'entends sonner le dîner, allons nous mettre à table ; c'est une heure intéressante pour moi que celle-ci ; au dessert, je serai des vôtres ; c'est mon moment ; nous exécuterons alors quelques scènes qui nous réjouissent un peu tous les quatre.

On se mit à table. Pardon, dit le comte, je ne vous attendais pas ; mon neveu ne m'avait point écrit ; c'est mon dîner de tous les jours que je vais vous donner ; vous voudrez bien en souffrir la médiocrité.

On servit deux potages; l'un de pâte d'Italie, au saffran ; l'autre une bisque au coulis de jambon ; au milieu, un aloyau de bœuf à l'anglaise ; douze hors-d'œuvres, dont six de cuisine, et six de potager ; douze entrées, dont quatre de boucherie, quatre de volaille et quatre de pâtisserie; une hure de sanglier, au milieu de douze plats de rôti, qu'on releva par deux services d'entre-mets, douze de légumes, six de différentes crêmes, et six de pâtisserie; vingt plats de fruits ou de compotes; six sortes de glaces ; huit espèces de vins, six différentes liqueurs, du rhum, du punch, de l'esprit de canelle, du chocolat et du café. Gernande entama tous les plats; quelques-uns furent entièrement vidés par lui : il but douze bouteilles de vin ; quatre de Volney, en commençant; quatre d'Aï au rôti; le Tokaï, le Paphos, le Madère et le Phalerne (1) furent avalés aux fruits : il termina par deux bouteilles de liqueurs des isles, une pinte de rhum, deux boles de punch et dix tasses de café. Les d'Esterval et le marquis de Bressac, pour le moins aussi gros

(1) C'est le vin célèbre dont parle Horace, et qui se recueille aux environs de Naples.

mangeurs, lui avaient tenu tête, mais ils paraissaient échauffés ; au lieu que Gernande était aussi frais que s'il fût venu de s'éveiller. Pour Justine, à laquelle on avait bien voulu permettre de se placer au bout de la table, de la retenue, de la sobriété, beaucoup de modestie, voilà les vertus d'habitude qu'elle opposait constamment à la grossière intempérance de tous les scélérats parmi lesquels la plaçait sa malheureuse fortune.

Eh bien, dit Gernande en sortant de table, vous sentez-vous disposés à l'exécution de quelques scènes lubriques ; pour moi, je l'avoue, c'est mon moment. Oui, par-Dieu, faisons quelque chose, dit Bressac ; l'échantillon du sérail masculin que je viens de voir chez vous, mon cher oncle, me donne une étonnante envie de connaître le reste. — A tes ordres, mon ami, répondit le comte ; peut-être ne seras-tu pas fâché non plus de voir mes procédés dans l'acte libidineux ; je te les ferai voir avec Justine. — Et votre femme, monsieur, dit Dorothée ! — Oh ! vous ne la verrez que dans deux ou trois jours ; elle se repose après chacune de mes séances ; elle a besoin d'une longue relâche ; vous en jugerez par ce que vous allez voir. Madame, conti-

nua Gernande en s'adressant encore à Dorothée, toutes mes turpitudes vont vous surprendre ; mais l'on assure que vous êtes philosophe et voluptueuse ; avec ces qualités-là rien n'étonne, et comme on a soi-même des passions, on trouve celles des autres toutes simples. Aimable cousin, dit Dorothée, je regarde comme une marque d'estime la manière franche et naïve dont vous allez vous ouvrir devant moi ; soyez bien convaincu d'ailleurs qu'aucun excès ne me surprend, et qu'avec mes goûts et mes caprices, ce n'est jamais que de la médiocrité de ceux des autres dont il est permis de se plaindre : je vous prie de m'assigner un rôle ; je remplirai celui que vous m'indiquerez comme victime ou sacrificateur. Victime ! non, dit Gernande, je vous ferais mal ; je vais en faire beaucoup à cette fille. Je saigne, poursuivit-il, en commençant à branlotter l'engin le plus médiocre... le plus étonnamment petit, relativement à son énorme taille... oui, je saigne, telle est ma fantaisie ; et j'y joins le cruel épisode de ne vouloir procéder à cette opération que quand l'objet dont je me sers a l'estomac rempli : il résulte nécessairement de cette précaution un bouleversement plus

constant dans l'organisation ; et c'est à ce désordre , peut-être autant qu'au sang que je fais couler , qu'est due l'érection que j'obtiens. Il est charmant , dit Bressac en s'approchant de son oncle et lui branlant le vit , il a des détails et des raffinemens délicieux ; et Gernande déculottant le marquis , le branlait d'une main , et lui maniait les fesses de l'autre. Quant à vous , mon cher cousin , poursuivit-il en s'adressant à d'Esterval , je ne me lasse point de toucher votre beau vit ; vous foutez ma femme , est-il vrai , mon ami ? — En vérité , dit d'Esterval , je lui ferai tout ce que vous voudrez. — Même du mal ? — Oh ! des horreurs... des exécrations... et pendant ce tems-là , par les ordres de Gernande , les deux femmes se déshabillaient... Oh ! sacre-Dieu , cachez le con , mesdames , dit-il à Dorothée et à Justine , qu'il vit prêtes à lui présenter des autels si peu dignes de son culte ; dissimulez cela , je vous en conjure , sans quoi vous me verriez nul , à ne m'en relever de six semaines. Bressac pose des mouchoirs triangulaires , renoués sur les reins ; et les deux femmes avancent. Après avoir un instant baisé les culs ; après les avoir maniés , claqués , il prend l'un des bras de Justine , le considère ;

prend l'autre, l'examine de même, et lui demande combien de fois elle a été saignée. Deux fois, monsieur, répond Justine; et pendant ce dialogue et ce qui va suivre, Dorothée, à genoux entre les cuisses du paillard, lui suçait le vit, tandis que Bressac et d'Esterval, dans un autre coin de la chambre, s'amusaient diversement avec les deux gitons que nous avons peint en introduisant nos lecteurs dans cette maison. Gernande, continuant son examen, appuya ses doigts sur les veines de Justine, comme lorsqu'on veut les gonfler pour procéder à l'opération de la saignée, et quand il les vit au point où il les desirait, il y appliqua sa bouche, en les suçant. Allons, putain, dit-il durement à notre malheureuse Justine, prépares-toi, je vais faire couler ton sang. — Oh! monsieur... Crois-moi, poursuit Gernande, dont la tête se monte; crois-moi, gueuse, n'essaie pas de jouer ici la prude; la résistance ne te réussirait pas; j'ai des moyens de mettre à la raison les femmes qui veulent s'opposer à mes desirs. Ses mains se placèrent alors sur les fesses de Justine; il les paitrissait avec force; ses ongles, longs et crochus, s'imprimant dans les chairs, y laissaient des marques sanglantes, que ses

lèvres suçaient aussi-tôt. Quelquefois il prenait des pincées de ces mêmes chairs, qu'il amolissait jusqu'à les meurtrir; l'instant d'après il en faisait autant sur la gorge... comprimait le mamelon avec une telle violence, que Justine jetait les hauts cris... Bravo, mon oncle, disait alors Bressac; soyons, je vous supplie, en révolte ouverte avec les tetons; cette partie féminine doit être celle que des sodomites comme nous doivent le plus souverainement détester; la gorge est en horreur à qui chérit les culs. — Oh! je les hais plus qu'il n'est possible de le dire, poursuivait Gernande en mordant celle de Justine; il lui faisait faire ensuite quelques pas en avant, revenir vers lui à reculons, afin de ne pas perdre de vue la perspective du beau cul de notre héroïne; si-tôt qu'elle était près de lui, il la faisait pencher, tenir droite, serrer, écarter; puis, il se courbait devant l'objet de son culte, le mordait à plusieurs endroits, et même sur l'orifice; mais, par une fantaisie fort singulière, tous ces baisers étaient l'image de la succion; il n'en faisait pas un qui n'eût cette action pour but; on eût dit qu'il tetait chacune des parties où se portaient ses lèvres. Ce fut pendant ces examens préliminaires

qu'on lui demanda beaucoup de détails sur ses aventures du couvent de Sainte-Marie ; et, sans prendre garde que ses récits enflammaient ses persécuteurs, la pauvre Justine les faisait tous avec autant de vérité que de candeur. Gernande ici desira des garçons ; mais voyant ceux qui étaient là trop occupés avec Bressac et d'Esterval, il sonna : deux nouveaux parurent ; ils étaient à peine âgés de seize ans, et de la physionomie la plus agréable ; ils l'approchèrent, pendant que Dorothée le suçait toujours. Dès que le paillard les vit à sa portée, il lâcha le nœud coulant d'un gros flot de ruban rose qui retenait des culottes de gaze blanche, et mit à découvert les deux plus jolis petits culs du monde : après les avoir un instant baisé à sa manière, il suce les vits, en continuant de pincer les fesses et les tetons de Justine. Soit habitude dans les jeunes gens, soit adresse de la part de ce satyre, en très-peu de minutes la nature vaincue, fit couler dans la bouche de l'un ce qu'elle lançait du membre des deux autres ; et le vilain avala le foutre. Voilà comme ce libertin épuisait les enfans qu'il avait chez lui, et voilà la raison de l'état de langueur dans lequel nous les avons peint. L'hommage

rendu par le comte aux attraits de Justine se prolongeait infiniment ; mais pas la plus légère inconstance au temple où brûlait son encens ; ni ses baisers, ni ses desirs ne s'en écartaient pas une minute. Il fit relever la d'Esterval ; un des gitons la remplace, et lui suce le vit : s'emparant des fesses de celle qui quitte le poste, il la traite à-peu-près comme il vient de faire de Justine ; mais comme il ne veut point la saigner, il examine plutôt son cul que ses bras; il loue singulièrement ce cul ; et, s'adressant au mari : Monsieur, lui dit-il, si vous ne foutez pas le garçon qu'il me semble que vous caressez, voudriez-vous me faire le plaisir de venir sodomiser votre femme ; je prierai mon neveu de vous enculer ; deux ganimèdes vous baiseront, pendant, qu'aidé des deux autres, je procéderai, sur la belle Justine, à mon opération chirurgicale. D'Esterval, qui ne faisait que manier, gamahucher le jeune garçon dont on lui parlait, s'avança la pique à la main ; et Dorothée lui faisant beau cul, fut enfilée dans un instant. Bressac, très-partisan du cul de d'Esterval, quitte de même le giton qu'il palpe, pour venir sodomiser son cousin. Les ganimèdes entourent, en faisant toucher l'un son

cul, l'autre son vit, tandis que Gernande, enchanté de voir se former un tel groupe sous ses regards lascifs, s'occupe à composer le sien. Narcisse, dit-il à l'un des jeunes gens qu'il avait retenu près de lui, voici la nouvelle femme-de-chambre que je destine à la comtesse; il faut que je l'éprouve, donnes-moi mes lancettes; et Narcisse aussi-tôt en présente à son maître. Justine se trouble; elle frémit; tout le monde rit de son embarras. Place-la, Zéphyre, continue Gernande en s'adressant à son autre giton; et ce bel enfant s'approchant de Justine, lui dit, en souriant : N'ayez pas peur, mademoiselle, cette opération ne peut vous faire que le plus grand bien; placez-vous ainsi. Il s'agissait d'être légèrement appuyée sur les genoux, au bord d'un tabouret mis au milieu de la chambre, les bras soutenus par deux rubans noirs, attachés au plafond.

A peine est-elle en cette posture, que le comte s'approche d'elle, la lancette à la main. Il respirait à peine; ses yeux étincelaient; sa figure inspirait la terreur. Il bande les deux bras, et, en moins d'un clin-d'œil, il les pique tous deux. Un cri s'exhale de sa poitrine enflammée; deux ou trois blasphêmes l'accom-

pagnent, et, dès qu'il voit le sang, il va s'asseoir tout auprès du groupe de Dorothée. Narcisse, à genoux entre ses jambes, le suce; et Zéphyre, les pieds sur les bras du fauteuil de son maître, lui présente à teter le même objet, qu'il offre lui-même à pomper à l'autre. Gernande empoignait les reins de Zéphyre, il le comprimait contre lui, ne le quittant de tems en tems que pour porter ses regards lascifs, tantôt sur la malheureuse flébotomisée, tantôt sur le groupe en action qu'inondait le sang de Justine. Celle-ci néanmoins se sent affaiblir : Monsieur, monsieur, s'écrie-t-elle, ayez pitié de moi, je m'évanouis. Elle chancelle effectivement, elle tomberait sans les rubans qui la soutiennent; ses bras varient; sa tête flotte sur ses épaules; les jets de sang, détournés par ces oscillations, viennent inonder son visage. Le comte est dans l'ivresse, il se lève, et, s'emparant du cul de son neveu, tout mouillé du sang de Justine, il le sodomise, et y décharge, pendant que la victime perd à la fin connaissance. D'Esterval, enchanté du spectacle, inonde de même le cul de sa femme, qui, le con appuyé sur les fesses d'un giton, l'encule avec son clitoris, en lui barbouillant les fesses de foutre, et lui bran-

lant le vit. Les bras de Justine se bandent à la fin, on l'emporte ; et nos libertins, épuisés, vont se rafraîchir dans les jardins. Connaissant les crises du délire des autres personnages de ce château, nous n'y ramènerons point nos lecteurs : mais qu'il nous soit permis de fixer leur attention quelques minutes sur celles de Gernande. Près d'un quart-d'heure entier le paillard était en extase... et quelle extase ! grand Dieu ! il s'y débattait comme un homme qui tombe en épilepsie ; ses cris épouvantables, ses blasphêmes atroces, se seraient entendus d'une lieue ; il frappait tout ce qui l'entourait ; ses efforts étaient effrayans.

Abandonnons maintenant, pour deux jours, toute la gaillarde assemblée : l'établissement de Justine auprès de sa maîtresse, est la seule chose qui doive nous occuper.

Ce fut au bout de cet intervalle, que Gernande lui fit dire de venir lui parler dans le même salon où il l'avait reçue en arrivant ; elle était faible encore, mais d'ailleurs assez bien portante.

« Mon enfant, lui dit-il après lui avoir permis de s'asseoir, je renouvellerai peu souvent avec vous la scène d'avant-hier ; elle vous épuiserait, et j'ai besoin de vous pour autre chose ;

mais il était essentiel que je vous fisse connaître mes goûts, et le genre de mort par lequel vous périrez dans cette maison, si vous me trahissez... si seulement vous vous laissez séduire par la femme auprès de laquelle vous allez être mise. Cette femme est la mienne, on vous l'a dit, Justine; et ce titre est sans doute le plus funeste qu'elle puisse avoir, puisqu'il l'oblige à se prêter journellement à la passion bizarre où je viens de vous soumettre. N'imaginez pas, au reste, que je la traite ainsi par vengeance... par mépris... par aucun sentiment de haine; c'est la seule histoire des passions. Rien n'égale le plaisir que je goûte à répandre le sang de cette créature; c'est la plus délicieuse jouissance de mon cœur; je ne me suis jamais amusé avec elle d'une autre manière; il y a trois ans qu'elle est enchaînée à moi, et qu'elle subit régulièrement, tous les quatre jours, l'opération que vous avez éprouvée. Sa grande jeunesse (à peine a-t-elle vingt ans), les soins particuliers que l'on en a, l'abondante nourriture qu'elle prend, tout cela la soutient : mais avec une sujétion semblable, vous sentez bien que je ne puis ni la laisser sortir ni la montrer à d'autres gens, qu'à ceux qui, ayant à-peu-près les mêmes

goûts que moi, doivent, de ce moment, excuser les miens. Je la fais donc passer pour folle ; et sa mère, le seul individu qui lui reste au monde, demeurant dans son château, à six lieues d'ici, est tellement convaincue de cette idée, qu'elle n'ose même la venir voir. La comtesse implore bien souvent sa grace ; il n'est rien qu'elle ne fasse pour m'attendrir, mais elle n'y réussira jamais. Ma luxure a dicté sa sentence, elle est invariable, elle ira de cette manière tant qu'elle pourra ; rien ne lui manquera pendant sa vie, et, comme j'aime à l'épuiser, je la soutiendrai le plus long-tems possible... quand elle n'y pourra plus tenir... à la bonne heure... C'est ma quatrième ; j'en aurai bientôt une cinquième, une sixième... une vingtième ; rien ne m'inquiète moins que le sort d'une femme : il y en a tant dans le monde ! et il est si doux d'en changer ! Quoiqu'il en soit, Justine, votre emploi est de la soigner. Elle perd régulièrement deux palettes de sang, tous les quatre jours ; mais l'habitude lui prête des forces ; elle ne s'évanouit plus maintenant ; son épuisement dure vingt-quatre heures ; elle est assez bien les trois autres jours. Vous devez comprendre, néanmoins, que cette vie lui déplaît souveraine-

ment ; il n'y a rien qu'elle n'entreprenne pour faire savoir son véritable état à sa mère ; elle a déjà séduit deux de ses femmes, dont les manœuvres furent heureusement découvertes assez tôt pour en rompre le succès ; elle est la cause de la mort de ces malheureuses ; je les fis expirer sous ses yeux. — Vous avez tué ces deux femmes, monsieur ? — Oui ; en pareil cas je les saigne des quatre membres, et les laisse s'éteindre de cette manière. — Oh Dieu ! — Vous sentez bien, Justine, que ma femme se repent aujourd'hui d'avoir compromis ces deux femmes... elle se reproche leur mort ; et reconnaissant l'immutabilité de son destin, elle commence à prendre son parti, et à promettre de ne plus séduire les personnes dont je l'entourerai : si cela arrivait pourtant, je dois vous en prévenir, vous seriez traitée comme les autres. Regardez-vous donc de ce moment comme n'étant plus de ce monde, puisque vous en pouvez disparaître au plus petit acte de ma volonté : tel est votre sort, Justine ; heureuse si vous vous conduisez bien, morte dans le cas contraire... Vous m'avez entendu : passons chez ma femme.

N'ayant rien à objecter à un discours aussi précis, Justine suivit son maître. Après avoir

traversé une longue suite d'appartemens, aussi sombres, aussi solitaires que le reste du château, elle pénètre dans une antichambre où se trouvent deux vieilles, qu'on lui annonce être sous ses ordres pour tout ce qui concerne le service de la comtesse. Elles ouvrent : Gernande et Justine se trouvent dans l'appartement où était la jeune et malheureuse épouse de ce monstre, couchée sur un lit de repos, et dans un état de pâleur et d'abattement facile à soupçonner. Elle se leva dès qu'elle apperçut son mari, et vint respectueusement lui demander ses ordres. Ecoutez-moi, lui dit Gernande sans lui permettre de se rasseoir, quoiqu'elle parût se soutenir à peine, voilà une femme que mon neveu Bressac m'amène pour être auprès de vous ; je vous la recommande : si jamais vous avez envie de la séduire, ne l'entreprenez pas au moins sans vous rappeler le sort de celles qui l'ont précédé. Toutes tentatives seraient inutiles, monsieur, dit Justine, pleine d'envie de servir sa maîtresse et voulant déguiser ses desseins ; oui, madame, je veux le certifier devant vous, tout serait infructueux ; vous ne direz pas une parole... vous ne ferez pas un geste, que je n'en instruise aussi-tôt votre époux, et cer-

tainement je ne risquerai pas ma vie pour vous servir. — Je n'entreprendrai rien de fait pour vous mettre dans ce cas, mademoiselle, dit cette pauvre femme, qui ne démêlait point encore les motifs de la rigueur affectée de Justine ; je ne vous demande que vos soins. — Ils seront à vous tous entiers, madame, reprit la nouvelle soubrette, mais rien au-delà. Et le comte, enchanté, serrant la main de Justine : A merveille ! mon enfant, lui dit-il bas ; tiens parole, et ta fortune est faite. Il lui fit voir ensuite la chambre qu'elle occuperait, attenante à celle de madame ; et lui fit observer après, que l'ensemble de cet appartement, fermé par d'excellentes portes, et entouré de doubles grilles à toutes ses ouvertures, ne laissait aucun espoir d'évasion. Voilà bien une terrasse, poursuivit Gernande en menant Justine dans un petit jardin de fleurs, qui se trouvait de plein-pied à cet appartement ; mais sa hauteur ne vous donne pas, je pense, l'envie d'en mesurer les murs. La comtesse peut y venir respirer le frais, tant qu'elle veut ; c'est la seule distraction que mes rigueurs lui laissent. Vous ne la quitterez point, tant qu'elle y sera ; vous y observerez toutes ses démarches, et m'en rendrez un fidèle compte. Adieu.

Justine revint auprès de sa maîtresse ; et c'est l'instant où elles s'observent, où elles s'examinent toutes deux, que nous allons choisir pour donner à nos lecteurs une idée de cette femme intéressante.

CHAPITRE XIV.

Ce qui se passe au Château. — Dissertation sur les Femmes.

Madame de Gernande, âgée de dix-neuf ans et demi, avait la plus belle taille, la plus noble, la mieux dessinée qu'il fût possible de voir ; pas un de ses gestes, pas un de ses mouvemens qui ne fût une grâce, pas un de ses regards qui ne fût un sentiment. Ses yeux étaient du plus beau noir, quoiqu'elle fût blonde ; rien n'égalait leur expression ; mais une sorte de langueur, suite de ses infortunes, les rendait mille fois plus intéressans encore. Elle avait la peau très-blanche et les plus beaux cheveux, la bouche très-petite, et les dents d'une fraîcheur... les lèvres d'un incarnat... on eût dit que l'Amour l'eût co-

lorée des teintes empruntées à la déesse des fleurs. Son nez était aquilin, étroit, serré du haut, et couronné de deux sourcils d'ébène, le menton parfaitement joli, un visage, en un mot, du plus bel ovale, dans l'ensemble duquel il régnait une sorte d'agrément, de naïveté, de candeur, qui eussent bien plutôt fait prendre cette figure enchanteresse pour celle d'un ange, que pour la physionomie d'une mortelle. Ses bras, sa gorge, ses fesses étaient d'un éclat... d'une rondeur... faits, en un mot, pour servir de modèles aux artistes. Une mousse légère et noire ombrageait le plus joli con du monde, soutenu par deux cuisses moulées; et ce qui surprenait, d'après les malheurs de la comtesse, c'est que rien n'altérait son embonpoint. Son cul était aussi rond, aussi charnu, aussi ferme, aussi potelé, que si sa taille eût été plus marquée, et qu'elle eût toujours vécu au sein du bonheur. Il y avait pourtant sur tout cela d'affreux vestiges des cruautés de son époux; mais rien de flétri, rien d'altéré; l'image d'un beau lis où le frêlon impur avait fait quelques taches. A tant de dons, madame de Gernande joignait un caractère doux, un esprit romanesque... un cœur sensible... instruite, des talens, un art natu-

rel pour la séduction, contre lequel il ne pouvait y avoir que son infâme époux qui pût résister, un son de voix flatteur, et beaucoup de piété. Telle était l'épouse de Gernande, telle était la créature angélique contre laquelle il avait comploté. Il semblait que plus elle inspirait de choses, plus elle enflammait sa férocité, et que l'affluence des dons qu'elle avait reçu de la nature, ne devenait que des véhicules de plus aux scélératesses de ce monstre.

Quand avez-vous été saignée, madame, demanda Justine à la comtesse, dès qu'elles furent seules? — Il y a trois jours, répondit celle-ci... et c'est demain... on formera sûrement de cette horreur un charmant spectacle aux amis de monsieur de Gernande. — Lui arrive-t-il donc, madame, de se livrer à cela devant des témoins? — Devant ceux qui pensent comme lui... Oh! vous verrez tout cela... vous verrez tout cela, mademoiselle. — Et madame ne s'affaiblit point de toutes ces saignées? — Juste ciel! je n'ai pas vingt ans, et je suis sûre qu'on n'est pas plus faible à soixante-dix : mais cela finira, je me flatte; il est parfaitement impossible que je vive longtems ainsi. J'irai retrouver mon père; j'irai

chercher dans les bras de l'Etre-Suprême, un repos que les hommes m'ont aussi cruellement refusé dans le monde. Eh! qu'avais-je fait, grand Dieu! pour ne pas jouir de ce repos? Je n'ai jamais desiré le moindre mal à personne, j'aime mon prochain, je respecte ma religion, je suis enthousiaste de la vertu; l'un de mes plus grands tourmens dans l'affreuse position où je suis, est l'impossibilité dans laquelle on me tient de pouvoir être utile à personne... Et des larmes accompagnaient ce discours. Nos lecteurs imaginent facilement ici que celles de Justine s'y seraient bientôt mêlées, si elle n'eût eu le plus grand intérêt à déguiser son trouble : mais elle se jura bien, de ce moment, d'exposer plutôt mille vies, que de ne pas tout faire pour une femme dont les sentimens et les malheurs paraissaient si semblables aux siens.

C'était l'instant du dîner de la comtesse. Les deux vieilles vinrent avertir Justine de la faire passer dans son cabinet, parce qu'il ne fallait pas même que ces vieilles pussent avoir de correspondance avec elle. Madame de Gernande, habituée à toutes ces précautions, s'y soumit sans difficulté, et le dîner fut servi. Peu après la comtesse repassa, se

mit à table, et invita Justine à lui tenir compagnie, avec un air d'amitié... d'affabilité, qui acheva de lui gagner à jamais le cœur de celle qu'on lui donnait pour surveillante. Il y avait au moins vingt plats sur la table.

Relativement à cette partie, vous voyez qu'on a soin de moi, mademoiselle, dit madame de Gernande? — Je n'ignore pas, madame, que la volonté de M. le comte, est que rien ne vous manque. — Oh! oui; mais comme les motifs de ces attentions ne sont que des cruautés, elles me touchent peu.

Madame de Gernande, épuisée, et vivement sollicitée par la nature à des réparations perpétuelles, mangea beaucoup : elle desira des perdreaux rouges et un caneton de Rouen, qui lui furent apportés dans la minute. Après le repas, elle alla prendre l'air sur sa terrasse, mais en se soutenant sur Justine; il lui eût été impossible de faire un pas sans cette précaution. Ce fut alors qu'elle montra toutes les parties de son corps à sa nouvelle compagne; celle-ci fut confondue de la prodigieuse quantité de cicatrices dont cette pauvre femme était couverte. Il ne s'en tient pas aux bras, comme vous voyez, dit madame de Gernande; il n'est pas un endroit de mon malheureux in-

dividu dont il ne se plaise à voir couler le sang. Et elle le lui prouva en lui faisant voir ses pieds, son ventre, ses tetons, ses fesses, et jusques aux lèvres de son con. Encore, dit cette femme intéressante, s'il n'avait pas le raffinement affreux de ne choisir pour cette opération que l'instant où je viens de manger, peut-être souffrirais-je moins! ce redoublement de férocité me perd l'estomac, je ne digère plus. —Eh quoi! madame, vous ne pourriez pas vous abstenir de manger ce jour-là! — Je ne suis point avertie, il me surprend; je sais bien que ses intervalles sont de trois ou quatre jours, mais je ne puis jamais deviner l'instant; et ce ne sera jamais celui où il me saura préparée, qu'il prendra.

Cependant les amis de Gernande ne perdaient pas leur tems. Les douze ganimèdes, pour lors en fonction au château (c'était toujours par ce nombre qu'on les y amenait tous les trois mois); ces douze gitons avaient été déjà foutus tant de fois, que l'on commençait à s'en dégoûter; Dorothée s'en était fait donner par tous les valets, tous les jardiniers de la maison, lorsqu'enfin la société entière supplia Gernande de hâter le supplice de la comtesse, dont tous étaient si envieux d'admirer les détails.

Ce sera pour après-dîner, dit Gernande; préparons-nous à ce grand œuvre par un repas des plus lascifs. Justine et Dorothée dîneront nues, six de mes petits Amours les entremêleront dans le même état, les six autres nous serviront, vêtues en prêtresses de Diane, et je vous promets le meilleur dîner que vous ayiez encore fait chez moi.

Il était effectivement difficile de rien voir de plus somptueux et de plus exquis, de plus rare et de plus délicieux, que tout ce qui parut à ce repas. Les quatre parties de la terre semblaient avoir concouru pour couvrir de leurs trésors, en tous genres, la table de ces libertins; on y voyait à-la-fois des vins de tous les pays et des mets de toutes les saisons : ce seul dîner coûta plus sans doute qu'il n'eût fallu pour nourrir dix ou douze malheureuses familles, pendant un mois.

Après les plaisirs de la luxure, dit Gernande, il n'en est pas de plus divins que ceux de la table. — Ils se prêtent si bien des forces l'un et l'autre, dit Bressac, qu'il est impossible aux sectateurs du premier de ne pas adorer le second. — C'est que rien n'est délicieux comme de se gorger de mets succulens, dit Gernande; je ne connais rien qui chatouille

aussi voluptueusement mon estomac et ma tête; et les vapeurs de ces mets savoureux qui viennent caresser le cerveau, le préparent si bien à recevoir les impressions de la luxure, que, comme le dit mon neveu, il est difficile à un vrai paillard de ne pas adorer la table. J'ai desiré souvent, je l'avoue, d'imiter les débauches d'Appicius, ce gourmand si célèbre de Rome, qui faisait jeter des esclaves vivans dans ses viviers, pour rendre la chair de ses poissons plus délicate. Cruel dans mes luxures, je le serais tout de même dans ces débauches-là; et je sacrifierais mille individus, si cela était nécessaire pour manger un plat plus appétissant ou plus recherché. Je ne m'étonne pas que les Romains aient fait un dieu de la gourmandise. Vivent à jamais les peuples qui divinisent ainsi leurs passions! Quelle différence des sots sectateurs de Jésus à ceux de Jupiter! les premiers ont l'absurdité de faire un crime de l'action révéréepar les autres.—On prétend que Cléopâtre, dit d'Esterval, l'une des femmes les plus gourmandes de l'antiquité, avait pour coutume de ne jamais se mettre à table, sans avoir pris plusieurs lavemens. — Néron imitait aussi cette coutume, reprit Germande; j'en use quelquefois, et je m'en trouve bien.

—J'y supplée en me faisant sodomiser, dit Bressac; l'effet physique est à-peu-près le même, et la sensation morale infiniment plus délicieuse: je ne dîne jamais que je ne me sois fait foutre une douzaine de fois. —Pour moi, dit Gernande, je fais usage de quelques aromates, parmi lesquelles l'estragon domine; on m'en compose une boisson tellement apéritive, que je dévore dès que j'en ai bu: puisqu'il est tout simple de s'enflammer aux plaisirs des sens, d'où vient ne le serait-il pas de s'exciter de même à ceux de la gourmandise? Oh! je l'avoue, poursuivait cet ogre en se gorgeant des mets les plus délicieux, l'Intempérance est ma divinité; j'en place l'idole dans mon temple, à côté de celle de Vénus, et ce n'est qu'aux pieds de toutes deux que je puis trouver le bonheur. Ce que j'ai souvent imaginé sur cela va vous paraître bien méchant, dit Dorothée; mais vous permettez qu'on dise tout. J'avoue qu'en me gonflant ainsi de nourriture, une de mes voluptés la plus sensuelle serait de placer sous mes yeux des infortunés qu'exténuerait la faim. —Je le conçois, dit Bressac; mais il faudrait que l'homme qui exercerait la passion que vous dites, fût assez puissant, assez élevé, pour que sa gourmandise épuisât tout ce qui

l'entoure, et que ce fût à cause de sa consommation immodérée que ce qui lui serait subordonné mourût de faim. — Oui, oui, répondit la d'Esterval, voilà mon projet parfaitement saisi; on n'a pas d'idée de ce que je mangerais à un pareil repas! — Oui; le repas du sang des hommes, dit Gernande; Tibère, je crois, en avait conçu quelque chose. — Pour moi, dit d'Esterval, j'aime infiniment Néron, qui demande, au sortir de table, « ce que c'est qu'un pauvre (1) »? — Assurément, dit Bressac, s'il est vrai, comme nous n'en saurions douter, que l'intempérance soit la mère de tous les vices, et que le bourbier des vices soit le paradis terrestre de l'homme, il n'y a rien que nous ne devions faire pour exciter en nous ce qui peut le mieux nous conduire à l'intempérance. Et quelles nouvelles forces, en effet, n'acquérons-nous pas pour les scènes lubriques, lorsque nous y passons au sortir d'une orgie de table! combien alors nos esprits vitaux se trouvent exaltés! Il semble qu'une nouvelle chaleur circule dans nos veines; les objets lubriques s'y peignent avec plus

---

(1) Voyez le fameux repas de Trimalcion, dans Pétrone.

d'énergie ; le desir qu'on a d'eux devient d'une telle force, qu'il n'est plus possible d'y résister. Succombez-vous! à peine vous appercevez-vous des pertes ; le magasin acquis est tel, qu'il peut fournir à l'aise à une infinité de courses, que vous n'oseriez parcourir sans cela ; tout s'embellit, tout se décore, l'illusion couvre tout de ses voiles dorées, et vous entreprendriez alors des choses qui vous feraient horreur de sang-froid. O voluptueuse Intempérance! je te regarde comme la régénératrice des plaisirs ; ce n'est qu'avec toi qu'on les goûte bien ; ce n'est que par toi qu'ils n'ont plus d'épines ; toi seule en applanis la route ; toi seule en écartes l'imbécille Remords ; toi seule sais délicieusement troubler cette Raison, si froide et si monotone, dont toutes nos passions sont empoisonnées sans toi.

Mon neveu, dit Gernande, si tu n'étais pas beaucoup plus riche que moi, je te donnerais deux mille louis pour l'éloge que tu viens de faire d'une des plus chères passions de mon cœur. — Plus riche que vous, mon oncle ? — Oh! oui ; tu as mieux de douze cent mille livres de rente, et je suis assez gueux pour n'en avoir pas huit cent mille. Je l'avoue... je ne conçois pas comment l'on peut vivre

à moins d'un million par an. — Monsieur, dit d'Esterval, je ne l'ai pas, et cependant je vis. — Eh bien, oui; mais vous vous êtes soumis à un genre de vie qui n'exige rien, et le métier que vous faites doit grossir vos fonds tous les jours. Je ne connais rien de délicieux comme la carrière que vous avez entrepris; si j'étais plus jeune, je n'en suivrais sûrement pas d'autres. Eh bien, je parie qu'avec cela et votre patrimoine, vous vous faites au moins cinq ou six cent mille livres de rente. — A-peu-près. — Vous voyez donc que nous voilà tous riches ici, et que notre façon de penser, nos goûts, nos intérêts doivent absolument se ressembler. — Ah! reprit d'Esterval, j'ai le malheur d'être insatiable; et c'est encore bien plus par avarice que par libertinage, que vous me voyez suivre le métier que je fais. — Il est certain que vous pourriez vous en passer. — Je n'existerais pas sans cette délicieuse habitude. J'aime à voir augmenter ma fortune tous les jours, et j'adore l'idée de l'aggrandir aux dépens de celle des autres. Je tue par principes de débauche... à cause de la férocité de mon libertinage; mais ce n'est que par cupidité que je vole; et, j'aurais des millions de revenu, qu'il me semble que je vole-

rais encore. — Je le conçois, dit Gernande, personne n'adopte comme moi le sentiment qui fait prendre et qui fait conserver. Je nagerais dans des flots d'or, que je ne ferais pas un sou d'aumône; et, qu'excepté pour mes plaisirs, je ne me permettrais pas le plus léger écart. Vous connaissez mon bien, vous savez mes dépenses... eh bien, regardez mon habit, il y a vingt ans que je le porte... j'ai le semblable, qui me conduira, j'espère, au tombeau. Ainsi donc, dit Bressac, vous voulez, mon cher oncle, mériter à juste titre le beau nom de Fesse-Mathieu. Mais, dit Gernande, si, quoique par d'autres principes, ta mère n'eût pas été aussi avare que moi, serais-tu si riche aujourd'hui? — Ne lui parlez pas de cette circonstance de sa vie, dit d'Esterval, vous le feriez rougir. — Il aurait, par-Dieu, bien tort, dit Gernande; il n'a fait que la chose du monde la plus simple en tuant sa mère. On est pressé de jouir, rien de si naturel; c'était, d'ailleurs, une femme acariâtre, dévote, impérieuse; il la détestait, rien de plus ordinaire. Tenez, il hérite de moi; eh bien, je gage que ma vie ne l'impatiente point : j'ai les mêmes goûts, la même façon de penser; il est sûr de trouver un ami

dans moi. De telles considérations sont des liens assez sûrs parmi les hommes, pour qu'ils ne cherchent jamais à les rompre. — Vous avez raison, mon oncle, nous ferons peut-être beaucoup de crimes ensemble; mais nous n'en entreprendrons jamais qui nous nuisent. J'ai pourtant vu l'instant où notre cousin respectait peu cette considération : il m'avait dévoué. — Oui, dit d'Esterval, comme parent, jamais comme confrère de débauches; dès que j'ai eu su ce dont vous étiez capable, nous ne nous sommes plus occupés que de nous aimer et de nous réunir. — Soit; mais vous conviendrez que madame d'Esterval avait bien de la peine à me faire grace? — Ne me le reprochez pas, répondit Dorothée; votre éloge est dans votre arrêt. La terrible habitude où je suis d'immoler les hommes qui me plaisent, traçait votre sentence à côté de ma déclaration d'amour; moins joli, vous eussiez peut-être échappé. — Certes, ma cousine, dit Gernande en riant, vous ne desirez pas, ce me semble, qu'on ait très-envie de vous plaire! — Messieurs, je suis égoïste comme vous, et pourvu qu'on serve mes passions, l'amour et la vanité n'y font rien. — Elle a raison, dit Gernande; voilà comme

toutes les femmes devraient penser ; si elles ressemblaient toutes à ma cousine, je me raccommoderais, je crois, avec l'espèce. — C'est donc une haine bien invétérée, dit d'Esterval. — Oh ! je les abhorre ; j'en anéantirais la race entière, si le ciel me confiait un instant sa foudre — Je ne conçois pas, dit Bressac en dardant sa langue dans la bouche de Justine, comment on peut détester des petits êtres si doux !... si intéressans ! — Moi, je le comprends bien, dit d'Esterval en rotant dans la bouche d'un giton ; j'entends à merveille que l'on préfère cette jolie classe-ci à l'autre. — Oh ! foutre, vous bandez, mon mari, dit Dorothée, je m'en apperçois : eh bien, ne vous gênez point ; foutez ce joli garçon ; pourvu que celui-ci m'encule, cela m'est égal, poursuivit-elle en inclinant ses fesses vers celui qui se trouvait près d'elle. — Sacre-Dieu, dit Gernande, vous voilà tous étourdis, pour sept ou huit bouteilles de vin chacun. — Oh ! pour gris, dit Bressac en pinçant les tetons de Justine, jusqu'à la faire crier, il est bien certain que je le suis... En vérité, mon cher oncle, il est inoui comme je voudrais vous voir saigner votre femme... Me permettrez-vous de vous enculer pendant ce tems-là ?... Bon, ne

voilà-t-il pas Dorothée qui vomit. — Je suis saoule, moi. — Eh bien, fais-toi foutre, garce, lui dit son mari en lâchant un gros pet, cela dégrise. — En vérité, mon oncle, dit Bressac, nous prenons, chez vous, bien des libertés. — Ne vous gênez pas, mes amis, j'aime tout cela; il faut peter, chier, vomir, quand on est saoul; il faut décharger; tout cela soulage. Bressac, soutiens donc Dorothée; pressée par le vit de ce petit garçon qui l'encule, ne vois-tu pas qu'elle va tomber? — Par où diable voulez-vous que je la prenne, dit Bressac; la putain, inondée de ses vomissemens par ici, nage maintenant par là dans la merde qu'elle vient de faire. — Eh bien, dit Gernande, qu'un giton nettoye tout cela; aidez-lui, Justine. D'Esterval, demandez à votre femme si elle veut se coucher? — Me coucher!... double-Dieu! répond Dorothée; et non, non, je veux foutre; c'est fini maintenant, je n'ai plus rien dans le ventre; me voilà prête à recommencer. — Allons chez votre femme, mon oncle, je vous en conjure, dit Bressac; la diversion est nécessaire: que Justine aille la prévenir. Tout s'exécute, pendant que nos vilains, se soutenant à peine, essayent leurs forces pour voler à d'autres infamies.

Il est inutile de peindre l'agitation de notre malheureuse épouse, quand elle apprit que son persécuteur, escorté de gens aussi crapuleux, aussi farouches que lui, allait venir contempler ou redoubler l'horreur des visites qu'elle était accoutumée d'en recevoir : elle sortait de table. Ma chère demoiselle, demanda-t-elle à Justine, sont-ils bien ivres... bien échauffés... bien redoutables ? — Oh ! oui, madame, ils déraisonnent. — Grand Dieu ! je vais éprouver des atrocités... Vous ne m'abandonnerez pas pendant cette cruelle séance ; vous resterez auprès de moi, n'est-ce pas, mademoiselle ? — Assurément, si l'on me le permet. — Oh ! oui, oui.. Et quels sont ces gens ? L'un d'eux, dites-vous, est le neveu de monsieur de Gernande, le marquis de Bressac ?... Oh ! c'est un monstre, je le connais de réputation ; il a, dit-on, empoisonné sa mère... Et monsieur de Gernande peut recevoir chez lui le meurtrier de sa propre sœur !... quelle infamie, grand Dieu ! L'autre est, dites-vous, un assassin de profession ? — Oui, madame ; un cousin de monsieur de Gernande, qui tient une hôtellerie par libertinage, afin d'y voler... d'y égorger ceux qui y couchent. — Oh ! quels gens !...

quels gens! Voilà donc les scélérats auxquels mon époux va me livrer? Et quelle est cette femme qu'ils ont avec eux?—L'épouse de l'aubergiste, aussi scélérate... aussi corrompue qu'eux.—Oh! mademoiselle, il est donc possible que la douceur et l'aménité de notre sexe s'allient à toute la dépravation de celui des hommes?—Ignorez-vous donc, madame, répondit Justine, qu'une femme qui a renoncé à la pudeur... à la délicatesse qui doit caractériser ce sexe, s'engage, et plus vîte, et plus aveuglément que les hommes dans la carrière du vice et de l'intempérance?—Et vous croyez, mademoiselle, que monsieur de Gernande permettra que je devienne aussi le plastron des goûts monstrueux de cette abominable créature?—Ah! je n'en doute pas, madame; et Justine finissait à peine sa réponse, que la société se fit entendre. Des ris immodérés, d'affreux propos... beaucoup de blasphêmes l'annoncèrent à madame de Gernande, dont quelques larmes vinrent mouiller les paupières, tout en se préparant néanmoins à la soumission.

Le cortège était composé du mari, de monsieur et de madame d'Esterval, de Bressac, des six plus jolis ganimèdes, des deux vieilles pour

pour le service, et de notre infortunée Justine... qui, toute émue des infamies dont elle voyait les dispositions... redoutant d'être outragée elle-même... sûre de ne pouvoir être d'aucune utilité à sa maîtresse, ne formait intérieurement d'autre desir que d'être à cent lieues de là.

Toutes les cérémonies que nous allons détailler ici s'observaient régulièrement à chacune des visites de ce cruel époux; on n'y changeait que quelques détails, en raison du plus ou du moins de monde qu'admettait Gernande à ces orgies.

La comtesse, simplement entourée d'une chemise de gaze à la grecque, se mit à genoux dès que le comte entra; et ce fut dans cet état d'humiliation que nos scélérats l'examinèrent. — En vérité, mon oncle, dit Bressac à demi-chancelant, vous avez là pour femme une charmante créature... Puis, balbutiant... Me permettez-vous, ma chère tante, d'avoir l'honneur de vous saluer... Je suis vraiment touché de vous voir en si piteux état; il faut que mon cher oncle ait bien à se plaindre de vous, pour vous molester de cette manière; car c'est vraiment un homme juste que mon cher oncle. — Il faut, dit madame

d'Esterval tourmentée d'un hoquet violent, que madame la comtesse ait de furieux torts avec monsieur son époux ; il serait impossible, sans cela, qu'un homme aussi humain, aussi complaisant... aussi doux, exigeât de pareilles choses d'une dame dont il n'aurait pas à se plaindre. — Eh non, je vois ce que c'est, dit d'Esterval ; c'est un acte d'adoration de la part de madame ; c'est un culte qu'elle offre à son mari. — Mes amis, dit Gernande, vous trouverez bon que ce soit à vos fesses qu'elle rende cet hommage, et je vous prie tous trois de lui présenter le dieu, pour qu'il reçoive aussitôt l'encens. — Ah ! parbleu, mon oncle a raison, dit Bressac en se déculottant aussitôt, et mettant au grand jour la partie de son corps qu'il dévoilait avec le plus de complaisance... oui, oui, je vois bien que c'est mon cul que veut adorer ma chère tante, et je le lui montre avec grand plaisir. — Allons, allons, tous les culs à l'air, dit Gernande ; et voilà dans l'instant ceux des deux autres membres de la société, celui de Justine, ceux des bardaches, et même ceux des vieilles, entourant tellement la pauvre Gernande, qu'elle est comme pressée, comme foulée par cette multitude de fesses, qui viennent, pour

ainsi dire, lui frotter le menton. — Un peu d'ordre à tout ceci, mon oncle, dit Bressac, car nous allons étouffer madame : que chacun vienne à son tour lui faire baiser cette partie, qui paraît échauffer autant ses desirs; je vais donner l'exemple le premier. Un peu de merde accompagne l'action; et le procédé paraît si plaisant, qu'il n'est personne, excepté Justine, qui n'aille à l'instant l'imiter. — Allons, madame, dit à la fin Gernande, êtes-vous prête? — A tout, monsieur, répondit humblement la comtesse : vous savez bien que je suis votre victime. Gernande alors commande à Justine de déshabiller sa maîtresse; et, quelque répugnance qu'éprouve celle-ci, elle n'a d'autre parti que la résignation : la malheureuse, hélas! ne se prêtait que lorsqu'elle ne pouvait faire autrement, mais de bon gré... jamais; elle enlève donc la simare de sa maîtresse, et l'expose nue aux regards de l'impudique assemblée. — Voilà, sur ma parole, une superbe femme, dit d'Esterval que ce spectacle irrite fortement. — Eh bien, dit Gernande, fouts-la, mon ami, puisque tu la trouves belle; je te la livre : pardon, mon neveu, si je ne te donne pas la préférence; mais je connais

tes goûts... je te réserve le cul, et s'il te tente, vous pourriez, ce me semble, la mettre entre vous deux ; la consanguinité me fera faire un miracle ; et, quoique le cul d'une femme ne me séduise guères plus que son devant, je vais, si d'Esterval le veut, enfiler, de concert avec lui, la route opposée à celle qu'il va suivre : veuillez nous diriger, mon oncle. — Volontiers, dit Gernande, rien ne m'amuse comme de travailler moi-même à mon déshonneur : il s'emparè en disant cela du vit de d'Esterval, le niche dans le con de sa femme qu'il fait renverser sur le fouteur ; les plus belles fesses du monde se trouvent, par cette attitude, au pouvoir de Bressac, qui, guidé de même par Gernande, a bientôt franchi tout obstacle ; le vieux paillard se place sur un fauteuil, en face de la scène ; les six gitons l'entourent ; il en branle un de chaque main ; deux sont placés près de son nez, de manière qu'il puisse en sucer un alternativement, et les deux autres se relayent pour rendre à son triste engin ce qu'il exécute avec les deux qu'il a placé près de sa bouche. Soratisez mon neveu, dit-il aux vieilles, les bougres aiment à avoir le cul caressé quand ils foutent. — Oui, oui, dit Bressac en se cram-

ponnant vivement sur sa tante, et la sodomisant jusqu'aux poils, cet épisode est nécessaire, mon oncle a raison de l'exiger, mais je voudrais le rendre à Justine. — Rien de si aisé, dit Gernande... qu'elle se déshabille à l'instant... Il faut obéir; et voilà notre héroïne contrainte à présenter ses fesses aux doigts luxurieux de Bressac, qui, les réunissant tous cinq, en forme une masse assez volumineuse pour molester cruellement le cul de cette pauvre fille. Dorothée seule restait sans ouvrage; la gueuse se branlait au spectacle du plaisir des autres. —Madame, lui dit Gernande, coulez-vous sous ma femme, elle vous branlera; je vais vous céder un giton, qui vous gamahuchera, pendant que votre clitoris sera pollué par ma femme, et votre trou de cul vivement secoué par Justine. Allons, mes amis, il me semble que voilà le groupe assez bien ensemble; travaillons maintenant de concert. Parlez-moi donc de ma femme, au moins, messieurs? c'est bien la peine que je vous la cède, si vous ne m'en dites pas votre avis. — Tiens, mon ami, dit d'Esterval en lui déchargeant dans le con, voilà le plus bel éloge que j'en puisse faire; il faut qu'une femme m'irrite bien pour obtenir ainsi du foutre de moi, sans quelque

épisode cruel... Ah ! sacre-Dieu, qu'elle m'a donné de plaisir ! le vit de Bressac, en lui farfouillant le cul, rendait son vagin d'un étroit... oh ! cette jouissance est délicieuse ! — Bougre de Dieu, je décharge aussi... je n'en puis plus, dit Dorothée... Mais ne disiez-vous pas que l'on saignait madame ; mon foutre aurait bien mieux coulé, si j'avais vu verser son sang. — Ma foi, dit Bressac en se retirant du cul, je garderai mon sperme pour quand la saignée se fera : un peu plus difficile que vous, je n'ai pas trouvé dans l'anus de ma tante tout ce que je croyais y rencontrer ; on est difficile avec ses parens. Procèdes donc, Gernande, à cette douce opération, je t'en prie ; ma tête n'est montée que pour cela, ce n'est que cela que je veux voir. Et ici Bressac ne pouvait s'empêcher de témoigner tout le dégoût que venait de lui donner la consommation d'un acte, qui s'arrangeait si mal à des principes auxquels il tenait presqu'autant qu'à sa propre vie. Il regardait avec dédain ce cul qu'il venait de foutre ; et se rapprochant d'un bardache, comme pour se purifier : Eh bien ! mon oncle, disait-il, eh bien ! sacre-Dieu, saignons-nous ?

Gernande, très-irrité, commençait à lancer des regards furieux sur sa femme : oui,

oui, nous allons la saigner, la gueuse, ne craignez pas que je la ménage; allons, madame, continua-t-il en s'adressant à sa victime, faites votre devoir. Au fait du cérémonial, madame de Gernande, soutenue par Justine, s'élève sur le fauteuil du comte, et lui présente ses fesses à baiser; écartes donc, bougresse, dit Gernande avec brutalité, et il fête long-tems ce qu'il desire voir, en faisant prendre différentes positions; il entr'ouvre... il resserre, chatouille de sa langue l'orifice d'où sort le vit de Bressac; bientôt entraîné par la férocité de ses passions, il prend une pincée de chair, la comprime, la déchire, et dès que la blessure est faite, le vilain en tête le sang. Pendant ces préliminaires, Bressac attentif se fait branler par un giton, d'Esterval patine sa femme, les cinq autres bardaches entourent le comte, en le suçant ou s'en faisant sucer.

Il s'étend ensuite sur un canapé, veut que sa femme, à cheval sur lui, continue d'avoir le derrière posé sur son visage, pendant qu'avec sa bouche elle lui rendra, par le moyen de la succion, les mêmes services qu'il vient de recevoir des ganimèdes, qu'il continuait de branler de droite et de gauche: les mains de

Justine travaillaient pendant ce tems-là sur son derrière, elles le polluaient de toute leur force.

Cette attitude, employée près d'un quart-d'heure, ne produisit encore rien ; il fallut la changer. Les vieilles étendirent la comtesse dans une chaise longue, couchée sur le dos, ses cuisses dans le plus grand écart possible. La vue de ce con mit Gernande dans une espèce de rage ; il le considère en frémissant, ses yeux lancent des feux, il blasphême, s'empare des lancettes, se précipite comme un furieux sur sa victime, la pique sur le ventre et sur la motte, en sept ou huit endroits différens, pendant qu'un giton ne cesse de le sucer. C'est ici où Bressac et d'Esterval, plus enflammés de ce redoublement de luxure, enfilèrent chacun un garçon. Cependant les blessures faites par Gernande n'étaient encore que très-légères : il invite Dorothée à lêcher ce vagin bâillant de sa femme, elle le fait ; puis Gernande met à sa portée le beau cul de la d'Esterval, pour le traiter avec la même rigueur qu'il vient d'employer avec sa femme. — Ne vous gênez pas, dit d'Esterval voyant qu'il use de discrétion ; piquez, piquez ; il n'y a jamais d'inconvénient à faire saigner le cul

des femmes, elles ne s'en portent que mieux.

Gernande alors s'empare de Justine, et l'établissant sur les reins de Dorothée, il traite les fesses de notre héroïne, comme il vient de faire de celles de l'épouse de d'Esterval. On ne cesse de le sucer, quelquefois néanmoins il oblige les gitons à se sucer mutuellement, et il les arrange de manière que dans le tems qu'il en suce un, un autre le lui rend, et que celui qu'il suce, revient de sa bouche rendre le même service à celui dont il est sucé. Le comte recevait beaucoup, mais il ne donnait rien; sa satiété ou son impuissance était telle, que les plus grands efforts ne parvenaient même pas à le tirer de son engourdissement; il paraissait ressentir des titillations très-violentes, mais rien ne se manifestait. Quelquefois il ordonnait à Justine de sucer elle-même les gitons, et de venir rendre aussi-tôt dans sa bouche l'encens qu'elle en recueillerait.

Toutes les postures se dérangent enfin; mais la comtesse demeure étendue sur son canapé. C'est alors où Gernande prie tous les spectateurs d'aider à son plan. — De quoi s'agit-il, dit Bressac? Voilà une femme que je vous livre, mes amis, dit Gernande; je vous conjure de

l'insulter, de la molester, de la tourmenter en tout sens et de toutes les manières possibles; plus vous l'accablerez d'outrages, plus vous irriterez mes passions. L'idée saisie avec ardeur s'exécute avec autant d'énergie : les vieilles, les gitons, Dorothée, d'Esterval et Bressac principalement, insultent la pauvre comtesse avec tant d'arrogance, la traitent avec si peu de ménagement, la bourrent avec tant de férocité, que ses larmes coulent à grands flots. L'un lui crache au nez, celui-ci la soufflète, cet autre la nazarde, pendant qu'un troisième lui pète dans la bouche, et qu'un quatrième lui donne des coups de pieds dans le cul. On ne s'imagine pas enfin tous les caprices, tous les mauvais traitemens auxquels cette malheureuse est exposée pendant plus de deux heures, lorsqu'il prend à d'Esterval envie de l'enculer : on la place, elle est obligée de sucer son mari, pendant ce tems-là Dorothée l'encule en dessous, et Bressac encule son oncle, en baisant les fesses de Justine ; les ganimèdes entourent le groupe, en faisant baiser leurs vits aux uns, leurs délicieux derrières aux autres ; Gernande, sucé par son épouse, s'amusait à la souffleter; toujours en but aux cruautés de cet homme ter-

rible, on eût dit que l'honneur de lui appartenir devenait un titre pour être sa victime ; le scélérat n'était ému de cruauté, qu'en raison des liens qui prêtaient de la force aux outrages. L'attitude se dérange encore : Gernande place tout le monde à droite et à gauche de sa femme, entremêlé de manière qu'il ait un cul d'homme ici, là celui d'une femme ; à quelque distance de cette perspective, il l'examine avec attention ; l'instant d'après il se rapproche, il touche, il compare, il caresse, il ne faisait souffrir personne; mais lorsqu'il arrivait à son épouse, ce n'étaient plus que claques, pinçons et morsures ; ce pauvre cul faisait déjà frémir à regarder ; il veut enfin que tous les hommes sodomisent la comtesse ; il vient s'emparer de leurs vits tour-à-tour, les braque lui-même à l'entrée de l'anus conjugal, et les y enfonce, pendant que Justine le suce. Chacun reçoit de lui la permission de limer quelque tems le cul de sa femme ; mais ce n'est que dans sa bouche que le sacrifice doit se consommer ; pendant que l'un agit, il se fait sucer par l'autre, et sa langue s'enfonce au trou du cul présenté par l'agent ; cet acte est long ; le comte s'en irrite, il se relève, et veut que Justine remplace son épouse. Notre

vertueuse fille supplie Gernande, à genoux, de ne point exiger d'elle une telle horreur ; mais ce sont des décrets divins que les desirs d'un tel homme! Il place donc la comtesse sur le dos le long d'un canapé, fait coler Justine sur elle, les reins élevés et tournés vers lui ; il s'empare une seconde fois de tous les vits, les place alternativement tous dans le cul de la pauvre Justine, obligée pendant ce tems-là de branler la comtesse, et de la baiser sur la bouche ; pour lui, son offrande est la même : chaque homme ne pouvant agir qu'en lui montrant un cul, il baise avec ardeur tous ceux qu'on lui présente, en continuant d'exiger des fouteurs de Justine, ce qu'il a desiré de ceux de sa femme. Le coquin veut sucer tous les vits qui viennent d'enculer notre héroïne ; quand tout le monde y a passé, le libertin, à ton tour, se présente au combat ; efforts superflus, s'écrie-t-il! ce n'est pas là ce qu'il me faut : au fait... au fait... Allons, putain, vos bras... Ici chacun se retire, chacun, dans un silence respectueux, attend l'issue de l'évènement ; Bressac et d'Esterval, branlés par des bardaches, ont leurs yeux libertins fixés sur le héros. Gernande saisit sa femme avec férocité, il la place à genoux sur un tabouret,

tabouret, les bras soutenus au plafond par de larges rubans noirs ; Justine est chargée de placer les bandes ; il visite les ligatures ; ne les trouvant pas assez comprimées, il les resserre de toute sa force, afin, dit-il, que le sang jaillisse avec plus de violence. Il baise ces bras ainsi comprimés, il tète les veines, et les pique aussi-tôt toutes deux presqu'en même-tems ; le sang s'élance avec rapidité : Gernande s'extasie ; il retourne se placer en face, pendant que ces deux fontaines coulent ; Justine le suce, il le rend, tour-à-tour, à quatre gitons dont il s'environne, sans cesser néanmoins de fixer ses yeux sur les jets de sang qui l'enflamment, et qui paraissent l'unique source de ses plus chers plaisirs. Ici la compatissante Justine, emportée par le sentiment impérieux de la pitié, hâte, par tout ce qu'elle suppose de plus vif, le dénouement des voluptés de son maître, parce qu'elle croit y voir celui des tourmens de sa malheureuse maîtresse, et devient donc ainsi catin par bienfaisance, et libertine par vertu. Il arrive enfin ce dénouement flatteur, mais, graces aux soins de d'Esterval. Cet officieux parent sent le besoin que Gernande a d'être foutu ; il le soulève, lui enfonce son vit énorme dans

le cul, pendant que Bressac, échauffé de la scène, approche sa tête des jets de sang de la victime, pour en inonder son visage; il sodomisait un giton et déchargeait pendant ce tems-là. C'est alors où toute la férocité de Gernande se déploie; il approche de sa femme, il l'accable d'injures, colle ses lèvres tour-à-tour sur chaque saignée, pompe et avale plusieurs gorgées de sang. Cette liqueur achève de l'enivrer; il n'est plus à lui; ses beuglemens ressemblent à ceux du taureau: il étranglerait sa femme, s'il n'était contenu par les vieilles et par Justine; car ses perfides amis, loin de le tempérer, l'excitent. Laissez-le faire, criait l'indigne Bressac, quoiqu'il eût déchargé. Ne gênez donc point sa passion, disait Dorothée. Eh, foutre, criait d'Esterval, qu'importe qu'il la tue, ou non; ce n'est jamais qu'une femme de moins. Mais les efforts pour le contenir n'en étaient pas moins les mêmes. Justine, un instant dérangée par la vigueur de ces secousses, se ragenouille... le reprend. Dorothée, les fesses exposées, branle la racine du vit et manie les couilles. On le dégage enfin de ce fluide embrâsé, dont la chaleur, l'épaisseur, et sur-tout l'abondance, le mettent dans un tel état de fréné-

sie, qu'on le croit prêt à rendre l'ame. Sept ou huit cuillers eussent à peine contenue la dose élancée, et la plus épaisse bouillie en peindrait mal la consistance; avec cela, presque point d'érection; l'apparence même de l'épuisement. Voilà de ces contrariétés qu'expliqueront les gens de l'art. Le comte mangeait excessivement, et dissipait fort peu. Etait-ce là la cause de ce phénomène?

Justine veut voler à sa maîtresse, elle brûle d'étancher son sang. Un moment, sacre-Dieu, dit Desterval, retirant un vit écumeux de luxure du cul de Gernande, dans lequel il n'a fait que s'exciter... Un moment, triple-Dieu, s'imagine-t-on qu'il ne faille pas que je perde aussi mon sperme? Il regardait tout le monde, et ne se fixait sur personne. Convoitant enfin la malheureuse comtesse ensanglantée, il se colle sur elle, et la sodomise presqu'évanouie; allons, dit-il, au bout d'une courte carrière, en retirant son vit et le pressurant, secourez la putain maintenant tant que vous voudrez, mais il fallait bien que je déchargeasse.

On bande enfin les plaies de la victime, on la délie, on la pose sur un canapé dans un grand état de faiblesse; mais nos libertins, et

Gernande sur-tout, sans s'inquiéter de son état, sans daigner jeter même un regard de pitié sur cette malheureuse victime de leur rage, sortent brusquement avec leurs mignons, laissant les vieilles et Justine mettre ordre à tout comme elles le voudront.

Telle est la situation où l'on peut le mieux juger les hommes : est-ce un novice emporté par la fougue de ses passions ? Le remords sera peint sur son visage, lorsqu'il examinera dans le calme les funestes effets de son délire. Est-ce un libertin gangrené de toute la corruption du vice ? de telles suites ne l'effrayeront pas ; il les observe sans peine comme sans regret... peut-être même encore avec quelques émotions de l'infâme volupté que produisit sa coupable ivresse (1).

Nos libertins, pourtant plus émus qu'énervés, en causant des plaisirs qu'ils viennent de goûter, retrouvent bientôt dans ces détails

---

(1) Mais si, comme l'on ne saurait en douter, le plus coupable devient le plus heureux, parce que ses plaisirs ne seront point troublés de remords, il résultera donc de-là que le crime contribuera plus au bonheur que la vertu. Quelle funeste conséquence pour les moralistes !

la force nécessaire pour en desirer de nouveaux; on s'était retiré dans un vaste boudoir, escorté des bardaches; et là, tout en les baisotant et les maniant, chacun cherchait à ranimer dans les charmes de la conversation quelques-unes des étincelles de lubricité dont il venait de s'embraser. Savez-vous, mon oncle, dit Bressac, que votre passion est délicieuse? Je ne connais rien de piquant, dit Desterval, comme cette liaison des idées de la luxure et de la cruauté; il n'est rien dans le monde qui m'excite aussi vivement, et il n'est point de procédé au monde qui marie plus délicatement ces idées, comme celui qu'emploie monsieur de Gernande. Oui, dit Bressac; mais il me semble que je ne voudrais pas m'en tenir au bras, je saignerais un peu par-tout. C'est aussi ce que je fais, dit Gernande; et les cicatrices qui couvrent ma chère épouse, ont dû vous prouver qu'il est bien peu de parties de ce beau corps qui soient échappées à ma barbarie. Mais, est-il vrai, dit d'Esterval, qu'il n'y ait que votre femme qui ait l'art de vous échauffer vivement dans l'exercice de cette passion? Une autre femme m'irriterait aussi, dit Gernande; mais il n'est pas douteux que la mienne m'électrise infiniment plus qu'une

autre. Ceci, dit Dorothée, doit être infiniment lié aux principes que monsieur a de notre sexe. Oh! je suis persuadé qu'ils sont d'une extrême durêté, dit Bressac; si mon oncle voulait avoir la complaisance de nous les expliquer, toute la société, sans doute, les entendrait avec plaisir. Gernande y consentit; et comme en ce moment Justine revenait rendre compte à son maître de l'état de celle dont le soin lui était confié, on lui permit d'assister à la dissertation que Gernande commença dans ces termes:

« Mes passions, dites-vous, mes amis, vous donnent une assez mauvaise opinion de ma façon de penser sur les femmes, et, certes, vous ne vous trompez pas lorsque vous vous persuadez que je les méprise autant que je les hais; mais c'est principalement lorsque cette femme est liée à moi par les liens conjugaux, que vous vous figurez que mon éloignement et mon antipathie doivent redoubler pour elle. Avant que d'entrer dans l'analyse de ces sentimens, il convient que je vous demande d'abord, de quel droit vous prétendriez, par exemple, qu'un mari fût obligé de faire le bonheur de sa femme, et quel titre ose alléguer cette femme pour l'exiger de son mari?

La nécessité de se rendre mutuellement tels ne peut exister, vous en conviendrez, qu'entre deux êtres également pourvus de la faculté de se nuire, et par conséquent entre deux êtres d'une même force. Une telle association ne saurait avoir lieu, qu'il ne se forme aussi-tôt un pacte entre ces deux êtres, de ne faire, chacun vis-à-vis l'un de l'autre, que la sorte d'usage de leur force qui ne peut nuire à aucun des deux; mais cette ridicule convention ne saurait assurément exister entre l'être fort et l'être faible. De quel droit ce dernier exigera-t-il que l'autre le ménage? et par quelle imbécillité le premier s'y engagerait-il? Je puis consentir à ne pas faire usage de mes forces avec celui qui peut se faire redouter par les siennes: mais par quel motif en amoindriré-je les effets avec l'être que m'asservit la nature? me répondrez-vous? par pitié. Ce sentiment n'est compatible qu'avec l'être qui me ressemble; et, comme il est égoïste, son effet n'a lieu qu'aux conditions tacites que l'individu qui m'inspirera de la commisération en aura de même à mon égard. Mais si je l'emporte constamment sur lui par ma supériorité, sa commisération me devenant inutile, je ne dois jamais l'acheter par aucun sacrifice. Ne

serais-je pas une dupe d'avoir de la pitié pour un être auquel je ne dois jamais en inspirer? dois-je pleurer la mort du poulet que l'on égorge pour mon dîner? Cet individu, trop au-dessous du mien, n'ayant aucune relation avec le mien, ne peut faire naître en mon cœur aucun sentiment. Or, les rapports de l'épouse avec le mari ne sont pas d'une conséquence différente que celle du poulet avec moi. L'un et l'autre sont des bêtes de ménage, dont il faut se servir, d'après les vues indiquées par la nature, sans les différencier en quoi que ce puisse être. Mais, je vous le demande, mesdames, si l'intention de la nature était que votre sexe fût créé pour le bonheur du nôtre, ET VICE VERSA, aurait-elle fait, cette nature aveugle, tant d'inepties dans la construction de l'un et de l'autre de ces sexes? leur eût-elle prêté des torts si graves, que l'éloignement et l'antipathie mutuelle en dussent nécessairement résulter? Sans aller chercher plus loin des exemples, avec l'organisation que vous me connaissez, dites-moi, je vous prie, mes amis, quelle est la femme que je pourrais rendre heureuse? et, reversiblement, quel homme pourra trouver douce la jouissance d'une femme, quand il ne sera pas pourvu des gi-

gantesques proportions nécessaires à la contenter ? seront-ce à votre avis les qualités morales d'un individu de ce sexe qui pourront nous dédommager de ses défauts physiques ? Eh ! quel être raisonnable, en connaissant une femme à fond, ne s'écriera pas avec Euripide : « Celui des Dieux qui a mis la femme au monde peut se flatter d'avoir produit la plus mauvaise de toutes les créatures et la plus fâcheuse pour l'homme. » S'il est donc prouvé que les deux sexes ne se conviennent point du tout mutuellement, et qu'il ne soit pas une plainte fondée, faite par l'un, qui n'aille à merveille à l'autre, il est donc faux, de ce moment-là, que la nature les ait créé pour leur mutuel bonheur ; elle peut leur avoir donné le desir de se rapprocher pour concourir au but de la propagation, mais nullement celui de se lier à dessein de trouver leur félicité l'un dans l'autre. Le plus faible n'ayant donc aucun titre réel a réclamer la pitié du plus fort, ne pouvant plus lui opposer qu'il peut trouver son bonheur en lui, n'a plus d'autre parti que la soumission. Et comme, malgré la difficulté de ce bonheur mutuel, il est dans les individus de l'un et de l'autre sexe, de ne travailler qu'à se la procurer, le plus faible doit réunir sur lui, par

cette soumission, la seule dose de félicité qu'il lui soit possible de recueillir ; et le plus fort doit travailler à la sienne par telle voie d'oppression qu'il lui plaira d'employer, puisqu'il est prouvé que le seul bonheur de la force est dans l'exercice des facultés du fort, c'est-à-dire, dans la plus complète oppression du faible. Ainsi, ce bonheur que les deux sexes ne peuvent trouver l'un avec l'autre, ils le trouveront, l'un par son obéissance aveugle, l'autre par la plus entière énergie de sa domination. Eh! si l'intention de la nature n'était pas que l'un des sexes dominât l'autre... le tyrannisât... ne les aurait-elle pas créé de force égale ? En rendant l'un inférieur à l'autre en tout point, n'a-t-elle pas suffisamment indiqué que sa volonté était que le plus fort usât des droits qu'elle lui donnait. Plus celui-ci étend son autorité, plus il rend malheureuse la femme liée à son sort, et mieux il remplit les vues de la nature. Ce n'est pas sur les plaintes de l'être faible qu'il faut juger le procédé ; tout jugement fait de cette manière ne saurait être que vicieux, puisque vous n'emprunteriez, en le faisant, que les idées du faible : il faut juger l'action sur la puissance du fort, sur l'extension qu'il a donnée à sa puissance, et, quand

les effets de cette force se sont répandus sur une femme, examiner alors ce qu'est une femme, la manière dont ce sexe méprisable a été regardé, soit dans l'antiquité, soit de nos jours, par les trois-quarts des peuples de la terre ».

« Or, que vois-je en procédant de sang-froid à cet examen ? une créature chétive, toujours inférieure à l'homme, infiniment moins ingénieuse, moins sage, constituée d'une manière dégoûtante, entièrement opposée à ce qui peut plaire à son maître... à ce qui doit le délecter, un être mal-sain les trois-quarts de sa vie, hors d'état de satisfaire son époux tout le tems où la nature le contraint à l'enfantement, d'une humeur aigre, acariâtre, impérieuse, tyran, si on lui laisse des droits, bas et rampant, si on le captive ; mais toujours faux, toujours méchant, toujours dangereux, une créature si perverse enfin, qu'il fut très-sérieusement agité au concile de Mâcon, pendant plusieurs séances, si cet individu bizarre, aussi distinct de l'homme, que l'est de l'homme le singe des bois, pouvait prétendre au titre de créature humaine, et si l'on pouvait raisonnablement le lui accorder. Mais ceci serait-il une erreur du siècle ? et la femme

est-elle mieux vue dans ceux qui précédèrent ? Les Perses, les Mèdes, les Babylonniens, les Grecs, les Romains, honoraient-ils ce sexe odieux, dont nous osons faire aujourd'hui notre idole ? Hélas ! je le vois opprimé par-tout, par-tout rigoureusement éloigné des affaires, avili, enfermé par-tout; les femmes, en un mot, généralement traitées comme des bêtes, dont on se sert à l'instant du besoin, et qu'on recèle aussi-tôt dans le bercail. M'arrêteré-je un moment à Rome ? j'entends Caton le sage me crier du sein de l'ancienne capitale du monde : « Si les hommes étaient sans femmes, ils converseraient encore avec les Dieux ». J'entends un censeur romain commencer sa harangue par ces mots : « S'il nous était possible de vivre sans femmes, nous connaîtrions dès-lors le vrai bonheur. ». J'entends les poëtes chanter sur les théâtres de la Grèce : « O Jupiter ! quelle raison put t'obliger de créer les femmes ! ne pouvais-tu donner l'être aux humains par des voies plus sages et meilleures, par des mesures enfin qui nous eussent évité ce fléau » ! Je vois ce même peuple, les Grecs, tenir ce sexe dans un tel mépris, qu'il faut des loix pour obliger un Spartiate à la propagation, et qu'une des peines de ces sages

républiques, est de contraindre un malfaiteur à s'habiller en femme, c'est-à-dire, à se revêtir comme l'être le plus vil et le plus méprisé qu'elles connaissent ».

Mais, sans aller chercher des exemples dans des siècles si reculés de nous, de quel œil ce malheureux sexe est-il vu, même encore sur la surface du globe ? comment y est-il traité ? Je le vois enfermé dans toute l'Asie, y servir en esclave aux caprices barbares d'un despote qui le moleste, qui le tourmente, et qui se fait un jeu de ses douleurs. En Amérique, je vois des peuples naturellement humains (les Eskimaux), pratiquer entre hommes tous les actes possibles de bienfaisance, et traiter les femmes avec toute la dureté imaginable; je les vois humiliées, prostituées aux étrangers dans une partie de l'univers, servir de monnoie dans une autre. En Afrique, bien plus avilies sans doute, je les vois exerçant le métier de bêtes de somme, labourer la terre, l'ensemencer, et ne servir leurs maris qu'à genoux. Suivrai-je le capitaine Cook dans ses nouvelles découvertes ? L'île charmante d'Othaïti, où la grossesse est un crime qui vaut quelquefois la mort à la mère, et presque toujours à son fruit, m'offrira-t-elle

des femmes plus heureuses? Dans d'autres îles découvertes par ce même marin, je les vois battues, vexées par leurs propres enfans, et le mari lui-même se joindre à sa famille pour les tourmenter avec plus de rigueur. Plus les peuples sont rapprochés de la nature, mieux ils en suivent les loix. La femme ne peut avoir avec son mari d'autres rapports que celui de l'esclave avec son maître; elle n'a décidément aucun droit pour prétendre à des titres plus chers.

Quoi qu'il en soit enfin, mes amis, tous les peuples de la terre jouirent du droit le plus étendu avec leurs femmes: il s'en trouva même qui les condamnaient à la mort dès qu'elles venaient au monde, ne conservant que le petit nombre nécessaire à la reproduction de l'espèce. Les Arabes, connus sous le nom de Koreihs, enterraient leurs filles, dès l'âge de sept ans, sur une montagne auprès de la Mèque, parce qu'un sexe aussi vil leur paraissait, disaient-ils, indigne de voir le jour: les femmes, dans le sérail du roi d'Achem, pour le seul soupçon d'infidélité, pour la plus légère désobéissance dans le service des voluptés du prince, ou si-tôt qu'elles inspirent le dégoût, sont condamnées aux plus affreux

supplices ; le roi lui-même leur sert de bourreau. Aux bords du Gange, elles sont obligées de s'immoler sur les cendres de leurs époux, comme inutiles au monde dès que leurs maîtres n'en peuvent plus jouir. Ailleurs, on les chasse ainsi que des bêtes fauves ; c'est un honneur que d'en tuer beaucoup. En Egypte, on les immole aux dieux. A Formose, on les foule aux pieds dès qu'elles sont enceintes. Les loix germaniques ne condamnaient qu'à dix écus d'amende celui qui tuait une femme étrangère ; rien si c'était la sienne, ou une courtisane. Par-tout, en un mot, je le répète, par-tout je vois les femmes humiliées, molestées, sacrifiées à la superstition des prêtres, à la barbarie des époux, ou aux caprices des libertins ; et ce qu'il y a de plus malheureux pour elles, c'est que plus on les étudie, plus on les analyse, plus on se convainct qu'elles sont dignes de leur sort. Est-il possible, s'écrient leurs imbécilles partisans, que les antagonistes de ce sexe ne veuillent pas ouvrir les yeux sur les mérites dont il est rempli ! Voyez, disent-ils avec enthousiasme, les soins touchans qu'il a de notre jeunesse, sa complaisance dans notre âge mûr, tous les secours dont il nous devient quand nous vieillissons ;

comme il nous sert dans nos maladies, comme il nous console dans nos afflictions ; que de délicatesse il met à soulager nos maux ; que d'art à détourner, s'il peut, les calamités qui nous assiègent ; que d'empressement à sécher nos larmes... Et vous ne chérissez pas, vous n'adorez pas des êtres aussi parfaits !... de si tendres amies données par la nature ! Non, je ne les chéris ni les adore ; je reste ferme au sein de l'illusion, et ma sagesse sait y résister ; je ne vois que de la faiblesse, de la peur et de l'égoïsme dans tout ce que vous venez de me vanter. Si, comme la louve ou la chienne la femme allaite son fruit, c'est que cette secrétion, qui lui est dictée par la nature, devient indispensable à sa santé ; si elle nous est utile dans les différens maux que nous venons de peindre, c'est par tempérament bien plus que par vertu ; c'est par orgueil ou par amour d'elle-méme. Ne nous surprenons pas de ses motifs : la faiblesse de ses organes la rendant plus propre que nous au sentiment pusillanime de la pitié, la porte machinalement, et sans qu'elle y ait aucun mérite, à plaindre et à consoler les maux qu'elle voit, et sa poltronerie naturelle l'engage à donner à celui qui est plus fort qu'elle,

des soins dont elle sent bien qu'elle aura besoin tôt ou tard. Mais, rien de vertueux, rien de désintéressé dans tout cela, rien, au contraire, que de personnel et de machinal ; c'est une absurdité révoltante, que de vouloir lui composer des vertus de ses besoins, et de trouver, ailleurs que dans sa débilité, dans ses craintes, tous les motifs de ces belles actions, dont notre aveuglement nous rend dupes ; et, parce que j'ai le malheur de vivre chez un peuple encore assez grossier pour ne pouvoir se nourrir de ces grands principes... pour n'oser abolir le plus ridicule des préjugés, je me priverais des droits que la nature m'accorde sur ce sexe ! je renoncerais à tous les plaisirs qui naissent de ces droits ! Non, non, mes amis, cela n'est pas juste, je voilerai ma conduite, puisqu'il le faut ; mais je me dédommagerai en silence des chaînes absurdes où la législation me condamne ; et là, je traiterai ma femme comme il me conviendra... Comme j'en trouve le droit dans tous les codes de l'Univers, dans mon cœur, et dans la nature ».

Ma foi, mon oncle, dit Bressac, qui, pendant tout le discours, n'avait cessé de prouver à un joli petit garçon qu'il tenait enculé

combien il approuvait les maximes sur les femmes que venait d'énoncer Gernande ; oh ! par ma foi, je crois maintenant votre conversion impossible. Aussi, ne conseillé-je à personne de l'entreprendre, répondit le comte; l'arbre est trop vieux pour être plié : on peut faire, à mon âge, quelques pas de plus dans la carrière du mal... pas un dans celle du bien. Mes principes et mes goûts, d'ailleurs, font ma félicité ; depuis mon enfance, ils furent toujours l'unique base de ma conduite et de mes actions : peut-être irai-je plus loin, je sens que c'est possible ; mais pour revenir, non. J'ai trop d'horreur pour les préjugés des hommes ; je hais trop sincérement leur civilisation, leurs vertus et leurs Dieux, pour y jamais sacrifier mes penchans.

Messieurs, dit ici la fougueuse d'Esterval, vous avez maltraité mon sexe ; mais les sentimens que j'ai toujours professés m'élèvent trop au-dessus de sa faiblesse, pour que je prétende au vain honneur de le défendre. Je suis un être amphibie, d'ailleurs, qui, comme vous l'avez vous-mêmes décidé, tient infiniment plus à votre sexe qu'à celui des femmes, et vous avez dû vous en convaincre encore mieux, par la manière énergique dont je me

suis prêtée aux vexations de madame de Gernande. Je vous proteste donc que je desirerai toujours d'être homme, quand il s'agira d'adopter leurs goûts, ou de me livrer à leurs passions. —Et moi, dit la sage Justine, je les fuirai comme des bêtes féroces, quand je les verrai se conduire d'après d'aussi cruels principes.

Nous l'avons dit, les têtes, nullement calmées par la scène de madame de Gernande, achevèrent de s'électriser à cette conversation. Pourquoi, dit d'Esterval à Gernande, n'essayeriez-vous point votre caprice sur les jolis garçons dont vous êtes entouré? — Je l'ai fait quelquefois, répondit le comte; mais comme j'aime les jeunes gens avec autant d'ardeur que j'en éprouve à détester les femmes, il me semble que ce n'est réellement qu'avec elles qu'on doit employer la férocité; si cela vous amusait pourtant, mes amis, vous seriez les maîtres d'essayer. —Cela me feraitinfiniment bander, dit Bressac; il y a une heure que mon vit se promène dans le cul d'un de vos bardaches, auquel j'avoue que j'ai le plus grand desir de faire tout le mal imaginable; et comme Bressac, en disant cela, comprima d'nne manière dure les couilles du ganimède,

l'enfant, qui n'avait que quatorze ans, jeta des cris terribles, et versa des larmes. Abandonnez-nous ce giton, dit d'Esterval qui venait de se rapprocher de Bressac et qui commençait à opérer comme lui ; vous en avez tant ici, qu'un de plus ou de moins ne fera pas la moindre sensation. — Et qu'en ferez-vous, dit Gernande ? — Une victime, bien certainement, dit Bressac. — Une scène fort cruelle, si vous le voulez, dit d'Esterval. — Oui, dit Dorothée, mais il faut absolument que Justine et madame de Gernande soient les prêtresses du sacrifice. — Je l'entends bien ainsi, dit monsieur de Gernande, et si ma chère femme n'avait pas dans tout ceci sa petite portion de supplice, je ne sais si vous me trouveriez aussi complaisant... Allons, il ne s'agit que de passer chez elle. — Oh ! monsieur, dit la tendre Justine, songez-vous à l'état de madame ? — Je songe, dit Gernande en appliquant un vigoureux soufflet à Justine, que je vais te mettre dans le même état qu'elle, si tu t'avises de raisonner ; apprends, prude imbécille, continue ce taureau, que je te permets d'enchérir sur mes idées, quand ton imagination te le suggérera, mais que, sous peine de la vie, je te défends d'oser jamais les refroi-

dir. Volons chez votre femme, mon oncle, dit Bressac; tenez, c'est sur le bout de mon vit que je vais lui conduire la victime; et le libertin ne cessant en effet de tenir la mazette enculée, la mena sans débander une minute dans l'appartement de sa tante, qui, bien loin de penser à ce supplément d'infortune, se livrait, lorsque ces bandits arrivèrent, aux douceurs d'un léger sommeil.

Voilons ces nouvelles orgies aux yeux pudiques de nos lecteurs; il ne nous reste que trop d'atrocités à leur révéler encore; qu'ils sachent seulement que la scène fut des plus sanglantes; que madame de Gernande et Justine furent obligées d'y servir de plastron, et que le joli petit ganimède expira au bout de quatre heures, après avoir perdu tout son sang (1).

Où suis-je, se dit enfin Justine au bout de quelques semaines, et quel service m'a rendu Bressac en m'amenant dans cette maison! Le

---

(1) Il y a sans doute beaucoup d'art à laisser ainsi des scènes sous le voile; mais combien de lecteurs avides et insatiables desireraient que l'on leur dise tout! Eh, bon Dieu! si l'on les satisfaisait, que leur resterait-il donc à imaginer?

monstre ! il savait bien qu'il faisait mon malheur : se fut-il mêlé de moi sans cela ? Ainsi perpétuellement entre le remord de vivre dans le crime et le désespoir d'en pouvoir arracher sa maîtresse, la pauvre fille languissait, usait son esprit en expédiens, et ne pouvait réussir à en trouver quelques-uns qui pussent les soustraire l'une et l'autre à tant de malheurs et tant d'infortunes.

O Justine ! tu vas voir encore arriver de nouveaux personnages dans ce château, lui dit un jour madame de Gernande, qui voyait bien qu'enfin cette pauvre fille était digne de sa confiance. — Qui donc, madame ? — Monsieur de Verneuil, un nouvel oncle de Bressac, ton persécuteur, un frère de mon mari ; il vient régulièrement ici deux fois par an, avec sa femme, son fils et sa fille. — Ah ! tant mieux, madame, répondit Justine, vous serez au moins tranquille pendant cet intervalle. — Tranquille, ma chère, ah ! dis que je serai mille fois plus tracassée ; ces deux voyages ne sont pour moi que des époques de tourmens et de malheurs ; c'est alors que tous mes maux redoublent ; c'est dans ces cas-là qu'il n'est pas d'infortunés sur la roue dont les tourmens soient aussi cruels ; écoutes-moi, Justine, et

je vais révéler à tes yeux des mystères d'iniquités qui te feront frémir.

« Monsieur de Verneuil, ma chère fille, est encore plus libertin que son frère, plus d'issolu, plus criminel, plus féroce ; c'est une bête enragée qui, près de ses passions, méconnaît tous les freins, et qui, je le crois, sacrifierait l'univers entier, s'il le croyait utile à ses infâmes plaisirs. Verneuil, âgé de quarante-cinq ans, est, comme tu le vois, le cadet de son frère ; il est moins gros, mais plus nerveux, beaucoup plus fort, et d'une figure mille fois plus effrayante... c'est un satyre... oh! oui, Justine, un satyre, sous tous les rapports... ce que tu sais, ma chère, est en lui gigantesque ; il semble que la nature ait voulu le dédommager de ce dont elle a privé son frère ; il est, de plus, infatigable : ce scélérat creverait dix femmes. Son épouse, âgée de trente-deux ans, est une des plus belles créatures qu'il soit possible de voir au monde, ses cheveux sont châtains, sa taille souple et dégagée ressemble à celle de Vénus même, ses yeux pleins d'ame et de sensibilité sont d'une expression sans égale, sa bouche parfaitement belle, les chairs fermes, potelées, et d'une admirable blancheur, toute sa

personne, en un mot, est un vrai modèle de grâces et de délicatesse ; mais il faut qu'elle ait un tempérament bien robuste pour résister comme elle fait, depuis dix-huit ans, aux caprices bizarres et désordonnés dont son exécrable mari la rend victime chaque jour. — Oh ! madame, se peut-il donc qu'il y ait au monde un être plus barbare que monsieur de Gernande ? —Tu en jugeras, Justine ; je veux que tu ayes toute l'horreur de la surprise ; laisses-moi finir de te peindre les personnages que nous attendons. Victor, fils de monsieur de Verneuil, est âgé de seize ans ; c'est l'image même de sa mère ; il est impossible d'être plus joli, plus frais, plus délicat, plus mignon ; je ne lui connais qu'une rivale en beauté... Sa sœur Cécile, âgée d'environ quatorze ans, et qu'on dirait que les dieux même ont voulu former de leurs mains, pour donner aux hommes la plus grande idée de leur puissance ; jamais on ne vit une taille plus leste, une physionomie à-la-fois plus douce et plus animée... de plus beaux cheveux... de plus belles dents, et Cécile, en un mot, sans sa mère, passerait infailliblement pour la plus belle personne qui pût exister dans le monde : eh bien, Justine, et cette femme, et les deux

beaux enfans qu'elle a de son mari, sont chaque jour simultanément les victimes de la férocité de ce monstre... Victor, moins qu'un autre peut-être, car le venin de l'exemple et de la séduction n'a déjà que trop corrompu son cœur. — Oh ciel! vous me faites frémir... un père corrompre ses enfans!... Hélas! dois-je pourtant m'étonner des ces horreurs, poursuivit Justine, moi qui les vit si long-tems en action? — Ah! ceci, dit madame de Gernande, doit surpasser tout ce que tu as dû voir: ce scélérat ne s'en tient pas aux simples incestes dont il souille l'intérieur de sa famille; de bien autres horreurs... — Que fait-il donc? — Les plus divins objets de l'un et de l'autre sexe, soigneusement choisis dans les classes les plus opulentes et les plus distinguées, sont les victimes que son adresse et son argent assurent à sa lubricité; il est tellement difficile sur l'âge, que si le sujet présenté dépassait seulement d'un mois les sept ans accomplis que le libertin desire, il le renverrait à l'instant; et tu conçois, Justine, tout ce que ces enfans doivent éprouver de cruel avec un monstre moral et physique comme celui que je viens de peindre. Plus de la moitié n'en échappe jamais; la

cruelle certitude de ces suites fâcheuses est un des plus doux alimens de la scélérate luxure de ce perfide; et je lui ai ouï-dire cent fois qu'il n'atteindrait pas les bornes de sa jouissance, sans l'espoir où il est que ses gigantesques proportions flétriront à jamais la rose qu'épanouit sa férocité. Deux fois plus riche que son frère, en raison d'un mariage très-avantageux qu'il a fait dans les isles, et de différentes affaires très-lucratives qui l'ont comblé dor, les sommes qu'il peut, en raison de cela, dépenser à ses affreux plaisirs, sont inexprimables. On lui recrute des sujets dans toutes les provinces; ils lui sont amenés à grands frais dans son château de Verneuil, situé à dix lieues d'ici, et dans lequel il est absolument fixé depuis long-tems : quelques-uns de ces sujets l'accompagnent sans doute, suivant son usage; et tu verras, Justine, s'il exista jamais sur la terre un homme plus affreux que celui-là.

Notre intéressante orpheline, effrayée de tout ce qu'elle venait d'entendre, ne se livrant, suivant son usage, qu'à l'extrême bonté de son caractère, fut, dès le lendemain matin, trouver le marquis de Bressac : monsieur, lui dit-elle alarmée, on nous menace d'un sur-

croît de compagnie bien funeste pour ma pauvre maîtresse ; êtes-vous au fait de ce dont il s'agit, et vous est-il possible de le prévenir ? Je suis instruit, répondit Bressac, c'est un autre oncle à moi, un frère de ma mère comme Gernande, que je n'ai vu de ma vie, que l'on dit très-aimable et rempli d'esprit. — Oh ! monsieur, tous ces hommes d'esprit sont plus dangereux que les autres... raisonnant tous mieux leurs excès, ils s'y livrent avec moins de remords... il n'y a plus de ressources avec eux. Vous allez être réunis dans ce château quatre scélérats de la première espèce... Il s'y commettra des horreurs. —Je l'espère, dit Bressac, il n'est rien d'aussi délicieux que de pouvoir se trouver ainsi plusieurs amis du même goût et du même esprit ; on se communique ses idées, ses penchans ; les desirs des uns s'allument à l'irrégularité de ceux des autres ; on enchérit, on se surpasse, on s'encourage, et les résultats sont divins. — Ils seront affreux pour ma pauvre dame. — O Justine ! quel intérêt prends-tu donc à cette créature ? quand seras-tu lasse d'être toujours ainsi la dupe de ton cœur ? Si par hasard il arrivait que l'on complote ici quelque chose contre ma tante, n'irais-tu pas,

comme chez ma mère, risquer ta vie pour la défeudre? Eh! renonces donc une bonne foi, ma fille, à ce caractère de bonté ou plutôt de bêtise, qui t'a si mal réussi jusqu'à ce moment; plus égoïste, et par conséquent plus sage, ne t'embarrasses que de toi seule, et cesses de te composer éternellement, comme tu fais, une multitude de chagrins, en épousant toujours ceux des autres. Que t'importe l'existence ou la mort de cette femme près de laquelle on t'a placée? Y a-t-il quelque chose de commun entre elle et toi? Et comment es-tu donc assez simple pour te créer ainsi des liens imaginaires, qui ne feront jamais que ton malheur! Eteins ton ame, Justine, comme tu nous vois endurcir les nôtres; tâches de te faire des plaisirs de tout ce qui alarme ton cœur; parvenue bientôt comme nous à la perfection du stoïcisme, ce sera dans cette apathie que tu sentiras naître une foule de nouveaux plaisirs bien autrement délicieux que ceux dont tu crois trouver la source dans ta funeste sensibilité; crois-tu donc que dans mon enfance je n'avais pas un cœur comme toi? mais j'en ai comprimé l'organe; et c'est dans cette dureté voluptueuse que j'ai découvert le foyer d'une multitude d'égaremens et de vo-

luptés qui valent mieux que mes faiblesses. Oh! monsieur, l'on arrive à tout, en étouffant ainsi la voix de son cœur. — Et voilà ce qu'il faut, c'est précisément quand on est là, que l'on jouit véritablement; je ne suis heureux, moi, ma chère, que depuis que je me livre à tous les crimes de sang-froid. Lorsque mon ame, encore dans l'écorce, ne se montait que par gradation au ton mâle où je l'ai contrainte à présent, je souffrais en lui laissant quelques élans; des sots remords venaient l'agiter; j'ai combattu, je me suis fait des principes de mes erreurs; et de ce moment seul j'ai connu la félicité; on fait ce qu'on veut de son ame : les ressorts de la philosophie la montent au ton que l'on desire; et ce qui nous faisait frémir dans l'enfance, devient dans notre âge mûr l'objet de nos plus grands plaisirs. — Quoi! monsieur, vous voudriez me persuader que vous ne vous repentez pas du matricide épouvantable que vous vous êtes permis sous mes yeux! — J'eusse eu dix mères que je les eus toutes sacrifiées l'une après l'autre de la même façon; oh! ce crime-là, Justine, n'est pas encore à la hauteur de mon ame; il en faudrait d'une bien autre espèce pour la sortir de son assiette. Quoiqu'il puisse

arriver enfin sur l'objet de tes craintes, ne t'avises pas de les communiquer à Gernande, son cœur de roche entend mal les élans de la sensibilité, et tu pourrais t'en trouver la dupe. Lorsque Verneuil arrivera, conduis-toi bien avec lui; sois douce, prévenante, spirituelle; caches avec soin les stupides mouvemens de ton cœur; je lui dirai du bien de toi; et cette connaissance, peut-être, pourra te devenir avantageuse. Quatre gitons entrèrent en ce moment chez Bressac, et mirent fin à une conversation qui n'était pas assez du goût de Justine, pour qu'elle fût fâchée de la voir finir. Restes, si tu veux, lui dit Bressac, tout en baisant et déculottant ses bardaches; quoique femme, je ne te verrai jamais de trop dans mes séances de lubricités; tu pourras même m'y servir... Mais, la pudibonde Justine, qui n'assistait jamais à de pareilles horreurs que quand elle y était contrainte, se retira en soupirant, et se disant à elle-même: « O mon Dieu! ce que c'est que l'homme, quand nne fois ses passions l'asservissent; les forêts de la Nubie renferment-elles des bêtes qui soient plus féroces que lui? » Elle retournait tristement chez sa maîtresse lui faire part du peu de fruit des négociations qu'elle avait cru

devoir entamner, lorsqu'une des vieilles vint l'avertir de passer chez monsieur de Gernande qui paraissait avoir quelque chose à lui communiquer.

Justine, dit le farouche patron de ce château, pourquoi ne m'avertis-tu pas des intrigues qui se forment ici? — Je les ignore, monsieur. — Je vais donc te les révéler, dit Gernande en ne laissant appercevoir aucune altération sur sa barbare figure. Apprends que Dorothée est folle de ma femme, et qu'elle vient de me faire demander la permission de passer quelques heures de cette matinée avec elle : j'y ai consenti; mais je veux surprendre ces voluptés-là. Il faut que tu me caches dans un cabinet qui se trouve près de son ottomane, et par un des vitraux duquel je pourrai voir tout ce que cette insigne tribade essayera sur ma chaste épouse. — Mais avez-vous éprouvé déjà, monsieur, ce qu'on peut entendre ou découvrir par le vitrage de ce cabînet? — Eh! oui, oui, tous les jours; c'est là où je me cache pour entendre les complaintes qu'elle fait de moi, et pour m'en délecter.

Notre hèroïne, qui, raisonnablement, ne devait faire usage ici que de sa soumission,

entra sur-le-champ avec Gernande dans le cabinet en question; et Dorothée, qui ne se doutait de rien, passa chez madame de Gernande, qui fut très-surprise de cette visite.

La d'Esterval, impérieuse, hautaine, aussi féroce que son mari, et à laquelle on avait donné carte-blanche, ne s'amusa point, comme l'on croit, à filer le parfait amour; une des vieilles l'escortait, avec l'ordre d'obliger l'épouse infortunée à se prêter à tout ce qu'exigerait la Messaline qu'on lui envoyait. Il fallut obéir : la victime dépouillée n'offrit bientôt plus que des pleurs et des charmes. On n'a pas d'idée de la fureur de madame d'Esterval : de tels transports ne se peignent point; oubliant absolument son sexe, la fière tribade se livra sans honte à tous les égaremens... à toutes les fureurs des hommes : ce n'était plus Sapho dans les bras de Damophile, c'était Néron près de Tigellin. Toutes les lubricités masculines, toutes les passions des hommes, tous les désordres de leur plus cruel libertinage furent mis en œuvre par ce monstre de crapule et de perversité; il n'y eut rien qu'elle ne fît, rien qu'elle n'inventât pour assouvir son impudente luxure; et la pauvre

maîtresse de Justine fut plus fatiguée de cette scène, qu'elle ne l'était de celles où la soumettait son époux. Oh! foutre, disait Gernande, en se faisant sucer par Justine, voilà qui est délicieux : je n'ai jamais rien vu qui m'échauffât la tête à ce point ; j'aime cette Dorothée à la fureur; et si j'avais une semblable femme, je ne l'aurais jamais rendue ma victime.... Ah! suces, Justine... suces... tâches que mon foutre coule en même-tems que celui de cette coquine ; mais les desirs de Gernande, irrités sans être satisfaits, n'eurent point l'issue desirée, et la d'Esterval se lassa, avant que celui qui dérobait ses plaisirs, fût arrivé au terme des siens. Dégoûtée de sa jouissance, elle jeta sur elle des yeux de mépris, elle l'insulta, elle lui répéta plusieurs fois que son époux était bien bon de la laisser vivre si long-tems ; elle dénigra les charmes dont elle venait de s'énivrer, les profana, les molesta, et sortit, en disant qu'elle allait conseiller à son mari de prendre bientôt un parti ferme sur une aussi méprisable épouse.

A peine Dorothée fut-elle sortie de la chambre de madame de Gernande, que le patron y passa avec Justine ; et prenant son texte de

la visite qu'il venait de surprendre, il n'y eut sorte de mauvais propos... de menaces, dont il n'accabla sa malheureuse femme; celle-ci se défendit de son mieux. On a ouvert ma porte, monsieur, dit-elle en pleurant : une des vieilles à qui je suis confiée, m'a amenée cette femme de votre part; il m'est devenu impossible de me défendre de ses tentatives... Je les aurais repoussées si je l'avais pu. Mais Gernande qui ne cherchait que l'occasion d'une scène qu'il se procurait par-là d'une manière délicieuse pour une ame aussi fausse que la sienne, condamna sur-le-champ sa femme à la saignée; et le monstre, très-échauffé des préliminaires, la piqua dans l'instant aux deux bras et au con; pour cette fois il se passa d'hommes, Justine lui suffit, la malheureuse s'épuisa à force de le pomper; le cruel animal, maître de son sperme, eut l'art de n'en lâcher les flots, que quand il vit sa femme évanouie; et cette séance fut une des plus barbares que Justine lui vit éprouver.

Ce libertin rentrait à peine chez lui, que des voitures se firent entendre dans la cour. C'était monsieur de Verneuil et sa famille : Gernande en fit aussi-tôt donner des nouvelles

à sa femme; et dans quel état, juste ciel, lui apprenait-on cette catastrophe! Justine fut en même-tems avertie de venir recevoir ces nouveaux hôtes.

CHAPITRE XV.

Portraits de ces personnages. — Orgies d'un genre neuf.

La première voiture était une berline allemande, attelée de six chevaux, dans laquelle se trouvaient monsieur et madame de Verneuil, Cécile et Victor, leurs enfans; la seconde était une grande calèche, occupée par une très-belle femme de quarante ans, la fille de cette femme, superbe créature de vingt-deux, et deux enfans de cette jeune femme, âgés de six et sept ans, tous deux nés de Verneuil. Le petit garçon se nommait Lili; la jeune fille, Rose : il était impossible de rien voir de plus délicieux que ce petit couple. Deux grands garçons, de vingt à vingt-deux ans, faits comme Hercule, et beaux comme l'Amour, remplissaient les

deux autres places, sous le titre de valets-de-chambre de monsieur de Verneuil.

Les dames et les enfans, promptement installés dans leur appartement, s'y retirèrent, et Gernande conduisit Verneuil chez d'Esterval, où Bressac s'était rendu pour recevoir cette visite. Voilà un charmant neveu que tu ne connais pas, dit Gernande à son frère; embrassez-vous, mes amis : quand on se ressemble aussi bien, on doit être dispensé de tout compliment. L'aimable personne que vous voyez là, poursuivit Gernande en montrant d'Esterval, est un ami de mon neveu, qui l'a accompagné chez moi... C'est un homme dans la maison duquel je ne te conseillerais pas de coucher; car il égorge tous ceux qu'il reçoit... Eh bien! es-tu content de la société que je te donne? — Enchanté, dit Verneuil en embrassant d'Esterval, qui, présentant aussi-tôt lui-même sa femme à Verneuil, l'assure que celle qui a l'honneur de le saluer est, quoique femme, en état de figurer avec le plus scélérat des hommes. — Voilà qui va le mieux du monde, mes amis, dit Verneuil; je vois qu'avec une aussi charmante société, nous passerons ici quelques jours agréablement. Quatre gitons entrèrent aussi-tôt,

aussi-tôt, pour savoir si monsieur de Verneuil n'avait pas besoin de leurs services. Ah! volontiers, dit Verneuil; la voiture m'a échauffé; il y a deux heures que je bande comme un diable : voyez, dit-il en posant sur la table un outil d'une grosseur et d'une longueur effrayantes... Allons, je vous suis, mes enfans. Ces messieurs trouveront bon que je perde un peu de foutre avant que de faire une plus grande connaissance avec eux. — Permettez à ma femme de vous aider, monsieur, dit d'Esterval; personne n'a plus d'art et de ressources dans l'esprit... son imagination vous plaira. — Volontiers, dit Verneuil; je ne serais même pas fâché d'y joindre la jeune fille qui nous a reçu... quelle est-elle ? — C'est Justine, mon oncle, dit Bressac; une héroïne de vertu, un individu tout sentimental, et dont les mœurs et les infortunes forment, avec nos principes, les plus singulières oppositions. Gernande en a fait la demoiselle de compagnie de sa femme; elles pleurent, elles prient, elles se consolent ensemble, et nous molestons tout cela. — Ah! délicieux!... délicieux! parbleu, mon frère, fais-moi monter cette fille, je m'en servirai. — Mais, mon oncle, dit Bressac, si vous passiez chez madame de Gernande, il me semble

que cela vaudrait mieux ; tous les objets qui peuvent vous flatter se trouveraient réunis là, et votre décharge serait plus complette. — Mon neveu a raison, dit Verneuil; mais il ne sait pas que le plaisir de faire connaissance avec lui me presse encore plus que tout ; et l'entraînant dans un cabinet, il le baise, il le déculotte, il le caresse, lui manie le cul, lui branle le vit, le sodomise, s'en fait foutre ; et tout cela, sans perdre une goutte de sperme. Puis, revenant dans la société, il y fait de son neveu les plus pompeux éloges. Voyez comme il m'a mis, dit-il en menaçant le ciel d'un vit énorme, qu'il branlottait tout en causant ; je fouterais Dieu le père à présent, s'il se présentait devant moi. Allons, mon frère, passons chez ta femme : j'y conduirai madame, dit-il en parlant de Dorothée, cette jeune fille, que vous appelez Justine, et deux bardaches, cela me suffira. Mon foutre est là, vous le voyez, continuait-il en montrant du doigt la goutte exhalée de la tête ; je n'ai besoin que des plus légers efforts pour le faire jaillir à dix pieds : peu s'en est fallu que je ne le laissasse dans le cul de mon neveu ; mais la garce est si large... Déjeûnes-tu avant, dit Gernande?—Non, nous

sortions de table quand nous sommes ar rivés j'ai plus besoin de me salir l'imagination que de manger, nous réparerons a près, ce que j'aurai perdu.

Justine, envoyée par son maître chez madame de Gernande, vint avertir M. de Verneuil que, malgré l'état d'affaissement dans lequel se trouvait sa maîtresse qui venait de perdre six palettes de sang il n'y avait pas une heure, elle allait, soumise aux volontés de son époux, recevoir la compagnie qu'on lui annonçait. — Ah, ah! tu viens de la saigner, dit Verneuil? tant mieux; jaime infiniment à la voir dans cet état. Approchez, jeune fille, poursuivit-il en troussant Justine, pour lui prendre les fesses, venez; je serai fort aise aussi de voir votre cul; je le crois joli. Messieurs, continua-t-il en s'adressant à Gernande, à Bressac et à d'Esterval, je vous invite, pendant ce tems, à passer chez ma femme; pardon, si je ne vous y présente pas; mais soyez sûrs de sa soumission; je vous exhorte à ne pas plus vous gêner chez moi que je ne vais le faire chez vous.

Eh bien! dit Verneuil en entrant chez madame de Gernande, soutenu par ses bardaches, suivi d'une vieille, et dans l'état du monde le plus immodeste, vous mécontentez

donc toujours mon frère! Il ne cesse de me porter des plaintes contre vous, et je n'arrive jamais que pour l'aider à vous mettre à la raison. Voilà madame, poursuivit-il en montrant Dorothée, qui, témoin de votre mauvaise conduite, vient de me certifier des choses qui devraient vous valoir les plus cruels tourmens, si mon frère, moins livré à sa bienfaisance, écoutait un peu plus sa justice; allons, déshabillez-vous. Et Justine, exécutant l'ordre, offre, en un instant, sa pudique maîtresse aux regards effrontés de ce scélérat. Mettez-vous toutes deux dans le même état, dit Verneuil en s'adressant à Justine et à Dorothée, et, sur-tout, déguisez les cons. Pour vous, mes beaux enfans, continua-t-il en parlant aux bardaches, n'ôtez que vos culottes, le reste de vos habits vous parant au lieu de vous nuire, vous pouvez les garder; j'aime tout ce qui me rappelle un sexe que j'idolâtre: si les femmes avaient des habits d'hommes, je ne les leur ferais peut-être pas ôter. Tout le monde obéissait; Justine seule faisait quelque résistance; mais un coup-d'œil effrayant de l'homme le plus terrible et le plus rébarbatif qu'elle eût encore vu, la détermina promptement. Verneuil place Justine et madame de

Gernande, agenouillées toutes deux sur le bord du canapé, les fesses tournées vers lui, et les laisse un moment là, pendant qu'il examine le cul de Dorothée : Foutre ! madame, lui dit-il, vous êtes faite à peindre... c'est le corps d'un bel homme; j'aime à la folie ce poil qui l'ombrage, je le baise avec un vrai plaisir... j'adore ce brun de l'orifice de votre cul... il prouve de l'usage... écartez, que j'y mette ma langue; oh ! comme vous êtes large... que j'estime cette preuve authentique de la dépravation de vos mœurs... vous aimez quand on vous encule ? vous idolâtrez le vit au cul... il n'y a que cela, madame... il n'y a que cela; voilà mon cul que je vous offre, il est de même... il est excessivement large... Et Dorothée, baisant avec délices le cul de Verneuil, lui rendait amplement les gamahuchades qu'elle en avait reçu. Vous me plaisez infiniment, madame, poursuivit Verneuil, il ne vous reste plus, pour achever de me tourner la tête, que d'accepter la proposition que je vais vous faire, et sans l'accord de laquelle tout votre art ne réussirait peut-être pas à faire jaillir mon sperme. Vous êtes riche, dit-on, madame; eh bien, en ce cas, il faut que je vous paye; si vous étiez pauvre, je vous volerais. Dans la circonstance

contraire, il faut que vous ne vous prostituyez à moi que pour une somme très-forte, il faut que vous cachiez cette clause à votre mari, et que vous m'assuriez que la somme que je vais vous donner ne sera employée par vous, qu'à des dépenses libertines; il faut que vous me juriez sur-tout que pas un écu n'en sera destiné pour de bonnes œuvres... que vous n'en payerez, en un mot, que le crime. Que dites-vous de ma passion? —Elle est singulière, monsieur; mais croyez que j'ai assez de philosophie pour ne me surprendre d'aucune: j'accepte vos propositions; j'aurai de mon côté mille fois plus de plaisir à m'amuser avec vous, et je vous fais le serment le plus sacré de ne dépenser votre argent qu'en débauches. — En infamies, madame, en infamies. —En tout ce qu'il y aura de plus affreux, je vous le jure. —Eh bien! madame, voilà cinq cents louis, êtes-vous contente? —Non, monsieur, ce n'est pas payer. —Ah! délicieuse! divine! enchanteresse! s'écria Verneuil; en voilà mille de plus, et vous êtes la plus aimable femme que j'aye connue de mes jours!... Ah! putain, je triomphe, et tu es à moi maintenant... Gitons, branlez mon vit, pendant que je manie le cul de cette garce... vous, victimes, restez

sous mes yeux... Eh quoi ! madame, quelque chose repousse ce mouchoir ; je n'ai cru déguiser qu'un con, je découvre un vit. Foutre ! quel clitoris... Retirez, retirez ce voile ; bien plus homme que femme, l'illusion m'est permise : vous n'avez besoin de rien cacher. Et le paillard branlait, suçait cette excroissance, assez majestueuse pour mettre celle qui la possédait en état de remplir avec succès tous les rôles d'un homme. Vous devez être libertine au dernier degré, madame, poursuivit Verneuil ; vous devez avoir tous nos goûts ; et il lui enfonçait, en disant cela, trois doigts dans le cul, dont l'effet électrique fit aussi-tôt lever ce clitoris, au point que Dorothée voulut foutre un giton. Verneuil aide à l'entreprise, et claque vigoureusement les fesses de la Messaline au moment qu'elle agit : Voulez-vous que je vous moleste, lui dit-il ? je ne le demande point aux victimes... mais à vous. — Faites ce qu'il vous plaira de mon cul, dit Dorothée ; il ne vous est offert que pour tout endurer. Verneuil lui pince alors les fesses d'une si cruelle force, que la putain décharge à l'instant. Eh bien ! poursuit-il en la voyant pâmer, convenez qu'il n'y a que le supplice pour hâter l'éjaculation ? sacrificateur ou vic-

time, je ne connais que cela pour arriver au but. —Et ces culs, dit Dorothée, ces culs que vous avez mis là, vous ne vous en occupez donc point? —L'état où je vais les mettre vous prouvera bientôt le contraire, dit Verneuil; et, s'approchant d'eux : Voyons, dit-il, laquelle de ces deux femmes sera la plus courageuse. Il pince en même-tems, à-la-fois et d'une manière cruelle, le teton droit de madame de Gernande et la fesse gauche de Justine : quoique les ongles se fussent imprimés dans les chairs de celle-ci, elle tint ferme. Il n'en fut pas de même de madame de Gernande; le traître lui avait tellement froissé le bout du teton, elle se trouvait d'ailleurs si faible, qu'elle tomba presqu'évanouie : Oh! c'est divin! dit-il à Dorothée en lui suçant le clitoris ou la bouche, et toujours en lui branlant le trou du cul, c'est délicieux! voilà de ces hauts-le-corps que j'aime à la folie... Et vous, madame, bandez-vous en voyant souffrir? —Vous le voyez, monsieur, répondit la tribade en montrant le bout de ses doigts, inondés du foutre de son con; vous voyez que nous agissons, je le crois, à-peu-près dans les mêmes principes. —Je le répète, madame; il n'y a que la douleur pour faire décharger.

Et le paillard, entre les bardaches et Dorothée, s'irritait, s'enflammait, comme le taureau près de la génisse. Sotte créature! s'écria-t-il en saisissant sa belle-sœur d'une main, et s'emparant de l'autre d'une discipline à cordelettes de boyaux très-noueux, qu'il avait toujours dans sa poche, femme pusillanime, tu ne sais donc rien souffrir? eh bien! tu seras punie de ta faiblesse; et plaçant son vit furieux dans les mains de Justine, il lui ordonne de le branler, pendant que Dorothée, qu'il arme d'une seconde discipline, va rendre à son cul ce qu'il est prêt à entreprendre sur celui de sa belle-sœur, et que les ganimèdes exposeront leurs fesses à ses regards. L'opération commence. Le fouet, activement et passivement distribué, était une des plus vives passions de Verneuil; vingt-trois minutes de suite son bras vigoureux se déploye sur le beau cul de la Gernande; elle est déchirée, depuis le milieu des reins jusqu'aux talons; on le lui rend avec usure; le sang jaillit de toutes parts: rien n'était aussi singulier comme ce mêlange d'invectives d'un côté, de plaintes et de cris de l'autre. Trop occupée de sa besogne pour écouter la voix de son cœur, la malheureuse Justine secouait, tant qu'elle le

pouvait, l'énorme instrument, dont on lui avait confié le soin, sans oser demander la grace de sa maîtresse; ce n'est pas qu'elle n'eût détourné ces coups terribles, si elle eût cru pouvoir le faire; mais l'inflexibilité de l'ame des scélérats commençait à lui être trop connue pour qu'elle entreprît de fléchir celui-ci. Verneuil s'apperçoit pourtant de la maladresse de sa branleuse: Qu'est-ce donc que cette petite putain-là, dit-il en s'emparant d'elle? ah! garce, je vais t'apprendre si c'est ainsi qu'on branle un vit comme le mien; et le remettant aux mains de Dorothée, ce n'est qu'à elle qu'il s'en rapporte sur la manière dont il faut doubler ou diminuer à propos les titillations du plaisir, pendant qu'à grands coups de martinet, le scélérat maltraite à outrance les douces et délicates fesses de notre intéressante Justine.

Aucun des instrumens, dont elle avait été flagellée dans son cours de libertinage, ne l'avait molestée comme celui-là; chaque cinglon, s'imprimant d'une ligne au moins dans les chairs, y laissait, avec une épouvantable douleur, des traces aussi sanglantes, que si l'on se fût servi d'un canif. En un instant, elle est toute meurtrie: Verneuil alors fixe

ses deux victimes l'une à l'autre, en les attachant ventre contre ventre, et, toujours branlé par Dorothée, il leur applique une seconde flagellation, en frappant tant qu'il a de forces, tantôt sur l'une, et tantôt sur l'autre. Ici la Gernande, affaiblie de ses trois saignées du matin, chancelle, perd connaissance, tombe en entraînant Justine avec elle, et les voilà toutes deux à terre, nageant dans les flots du sang que leur bourreau vient de faire jaillir. Verneuil coupe aussi-tôt les liens, et, se précipitant sur sa belle-sœur, il a l'art de la rendre à la vie, au moyen du nouveau tourment d'une jouissance, qui, toute naturelle qu'elle est, n'en déchire pas moins cette malheureuse femme, par l'étonnante disproportion qui se trouve entr'elle et son agresseur: Fouettez-moi! fouettez-moi! madame, s'écrie Verneuil à Dorothée; campez Justine sur mes reins, et déchirez-nous tous les deux. Parfaitement servi par Dorothée, et bien mieux peut-être encore par la monstruosité de ses opérations, le vilain faune écume... blasphême, et décharge en jetant les hauts-cris... en prouvant enfin à tout ce qui l'entoure, que, si la nature l'a mieux membré que son frère, elle lui a départi de même, et la quantité du sperme, et

les crises de volupté dans un degré bien supérieur.

Eh bien ! madame, dit-il à Dorothée, comment me trouvez-vous dans le libertinage ? Superbe, monsieur, répondit celle-ci ; mais je ne croyais pas que vous foutiez des cons. Je fouts tout, mon ange, je fouts tout, et pourvu que mon vit monstrueux blesse ou déchire, ce qu'il pourfend me devient égal. — Mais, vous préférez le cul cependant ? — Me feriez-vous l'injure d'en douter ? — Faut-il, pour vous convaincre, enculer un bardache ? Non, répond Dorothée, c'est mon cul qu'il faut foutre, si vous voulez me persuader : le voilà, monsieur, foutez-le ; et le paillard, toujours en rut, est bientôt au fond de l'anus. Vexez donc ces deux femmes pendant que je vous sodomise, madame, je vous en supplie, dit Verneuil ; et la putain, sans le faire répéter, plante à plaisir, pendant qu'on l'encule, ses ongles crochues dans les chairs et de Gernande et de Justine ; tous deux déchargent pendant que les victimes pleurent ; et chacun d'eux, en perdant son foutre, a mordu jusqu'au sang la langue du giton qu'il caressait pour s'exciter.

En voilà assez, madame, dit Verneuil à

Dorothée, vous êtes une créature charmante ; je veux que nous renouvellions nos plaisirs. — Je vous en ferai goûter de toutes les espèces, monsieur, répondit Dorothée, plus nous nous connaîtrons, mieux nous nous conviendrons ; je m'en flatte.

Tous deux furent rejoindre la société. Justine seule resta chez sa maîtresse.

Les autres acteurs n'étaient point restés dans l'inaction pendant la scène qui venait de se passer ; mais, moins lestes que le frère de Gernande, moins pressés du besoin de perdre, ils n'en étaient encore qu'aux préliminaires, quand ils furent rejoints par Verneuil et par Dorothée. D'Esterval, Bressac et Gernande étaient chez madame de Verneuil ; les trois scélérats avaient fait désabiller cette pauvre femme, sans lui donner le tems de se reposer du voyage. Le féroce Gernande persuadait à sa belle-sœur, qu'une saignée lui serait fort nécessaire, et servirait à la rafraîchir. On allait y procéder, quand les acteurs dont nous venons de peindre les ébats, entrèrent chez madame de Verneuil. Cette belle femme, déjà nue, convainquit ceux d'entre les hommes qui ne la connaissaient pas, qu'il n'existait effectivement pas sur la terre une plus sublime

créature : pas un défaut dans les proportions, et toute la fraîcheur, toutes les grâces de la déesse même de la beauté ; tant de droits à l'indulgence, à l'admiration générale, ne valurent pourtant à la belle-sœur de Gernande, qu'un peu plus d'insultes et de mépris de la part de ces libertins, et principalement de son frère. Après l'examen le plus complet des beautés de cette femme superbe, les insultes et les mauvais traitemens commencèrent : Bressac et d'Esterval ne la ménageant pas plus que Gernande, la misérable victime fut tour-à-tour pincée, mordue, soufflettée ; les belles chairs de sa gorge et de ses fesses furent meurtries en plus de vingt endroits ; elle fut obligée de présenter alternativement la bouche, le con, le cul : Gernande s'empare de la bouche ; Bressac enfile le cul, et d'Esterval le con ; Verneuil rencule Dorothée, et décharge une troisième fois, en maniant les fesses de son neveu qu'il ne cesse d'exalter et d'élever aux nues.

Dinons maintenant, mon ami, dit Verneuil à son frère ; il est tems de réparer nos forces. Les ivrognes, dit-on, ne font connaissance que le verre à la main, il faut que les paillards ne la fassent que le vit au cul ; le destin est

rempli, ne nous en plaignons pas. Après le meilleur et le plus ample des repas, des promenades séparèrent toute la compagnie; et monsieur de Gernande, ordonnant à Justine de le suivre, eut avec elle, dans un cabinet du jardin, la conversation dont nous allons rendre compte :

Il lui demanda d'abord un récit circonstancié de tout ce que son frère avait fait à sa femme; et comme Justine indiquait sans approfondir, il lui ordonna de dévoiler le tout avec la plus scrupuleuse attention. Justine détailla donc. Elle se plaignit d'avoir été traitée avec autant de rigueur que madame de Gernande. Voyons, lui dit son maître... et le paillard s'amusa long-tems de ce coupable et féroce examen. Mais ma femme, dit le méchant homme, n'est pas au moins si maltraitée ? — Tout autant, monsieur. — Ah ! bon, c'est que je serais fâché que mon frère eût épargné cette putain. — Vous la détestez donc bien, monsieur ? — Infiniment, Justine. Je ne la garderai pas encore long-tems ; je ne vis de mes jours une femme qui m'inspirât plus de dégoût ; mais, sais-tu bien, ma fille, que Verneuil est beaucoup plus libertin que moi ? — Cela est bien difficile, monsieur. — Cela

est : les plaisirs divins de l'inceste, améliorés par tous ceux de la cruauté, sont les plus chers à son ame corrompue. Tu n'imagines pas, Justine, quelle est sa volupté de choix? — Des enfans, le fouet... des horreurs. — Tout cela ne sont que des épisodes; l'inceste, je te le dis, ma fille, est le plus doux des plaisirs de mon frère. Tu le verras demain se vautrer dans ce crime de cinq ou six façons différentes. Cette belle créature que tu prends pour la femme-de-chambre de madame de Verneuil, dont l'âge est à-peu-près de quarante ans... Eh bien! Justine, c'est une de nos sœurs, une tante de Bressac, la sœur de sa mère dont tu pleuras si long-tems la mort occasionnée par son propre fils. C'est la famille d'Œdipe que la nôtre, ma chère Justine, il n'y a pas un seul genre de crime dont on n'y apperçoive un exemple. Nous perdîmes nos parens fort jeunes; des gens méchans prétendirent même que ce n'était pas sans que nous y eussions contribué; en vérité cela pourrait bien être; nous nous permettions tant d'espièglerie... que celle-là pourrait bien être du nombre. Nous avions trois sœurs, l'une établie avant la mort des auteurs de nos jours, est celle que moissonna Bressac; la seconde

périt victime de nos forfaits ; la troisième est celle que tu vois ; nous lui dérobâmes sa naissance. Elevée comme une fille destinée à servir, mon frère, en se mariant, la mit près de sa femme ; on la nomme Marceline ; la jeune personne que tu prends de même pour une femme attachée à madame de Verneuil, est fille de Marceline et de mon frère, ce qui la rend à-la-fois et sa nièce et sa fille. Elle est la mère des deux petits enfans que tu as admiré, qui doivent également le jour à mon frère. Tous deux, comme tu crois, ont encore leurs pucelages, et c'est ici où Verneuil a voulu qu'ils le perdissent ; de manière qu'en jouissant de la petite fille, il aura dans elle à-la-fois, une fille, une petite-fille, et une nièce. Rien ne l'amuse comme le brisement, le renversement de tous ces liens chimériques ; leur rupture est pour lui le plus grand des plaisirs ; ne se contentant point de les heurter dans ses fruits naturels, il les brise de même dans ses enfans légitimes.—Je le savais, monsieur.—Mais, il faut voir, Justine, comme il élève son fils, comme il lui fait bouleverser, à son exemple, toutes nos institutions sociales... Tu verras comme cet enfant traite sa mère, comme il a déjà foulé aux pieds tous

les préjugés religieux et moraux ; c'est un sujet délicieux, je l'adore; je voulais coucher avec lui ce soir, mais son père veut qu'il se repose pour demain. — Pour demain, monsieur ? — Oui, demain nous célébrons une grande fête, c'est l'anniversaire de la naissance de ma femme ; peut-être voudrons-nous que les parques coupent le fil au bout du fuseau... Qui sait ? Dieu lui-même, ce Dieu dont tu crois la fabuleuse existence, ne démêlerait pas... ne devinerait pas la fantaisie des scélérats qui nous ressemblent. — Oh ! monsieur, dit Justine avec inquiètude, si j'étais assez heureuse pour que vous puissiez vous passer de moi dans les orgies que vous projettez ! N'aurez-vous pas assez de monde, et ne vous suis-je pas parfaitement inutile ? — Non, non, ta douce vertu nous est essentielle ; ce n'est que du mélange de cette qualité charmante et des vices que nous lui opposerons, que doit naître pour nous la plus sensuelle volupté ; ta tendre et chère maîtresse d'ailleurs aura besoin de ton secours... Il faut que tu t'y trouves, Justine... Il le faut indispensablement. — Oh ! quelle corvée, monsieur... participer à tant d'infamies !... Savez-vous bien qu'il n'en est pas de plus affreuse que

celles où se livre monsieur de Verneuil?... corrompre ainsi sa propre famille! — Pourrai-je te demander, Justine, ce que c'est qu'une famille? ce que l'on entend par ces nœuds sacrés, que les sots appellent les liens du sang?—Est-il besoin d'une réponse à pareille demande, monsieur? et peut-il exister un seul être au monde qui ne connaisse et ne respecte ces liens? — Cet être existe, mon enfant, et je le suis; persuades-toi bien, je t'en conjure, que rien n'est absurde comme ces prétendus liens; convaincs-toi que nous ne devons pas plus à ceux de qui nous tenons le jour, que ceux-là ne peuvent nous devoir. — Monsieur, répondit vivement Justine, épargnez-moi tout ce que vous pourriez me dire sur cette matière; j'ai été bercée de ces sophismes, et pas un ne m'a convaincu. Si l'inceste, l'un des plus grands crimes que l'homme puisse commettre, fait la base des voluptés de votre frère, il est, et sera toujours, sous ce rapport, l'être le plus atroce et le plus coupable à mes yeux. — L'inceste, un crime! Ah! mon enfant, dis-moi, je te prie, comment une action qui fait loi sur la moitié de notre globe, pourrait se trouver criminelle dans l'autre moitié? Presque dans toute l'Asie, dans

la plus grande partie de l'Afrique et de l'Amérique, on épouse publiquement son père, son fils, sa sœur, sa mère, etc.; et quelle plus douce alliance que celle-là, Justine! en peut-il exister qui resserre mieux les liens de l'amour et de la nature? Ce fut, dans la crainte que les familles, en s'unissant ainsi, ne devinssent trop puissantes, que nos loix en France ont érigé l'inceste en crime; mais gardons-nous bien de confondre, et ne prenons jamais pour loix de la nature, ce qui n'est que le fruit de la politique. En adoptant même une minute tes systêmes sociaux, je te le demande, Justine, comment serait-il possible que la nature s'opposât à de telles alliances? Ne resserrent-elles pas les premiers nœuds qu'elle nous impose selon toi? Peut-il être à ses yeux rien de plus sacré que le mélange du sang? Ah! prenons-y bien garde, Justine, nous nous aveuglons sur ce que la nature nous dicte à cet égard; et ces sentimens d'amour fraternels, filiaux lorsqu'ils s'exercent d'un sexe à l'autre, ne sont jamais que des desirs lubriques: qu'un père, qu'un frère, idolâtrant sa fille ou sa sœur, descende au fond de son ame, et s'interroge scrupuleusement sur ce qu'il éprouve, il verra si cette pieuse ten-

dresse est autre que le desir de foutre; qu'il y cède donc sans contrainte, et il sentira bientôt de quelles délices la volupté le couronnera. Or, quelles mains, je le demande, quelles mains lui préparent cette surabondance de voluptés? si ce ne sont celles de la nature. Et si ce sont les siennes, est-il raisonnable de dire que ces actions puissent l'irriter? Doublons, triplons donc ces incestes tant que nous pourrons, sans rien craindre; et plus l'objet de nos desirs nous appartiendra de près, plus nous aurons de charmes à en jouir.

Voilà comme vous légitimez tout, vous autres gens d'esprit, répondit Justine; mais si votre malheureux génie excuse vos passions dans ce monde, elles n'auront plus en ce jour terrible où il vous faudra paraître devant le maître suprême de l'Univers, un avocat si plein d'indulgence! Tu prêches dans le désert, Justine, répondit Gernande, et tu n'opposes que des lieux communs à des vérités sans réplique; vas voir si mes gitons sont prêts; conduis-les dans mon appartement; je vais me retirer bientôt; vas, et prépares ta petite conscience et tes grands principes, à voir exécuter demain d'étonnantes luxures.

Madame de Gernande, inquiète, épuisée,

attendait Justine, à dessein de lui demander quelques détails sur ce qui se préparait pour le jour suivant. Notre héroïne crut devoir ne lui rien cacher. Ah ! dit cette malheureuse épouse en versant un torrent de larmes, ce sera peut-être demain le dernier jour de ma vie ; il faut que je m'attende à tout, quand ces barbares se trouvent réunis. O Justine, Justine ! que des gens sans mœurs, sans délicatesse, sans principes, sont des êtres dangereux sur la terre !

Cependant, chacun s'arrange pour la nuit, et croit trouver au sein de la plus insigne débauche les forces nécessaires à en commettre de bien plus horribles le lendemain. Verneuil coucha avec Dorothée, Gernande entre deux mignons, d'Esterval avec madame de Verneuil, et Bressac avec un des valets-de-chambre de son oncle.

Dès le matin, les vieilles avaient préparé le plus beau salon du château ; on en avait garni le parquet d'un vaste matelat piqué à six pouces d'épaisseur, formant un tapis sur lequel se jetèrent deux ou trois douzaines de carreaux. Une large ottomane fut placée dans le fond de la pièce qu'entouraient tant de glaces, qu'il devenait impossible que les scènes

qu'on allait exécuter dans ce superbe local ne s'y multipliassent pas sous mille et mille formes. Sur des tables roulantes d'ébène et de porphyre, répandues çà et là, s'appercevaient tous les meubles nécessaires au libertinage et à la férocité; verges, martinets, nerfs de bœufs, lardoirs, liens de cordes et de fer, godmichés, condoms, seringues, aiguilles, pommades, essences, tenailles, pinces, ferrules, ciseaux, poignards, pistolets, coupes de poisons, stimulans de toute espèce, et autres divers instrumens de supplices ou de mort, tout s'y voyait avec profusion. Sur un buffet énorme, en face de l'ottomane, à l'autre extrémité du salon, étaient simétriquement et abondamment disposés les mets les plus succulens et les plus délicats; la plupart pouvaient se maintenir chauds sans qu'on s'en apperçût; des carafes de cristal de roche, se mêlant aux porcelaines de Saxe et de Japon qui contenaient ces mets, renfermaient avec profusion les vins les plus exquis... les plus rares liqueurs. Une immensité de roses, d'œillets, de lilas, de jasmin, de muguet, et d'autres fleurs plus précieuses encore, achevait d'orner et de parfumer ce temple des plaisirs, où se trouvait réuni pour le jour entier tout ce qui, sans

avoir besoin de sortir, pouvait satisfaire à-la-fois et la luxure et la sensualité. Au fond de la salle, artistement placé dans une nue, se voyait l'effigie du prétendu Dieu de l'univers sous la figure d'un vieillard. Une seconde ottomane régnait au bas de ce nuage, et l'on y voyait différens attributs de toutes les religions de la terre, des bibles, des alcorans, des crucifix, des hosties consacrées, des reliques, et autres imbécillités de cette espèce. Six cabinets voluptueux attenaient le salon, et présentaient à ceux qui voudraient les occuper, de secrets réduits pour des plaisirs particuliers, et près d'eux de jolies garde-robes garnies de bidets et de fauteuils percés; une belle terrasse d'orangers, couverte d'une tente, et environnée de jalousies, donnait les moyens de prendre l'air par ses adhérences au salon; une large banquette de terre l'entourait et pouvait, par sa profondeur, voiler à jamais les masses que la scélératesse de ces monstres désorganiserait vraisemblablement dans l'affreux cours de ces orgies... précaution qui prouve à quel point ces libertins aimaient le crime, et comme ils consentaient tacitement à le commettre tous de sang-froid.

A dix heures précises du matin, la société se rendit au local préparé, chacun, vêtu d'un costume différent, que nous allons tracer en nommant chaque acteur.

Madame de Verneuil y parut, vêtue à la manière des sultanes de Constantinople; aucune parure sans doute n'eût autant servie sa beauté.

Cécile, sa charmante fille, était en brun, sous le costume exact des marmottes de la vallée de Barcelonette. On n'imagine pas les desirs qu'elle inspirait sous cet habit.

Les attributs de l'Amour embellissaient le jeune Victor.

Marceline était en sauvage.

Sa jeune fille Laurette s'y voyait sous une simple simarre de gaze écrue, agréablement renouée sur les hanches et sur le sein gauche, avec de gros flots de ruban lilas; un de ses tetons, et la moitié de ses fesses, s'appercevaient par ce moyen : conduisant par la main ses deux jolis enfans presque nus, elle ressemblait à la déesse de la jeunesse, entourée des jeux et des ris.

Madame de Gernande y vint sous le costume intéressant des victimes qu'on immolait

au temple de Diane ; on l'eût pris pour Iphigénie.

Justine était en soubrette ; ses bras nus, agréablement couronnée de roses, et sa jolie taille bien développée.

Dorothée se voyait sous l'habit dont les peintres caractérisent Proserpine. Ce vêtement, analogue à son caractère, était de satin, couleur de feu.

Les six plus jolis gitons de Gernande y furent introduits sous le costume de Ganimède.

Sous celui d'Hercule et de Mars, parurent John et Constant, les deux valets-de-chambre de Verneuil.

Lui, d'Esterval, Bressac et Gernande s'y montrèrent, revêtus de pantalons de soie rouge, qui leur collaient exactement sur la peau, et qui les enfermaient scrupuleusement depuis la nuque du cou jusques aux pieds. Une ouverture ronde, artistement pratiquée par devant et par derrière, laissait à nu leurs fesses et leurs vits ; ils avaient beaucoup de rouge, et sur la tête un léger turban ponceau ; ils ressemblaient à des furies.

Quatre vieilles, de soixante ans, sous l'em-

blême de matrones espagnoles, furent admises pour le service intérieur, et la séance commença.

Tout était debout, formant un demi-cercle, lorsque les maîtres parurent dans la salle. On s'agenouille dès qu'on les voit. Dorothée s'avance à eux, et leur dit :

« Illustres et magnifiques seigneurs, tous les sujets que vous voyez ici ne s'y réunissent que pour obéir à vos ordres : la soumission la plus profonde, la résignation la plus complette, la prévenance la plus entière ; voilà ce que vous allez trouver dans tous. Ordonnez donc à vos esclaves, souverains maîtres de ces lieux ; commandez-leur, et vous les verrez aussi-tôt se courber dans la poussière, pour y attendre vos volontés, ou voler pour les prévenir Multipliez vos goûts, exaltez vos penchans, ne donnez nulles bornes à vos passions ; nos facultés, nos existences, nos moyens, nos vies, tout vous appartient ; vous pouvez disposer de tout. Pénétrez-vous bien de l'idée du calme dont vous allez jouir ici : il n'est aucun mortel au monde qui osât troubler vos plaisirs, et tout ce qui vous entoure va ne s'occuper qu'à les rendre plus vifs. Franchissez donc toutes les digues ; ne res-

pectez plus aucuns freins : ce ne sont pas des êtres aussi puissans que vous que de tristes préjugés populaires peuvent ou doivent enchaîner ; il n'y a de loix dans l'univers que les vôtres ; vous êtes les seuls Dieux que l'on doive adorer. D'un seul mot vous pouvez nous confondre ; d'un geste, nous pulvériser ; et, le fissiez-vous même, notre dernier soupir serait encore pour vous exalter, vous chérir et vous respecter. »

Dorothée se courbe à ces mots, suce les quatre vits, demande la permission de gamahucher les quatre culs ; puis, elle se retire en silence, pour attendre les ordres qui lui seront donnés.

Mon ami, dit Gernande à son frère, c'est pour toi que cette fête se célèbre ; c'est donc à toi de commander ici ; mon neveu, sans doute, y consent ; et notre ami d'Esterval, à qui nous confierons un autre jour les rênes du gouvernement, voudra bien te les céder aujourd'hui. Tout le monde applaudit, et Verneuil, revêtu de l'autorité suprême, se place en conséquence dans une espèce de trône, posé sur une estrade recouverte d'un tapis de velours cramoisi, bordé de franges d'or. Aussi-tôt qu'il y est, les femmes, les

filles, les enfans, les garçons et les vieilles viennent humblement lui présenter leurs fesses à baiser, après trois génuflexions préalables. En sortant des mains de Verneuil, on passait successivement dans celles des trois autres amis, placés sur les fauteuils environnans le trôné; et là, chacun faisait à-peu-près ce qu'il voulait à l'objet qui s'approchait de lui. Si, pendant cette première tournée, dit Verneuil, il vous prend fantaisie de soumettre à des choses plus énergiques quelques-uns des objets qui vont s'offrir à vous, pour ne pas troubler l'ordre, vous irez à l'instant vous enfermer dans un cabinet; et, votre passion une fois appaisée, vous ramenerez l'objet dans le cercle. Bressac est le premier qui profite de l'avertissement; il ne peut voir à découvert les fesses charmantes de Victor, son petit neveu, sans desirer d'aller plus loin; il l'entraîne dans un de ces boudoirs, pendant que d'Esterval, enthousiasmé de Cécile, va lui faire subir également les premiers feux de sa passion : Gernande en fait autant avec Laurette; Verneuil passe avec Marceline, suivie de ses deux petits enfans; et Dorothée, à laquelle on avait accordé tous les privilèges des hommes, va s'enfermer avec Constant.

Mes amis, dit Verneuil en se replaçant, comme l'aveu public des voluptés où l'on s'est livré ne peut que disposer à l'embrâsement général des desirs, j'exige que chacun rende compte à haute voix, et le plus en détail possible, de toutes les luxures dans lesquelles il vient de se plonger. Parlez, Gernande, vos amis vous suivront; souvenez-vous sur-tout d'écarter les gazes, de peindre à nu, et d'employer tous les mots tecniques. Gazons la vertu, si l'on veut; mais que le crime marche toujours à découvert.

Gernande se lève. Je me suis enfermé, dit-il, avec Laurette; je lui ai sucé la bouche et le trou du cul; elle a teté mon vit, pendant que je lui lêchais les aisselles; j'ai sucé ses bras aux saignées, je lui ai donné six claques sur le ventre, dont vous voyez, je crois, les empreintes; elle a baisé mes fesses, et je l'ai forcée à gamahucher mon derrière. — Avez-vous bandé? — Non. — Les titillations du plaisir ont-elles été vives? — Médiocres. — Votre imagination s'est-elle échauffée sur des choses plus fortes? — Oh! j'en desirais d'affreuses. — Pourquoi ne vous y êtes-vous pas livré? — Elles eussent ravi le sujet à la société; j'ai voulu l'en laisser jouir. — Jetez-vous aux pieds de Gernande,

Laurette, et remerciez-le de ses bontés.... Laurette exécute ; et c'est à Bressac à répondre.

Je me suis enfermé avec Victor, dit-il ; je l'ai foutu en bouche, j'ai sucé sa langue au moment où mon vit quittait ses lèvres ; j'ai gamahuché son cul, et je l'ai sodomisé. — Avez-vous travaillé le moral ! — Infiniment ; il n'y a point de vertus que je n'aie détruites, point de vices que je ne lui aie fait chérir. — Quelle a été, dans vous, la dose de volupté ? — Très-violente. — Avez-vous perdu du foutre ? — Non. — Avez-vous desiré de faire pis ? — Assurément. — Avez-vous beaucoup blasphémé en agissant ? — Beaucoup. — Votre vit est-il sorti pur ou immonde de l'anus du jeune homme ? — Il en est sorti plein de merde. — Pourquoi ne lui avez-vous pas fait sucer ? — Je l'ai fait. — Avez-vous sucé sa bouche après ? — Oui. — En quel état est votre vit ? — Vous le voyez, il bande. — Faites entretenir cela par un giton.

A vous, d'Esterval. — J'ai gamahuché le con de Cécile, j'y ai plongé mon vit, et suis revenu pomper le foutre que cette attaque a fait exhaler ; j'ai sucé sa bouche, j'ai baisé ses fesses, sur lesquelles vous voyez les mar-

ques de six claques assez bien appuyées. — Avez-vous cnculé ? — Non, je la ménageais. — Avez-vous desiré le cul ? — Oui. — Votre foutre a-t-il coulé ? — Non. — Votre tête s'est-elle échauffée sur cette jeune fille ? — Etonnamment. — A-t-elle baisé votre cul ? — Elle y a mis la langue. — Lui avez-vous mis le vit dans la bouche ? — A plusieurs reprises. — Quel est l'état de votre vit ? — Il bandaille. — Choisissez quelqu'un pour vous maintenir.

C'est votre tour, Dorothée. — Je me suis fait foutre par Constant. — Vous l'a-t-il posé dans le cul ? — Oui. — Bandait-il bien ! — A merveille. — A-t-il déchargé ? — Non. — Où donc a-t-il perdu son foutre ? — Je l'ai avalé. — Avez-vous baisé son cul ? — Oui. — A-t-il sucé votre clitoris ? — Je le lui ai mis dans le derrière. — Vous avez desiré pis ? — Oh ! cent fois.

A mon tour maintenant, mes amis, dit Verneuil en se levant. Vous m'avez vu passer avec ma sœur Marceline, escortée de ses deux petits enfans, fruit de mon inceste avec l'enfant de ma sœur : eh bien ! Marceline m'a fouetté, j'ai baisé le cul de mes petits-enfans, j'ai mis mon vit entre leurs cuisses, et

j'ai sodomisé ma sœur. — Avez-vous déchargé, dit Gernande ? — Non. — Avez-vous fait baiser votre cul ? — Oui. — A-t-on sucé votre engin ? — Oui. — Votre sperme a-t-il été répandu ? — Non. — Sur quoi votre tête s'est-elle égarée ? — Sur des horreurs. — Nous promettez-vous de les exécuter ? — Certainement.

Allons, dit Verneuil, occupons-nous de choses plus sérieuses. Il faut que chacun de nous... (Dorothée, vous serez toujours comprise parmi les hommes, vous en êtes digne); il faut, dis-je, que chacun de nous aille écrire sur cette table le desir qu'il a d'une lubricité quelconque, et qu'il le signe. Ces cinq billets seront balottés dans un calice que présentera l'une des vieilles. Dix individus que je vais désigner tireront, deux par deux, chacun de ces billets. Chaque couple échoira au signataire du billet qu'aura tiré ce couple, et satisfera la passion énoncée dans ce billet. Le hasard seul déterminera le traitement que devra subir ce couple, lequel devra toujours être assez violent, pour faire jeter des cris à l'être qui le subira.

Madame de Gernande et sa fidelle Justine tireront le premier billet.

Madame de Verneuil et Laurette, le second.

Marceline et Lili, le troisième.

Cécile et Rose, le quatrième.

Une des vieilles, et le plus joli des gitons, tireront le cinquième.

Vous voyez que j'excepte Victor; les dispositions que vous lui reconnaîtrez incessamment le rendent plutôt digne d'être au nombre des agens, que dans la classe des patiens.

Les cinq billets s'écrivent, une vieille les balotte dans un calice, et, se plaçant sur l'ottomane, au bas du symbole de l'Etre-Suprême, chaque couple vient tirer tour-à-tour, et est obligé de lire à haute voix le sort qui lui est échu.

D'Esterval a manifesté le vœu de pincer fortement les fesses, de mordre les trous de cul et les clitoris. Madame de Verneuil et Laurette lui échoient.

Bressac déclare qu'il enculera... qu'il pincera les tetons, et qu'il donnera de vigoureux soufflets. Madame de Gernande et Justine lui sont aussi-tôt livrées.

Dorothée piquera avec une épingle les parties du corps les plus sensibles, et chiera sur les deux visages. La vieille et le giton lui sont décernés.

Gernande déclare qu'il fera, sur chaque

individu, six légères piqûres avec ses lancettes, et qu'on le sucera. Cécile et Rose forment son lot.

Verneuil annonce qu'il fustigera jusqu'au sang. Marceline et Lili lui appartiennent.

C'est aux pieds du sopha, placé près de l'emblême de Dieu, que les Destins ont été consultés ; c'est sur ce même sopha que vont s'accomplir les sorts. Ils s'exécutent, et Bressac est le seul qui ne peut les remplir sans perdre son foutre ; c'est au fond du cul de Justine qu'il l'exhale, pendant qu'il soufflette si cruellement la pauvre madame de Gernande, que les larmes coulent de ses yeux.

Ces différentes scènes avaient déjà, comme on le croit bien, fait disparaître tous les vêtemens, et l'on ne voyait plus que des nudités.

C'est sur ma femme, maintenant, s'écria monsieur de Verneuil ; oui, mes amis, c'est sur elle que doivent tomber les vexations. John, et vous, Constant, étendez cette malheureuse à terre sur ces piles de carreaux, et que chacun aille aussi-tôt lui imposer un genre de supplice au gré de sa perfide imagination. Vous, Cécile, ma fille et la sienne, placez-vous sur l'ottomane sacrée (c'est ainsi que se

nommait celle qui se voyait aux pieds de la représentation du Bon-Dieu); les plaisirs que vos charmes vont procurer serviront de récompense aux bourreaux de votre mère. Je réglerai les prix, et les distribuerai en raison de l'énergie avec laquelle on aura molesté ma femme. Victor, placez-vous près de Cécile, afin d'offrir de plus délicats plaisirs à ceux qui préféreront votre sexe. Puis, montrant sa femme d'un côté, et ses deux enfans de l'autre : Courage, mes amis, s'écrie-t-il; voilà la victime, et voici la récompense. Marceline est auprès de lui, elle le branle, deux gitons lui prêtent leurs fesses. On part.

Gernande impose le premier, et sa perfide lancette incise en quinze endroits, mais légèrement, les belles chairs de l'infortunée offerte à ses fureurs; il se jette sur Victor, et s'en fait sucer.

Dorothée suit, et comprime si fort les seins de madame de Verneuil, qu'elle lui occasionne d'affreuses convulsions; elle se rue sur Cécile, et la tribade lui décharge au nez.

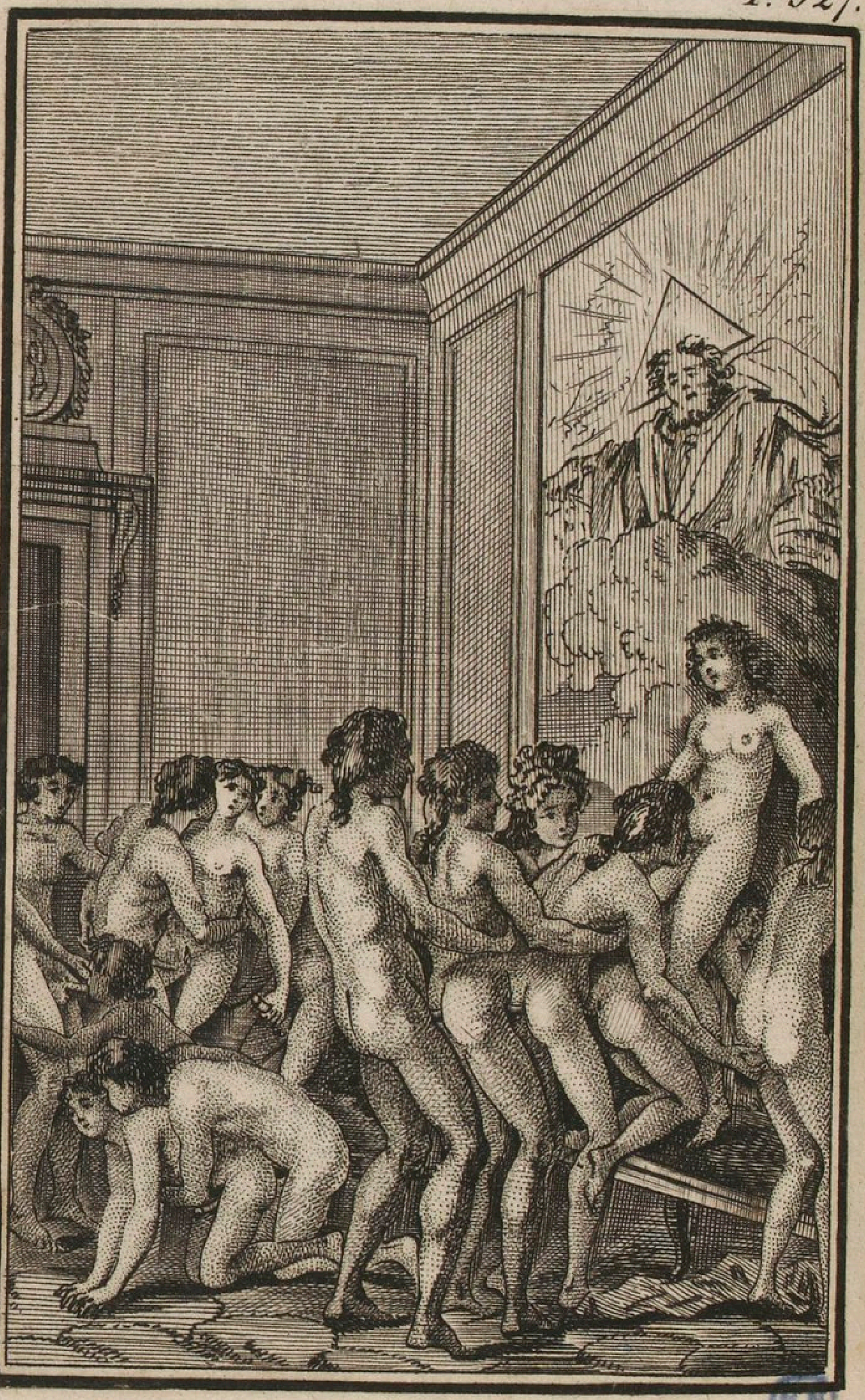
D'Esterval suit sa femme; il épile madame de Verneuil, et lui pique au sang les babines du con; l'anus de Victor le console; il y vient faire sa décharge.

Bressac caresse sa tante à grands coups de poing dans le nez ; elle en saigne ; il la sodomise... lui tire les oreilles jusqu'à lui fendre la peau, et revient, comme d'Esterval, enculer le charmant Victor.

Verneuil s'approche : on croit sans peine qu'il ne ménagera pas sa femme ; il la bat, la pince, la moleste ; et c'est dans le beau cul de Cécile qu'il appaise aussi-tôt son ardeur.

A toi, Victor, dit-il à son fils ; voyons comme tu traiteras ta mère ; admires sous tes yeux un parent qui ne marchanda pas si longtems la sienne : ô Bressac! encouragez votre neveu à vous imiter un jour ! Le jeune Victor se présente : c'est sa mère, qu'un père féroce et brutal lui ordonne d'insulter ; et c'est sa sœur qui va lui servir de récompense. Hélas ! le jeune enfant ne se prête qu'avec trop de complaisance aux infamies qu'on ose exiger ; il n'est pas besoin de lui rien prescrire. Belle maman, dit le petit libertin, je sais ce qui vous désespère ; trouvez bon que je l'entreprenne ; tournez-moi ce beau cul, pour que j'en jouisse de toutes les manières qui vous vexent le mieux. Il n'y avait pas à résister ;

les vieilles, entourant la victime, l'eussent à l'instant contenue, si elle se fût avisée d'opposer la moindre contrariété. Victor, armé d'une poignée de verges, ose porter une main parricide sur celle dont il reçut le jour. Encouragé par Gernande, Bressac, d'Esterval, et par Dorothée même, le monstre, à l'instar de Bressac, fouette sa mère à tour-de-bras. Le croira-t-on? Verneuil, pour mieux exciter son fils, lui branle le vit en-dessous, pendant qu'il contient sa femme. Le petit libertin, tout ému, plus beau que l'Amour même, malgré les horreurs qui le dégradent, s'écrie... Mon père! ah! oui, oui, tiens-la-moi; tiens-la-moi bien, pendant que je l'encule. Et le complaisant Verneuil, fixant les reins de son épouse, place soigneusement le vit de son fils au cul de sa tendre moitié : voilà Victor au fond; l'inceste se consomme, pendant que ce père coupable excite, sert lui-même, en mille voluptueuses manières, les impudiques plaisirs de ce fils criminel. Comment cueillir maintenant le prix offert, dit Verneuil à Victor? ton épuisement te le permettra-t-il?... —Epuisé?... moi? dit le fripon en faisant voir que l'assaut qu'il vient de livrer n'a fait qu'ai-



guiser ses armes ; voyez, sacre-Dieu, ce vit-là ; voyez s'il n'est pas en état de faire à ma sœur, ce qu'il vient d'entreprendre avec ma mère : j'insinuerai dans le cul de la fille la merde que je viens de pêcher au cul de la maman ; rien de plus délicieux au monde ! Et se jetant sur Cécile, il la met dans la même attitude où il vient de placer sa mère. Le fripon s'apprête à la traiter également, lorsque Verneuil, suspendant les fureurs de son fils, le prie d'en retarder un moment le cours, pour mettre plus d'ordre à ses voluptés. Cécile, agenouillée sur le saint sopha, présente en plein la double route des plaisirs : Verneuil prépare les voies ; il introduit son fils dans celle de Sodome. A cheval, sur les reins de Cécile, est, avec soin, placée Laurette, qui présente aux baisers du jeune homme à l'endroit, le temple le plus frais et le plus mignon qu'ait encore eu l'Amour sur terre. De droite et de gauche, mesdames de Gernande et de Verneuil offrent leurs culs à patiner ; Verneuil encule son fils, John le lui rend. Bressac, d'Esterval, Gernande et Dorothée, ivres de ce spectacle, l'entourent... le premier en sodomisant un giton, le second pollué par Marceline, dont il pince

les fesses, le troisième sucé par Lili, et la quatrième enconnée par Constant. Au bout d'une courte carrière, tout le monde atteignant le but, des flots de foutre impurs, sodomites, incestueux, s'élancent de toutes parts aux yeux de l'Eternel, mis là pour être insulté, et, en épuisant ceux qui les perdent, les contraignent à d'indispensables réparations.

On s'approche du bufet; les pâtés, les jambons, les volailles, les perdrix se taillent, se découpent, les flacons se débouchent, tout s'avale; mais, peu d'instans après, l'exigeante déesse de Cythère rappelle à ses autels déserts tous ces sectateurs de Comus.

Mes amis, dit Verneuil en reprenant poste, nous avons tout-à-l'heure consulté le sort sur nos plaisirs; je suis d'avis maintenant d'interroger l'Etre-Eternel sur le même objet. Le voilà sous vos yeux ce Dieu suprême qui connaît l'avenir; j'ordonne donc à chacun d'aller se placer debout devant lui, le vit à la main, et de le consulter par la formule que vous allez trouver aux pieds de son trône. Le grand Etre dont je suis ici le ministre, et dont j'ai reçu les ordres ce matin, vous répondra par

un billet; vous en exécuterez le contenu; vous vous ressouviendrez que le style des décrets d'un Dieu est toujours un peu louche; vous aiderez à la lettre; vous devinerez l'intention, et vous agirez. La manière dont vous venez de vous conduire, Victor, assure, plus que jamais, votre rang parmi nous; vous ne vous prêterez donc plus comme patient, qu'autant que le jeu vous plaira. Commencez, Gernande; allez consulter Dieu. Gernande, dans l'attitude prescrite, prononce à haute voix les paroles qu'il trouve, et que nous allons transcrire mot à mot.

« Méprisable image du plus ridicule fantôme; toi qui n'es bien placé que dans un bordel; toi qui n'es bon qu'à régler les plaisirs du cul, que faut-il que je fasse pour rebander? fais-le-moi connaître; j'exécuterai ce que tu me prescriras; mais en te protestant que c'est la seule chose sur laquelle je veuille t'obéir; mon mépris et ma haine sont trop constatés, trop certains, pour que je doive jamais me soumettre à toi sur d'autres objets ».

A peine Gernande a-t-il prononcé, qu'un rouleau de satin blanc, lancé par la bouche de l'Eternel, tombe à ses genoux; il le développe;

il y lit ces mots : « Prends ta belle-sœur, et Marceline ta sœur, passes avec elles dans un boudoir ; là, tu mêleras le sang, et tu boiras le foutre. »

Gernande s'enferme aussi-tôt. Nous ne répéterons plus que tous en firent de même, dès qu'ils eurent reçu leur décret.

Bressac succède ; il lit la même formule ; le rouleau tombe ; on y disait : « Prends deux gitons, et marques-les ».

Dorothée suit ; le rouleau dit : « Que la Gernande et Constant te suivent ; deviens à-la-fois le bourreau de l'une, la putain de l'autre ».

D'esterval paraît : « Prends Cécile et Lili, lui dit le rouleau, et ne ménages celui-ci que pour accabler la première ».

Verneuil arrive : « Justine et John t'appartiennent, exprimes le rouleau, hasardes ton secret avec la première, que le second te venge si l'on te refuse ».

Victor termine : « Prends deux gitons, dit l'oracle, et rends-toi digne de ton père ».

L'impossibilité où nous voici maintenant de suivre chacun des acteurs dans son cabinet de retraite, est cause que nous ne nous attache-

rons, avec la permission de nos lecteurs, qu'à celui d'entr'eux qui met notre héroïne en scène.

Justine, dit Verneuil dès qu'il est enfermé avec elle, faisons passer un moment ce garçon dans la garde-robe, et écoutes-moi avec attention. La voix du Dieu de l'univers vient de m'apprendre que je pouvais t'initier dans mon secret, je vais le faire; n'en abuses pas, et tâches sur-tout que je n'aie pas à me repentir de ma confiance.

Il m'est impossible de te cacher, ma chère, que tu as quelque chose en toi qui me plaît excessivement; mon frère te trouve de l'esprit, mais trop de pruderie; écartes ce nuage qui nuit à tes attraits, renonces à tes sottes pratiques de religion... de vertu, et parcours avec moi la route la plus épineuse du crime, consens à venir dans mes terres, et ta fortune est faite; mais il faut, si tu acceptes, avec un courage infini... un abandon... une résignation totale. — Oh! monsieur, de quoi s'agit-il? — D'une horreur; persuades-toi d'abord, mon enfant, qu'il n'existe pas dans le monde un mortel plus scélérat que moi; il n'en est aucun qui porte aussi loin le goût du

crime et de l'atrocité; pour satisfaire mes intentions perverses sans autant de risques que les malfaiteurs ordinaires, et pour multiplier mes victimes, par une insigne trahison qui met tous mes sens dans un feu, dans un embrâsement indicible, je me sers d'une poudre qui porte aussi-tôt la mort dans le sein de ceux qui la respirent ou qui l'avalent. Cette poudre est tirée de la racine d'Addad, qui croît dans l'Afrique (1), mais dont les curieux peuvent élever des plantes; le poison qui s'en extrait est si violent, qu'une très-petite dose suffit à donner la mort la plus prompte et la plus douloureuse. Tu n'imaginerais pas, ma chère fille, l'innombrable quantité de victimes qui périssent ainsi traitreusement sous mes coups; mais comme celui qui se livre au crime desire toujours au-delà de ce qu'il exécute, peu satisfait encore de la multiplicité d'individus qui tombent près de moi, je m'occupe d'un moyen d'étendre ces actions : pour y réussir, j'ai besoin d'un aide... j'ai jeté les yeux sur toi; munie de ma poudre infernale, c'est le

(1) En Numidie.

nom que je lui ai donné ; tu parcourerais les villes, tu distribuerais ce venin, et je goûterais le bonheur sans égal d'ajouter tes crimes aux miens, et de les regarder comme personnels, puisqu'ils deviendraient mon ouvrage. — Quoi ! monsieur, de telles horreurs ! — Me composent les plus doux plaisirs que je puisse goûter dans le monde ; l'action, quand je m'y livre, irrite d'abord incroyablement mes esprits ; en apprends-je, ou vois-je la consommation, mon foutre échappe aussi-tôt, sans que j'aie besoin d'autres secours. — Oh ! monsieur, que je plains ceux qui vous entourent ! — Non ; ma femme, mes enfans, mes domestiques, ne courent aucun risque ; ils me procurent d'autres plaisirs, dont je serais obligé de me passer sans eux ; mais tout le reste, Justine, oh ! tout le reste m'échauffe... m'excite... me met aux nues. Plus ambitieux qu'Alexandre, je voudrais dévaster toute la terre, la voir jonchée de mes cadavres. — Vous êtes un monstre ; votre perversité doublera en raison de ce que vous lui donnerez de l'essort, et les êtres sacrés que vous voulez bien ménager aujourd'hui seront bientôt sacrifiés à leur tour. — Tu crois, Justine,

dit Verneuil en maniant les fesses de celle qu'il cherche à séduire, et lui faisant empoigner son vit très-irrité de ces propos ? — J'en suis sûre. — Et quand cela serait, mon ange, commettrai-je donc un si grand mal ? — Affreux, monsieur, exécrable.... Et moi-même ne deviendrais-je pas aussi votre victime ? — Jamais, tu me serais trop précieuse... trop nécessaire pour cela. — Ah ! je n'en serais que plutôt sacrifiée, si j'avais le malheur d'accepter vos offres. Ce qu'un criminel fait de plus sage est d'anéantir ses complices, et de toutes les horreurs où il se livre, celle-la, sans doute, est la plus concevable. — Je n'ai qu'un mot à répondre à ton objection, Justine ; tu serais maîtresse de la poudre, tu aurais dès-lors sur mon existence les mêmes droits que je pourrais acquérir sur la tienne. — Oh ! Verneuil, il n'y a de dangereux que les armes qui se trouvent dans la main du crime ; si la vertu les possède un instant, elle ne s'en sert que pour les ravir à ceux qui peuvent en abuser. — Mais tu crois donc, ma fille, qu'il y a un grand mal à se satisfaire ainsi ! — C'est la plus abominable de toutes les horreurs, parce qu'elle est, de toutes les manières de

commettre le meurtre, la plus traîtresse et la plus dangereuse... celle dont on peut le moins se défendre. — Instruite par mon frère, répondit Verneuil, je ne te répéterai point ce que lui, ou les autres philosophes avec lesquels tu as passé ta vie, ont pu te dire pour te prouver la nullité du prétendu crime appelé meurtre, je ne m'attacherai qu'à te faire comprendre que de toutes les façons d'y procéder, celle qui ne fait point couler de sang est la moins affreuse sans doute; et, en effet, tu m'avoueras, Justine, que si quelque chose répugne dans l'action de détruire son semblable, c'est la violence qu'on exerce sur lui, c'est le sang qu'on fait jaillir de ses veines, c'est, en un mot, le spectacle de ses meurtrissures et de ses plaies : rien de tout cela dans le poison, aucun acte violent; la mort frappe sous vos yeux la personne condamnée, sans bruit, sans scandale; à peine vous en doutez-vous. O Justine, Justine! c'est une délicieuse chose que le poison! que de services il a rendus!... que de gens il sut enrichir!... de combien d'êtres inutiles il a purgé le monde!... de combien de tyrans il a déchargé la terre!... Dans le cas, par exemple,

où il s'agit de briser les fers du despotisme, la tyrannie d'un père, d'un époux... d'un maître injuste, y réussit-on autrement et plus sûrement que par le poison ? Ah ! si ce suc précieux n'était pas nécessaire à l'homme, la nature nous l'eût-elle donné ? Y a-t-il une seule plante sur la terre qui nous soit inutile, une seule dont elle ne nous accorde la permission d'user à notre gré ! Employons-les donc toutes sans choix aux besoins que cette même nature nous inspire ; que les unes nous substantent et corroborent nos forces ; que celles-ci nous dégagent des humeurs dont la trop grande abondance nuirait à notre santé ; que celles-là nous délivrent des individus qui nous nuisent ou qui nous sont à-charge ; tout cela est à sa place, tout cela est dans l'ordre : la nature l'offre et le prescrit à-la-fois ; il n'y a que les sots qui, ne voulant pas l'entendre, ou la repoussent ou l'interprêtent mal.

Mais, monsieur, dit Justine, jamais votre frère ne m'a parlé de semblables horreurs.— Ce ne sont pas ses fantaisies, dit Verneuil : il a une autre manière de faire le mal ; il s'en tient là ; chacun outrage les loix, la religion et les conventions sociales à sa guise, et l'on

ne doit pas disputer des goûts. — Eh bien ! monsieur, je vous plains d'en avoir de pareils, et vous proteste en même-tems que je ne les servirai jamais. Malheureuse fille, tu ne savais pas à quel point tes refus enflammaient cet insigne libertin ! Verneuil passe promptement de la luxure à la rage : allons, dit-il, puisque la séduction ne produit rien, il faut au moins que la force me satisfasse ; tournes-moi ce cul qui m'enflamme ; le vilain le claque, le baise, le mord, et ordonne à Justine de chier... La tremblante victime obéit ; au fait de toutes ces paillardises elle croit appaiser son persécuteur, en le satisfaisant. Verneuil analyse l'étron, il le respire, et l'avale... Charmante fille, dit-il en se relevant, vous venez de me faire goûter un plaisir délicieux pour moi ; il en est peu qui me flatte davantage. Je l'avoue, j'aime la merde à la folie ; mais je me croirais redevable envers vous, si j'avais reçu sans rendre ; ayez donc la bonté de prendre ma place, je vais m'établir à celle que vous quittez ; ce que vous m'avez donné, Justine, vous le recevrez de moi ; vous mangerez ma merde comme j'ai mangé la vôtre. — Grand Dieu ! mon cœur se soulève. — Oh !

foutre, cela m'est égal; résignes-toi sur-le-champ, coquine, ou je te fais tenir par l'homme qui attend près d'ici mes ordres; et si tu m'y forces, putain, attends-toi à la plus extrême rigueur. — Faites ce que vous voudrez, monsieur, il m'est impossible de me prêter à une telle infamie.

John paraît aussi-tôt; il était muni de deux pistolets; il en remet un à Verneuil, et tous deux appliquent le bout de l'arme qu'ils ont en main, sur une des tempes de Justine. La malheureuse effrayée, se place. Contiens l'attitude, dit Verneuil au valet, en se mettant à cheval sur le sein de notre héroïne, et fais-lui ouvrir la bouche avec le canon de ton pistolet, si elle le refuse de bonne grace; point de pitié pour une fille désobéissante. Hélas! tout ne s'arrange que trop suivant les desirs de cet homme infâme. Il tâte avec son cul s'il est perpendiculairement placé sur le visage de Justine; l'y voyant d'à-plomb, il lâche sa bordée, et remplit la bouche de cette pauvre fille, de la plus infecte et de la plus dégoûtante matière. Ce n'est pas tout, dit-il en se relevant pour contempler son odieux ouvrage, il faut qu'elle avale. Justine est me-

nacée de nouveau : que ne fait pas faire la frayeur! La malheureuse obéit ; mais son estomac se renversant aussi-tôt, on voit qu'elle va rendre avec usure ce qu'on vient de la contraindre à prendre ; le croira-t-on ? pourra-t-on se faire une assez juste idée de la passion effrénée de cet impudique pour comprendre les saletés auxquelles il se livre. Verneuil qui, pendant cette dernière opération, n'avait cessé de se faire polluer par John, et de le polluer également, l'infâme Verneuil colle sa bouche sur celle de Justine à l'instant où il la voit rendre gorge, et reçoit dans ses entrailles le dégoûtant superflu de celles de la victime de sa lubricité. Voilà ce qu'il me fallait pour en venir au fait, dit-il à John. Allons, putain, ton derrière ; tu sais que je n'ai pas encore sondé ce heau cul ; je veux le foutre. Facilité par John, et par l'état de souffrance dans lequel est Justine, l'entreprise réussit aisément. Quelque prodigieux que soit le membre de Verneuil, au moyen de la violence avec laquelle il s'y prend, et de l'impossibilité où est Justine de se défendre, l'outil disparaît bientôt. Bon ! je la tiens, dit-il, viens m'enculer maintenant, mon

cher John, viens me rendre ce que je fais à cette garce : les deux opérations s'enclavent, se marient; mais notre triste aventurière est loin de prévoir le dénouement que lui prépare la férocité de ce monstre : appuyée sur le canapé qui la soutenait, tout son corps y pèse avec force; Verneuil, maître d'un ressort, le lâche, le canapé s'enfonce, et Justine entraînée, quitte la chéville par laquelle elle est fixée, et tombe, à plus de vingt pieds de profondeur, dans un vaste bassin d'eau à la glace, préparé pour la recevoir. Tel est le moment de l'éjaculation de Verneuil; sa main achève la besogne; oh! foutu-bougre-de-Dieu, s'écrie-t-il, elle m'échappe; et le sperme, dont il aurait arrosé sans cela le cul de la victime, coule à gros bouillons sur les flots où se débat cette malheureuse. Ordonnes qu'on la pêche, dit flegmatiquement Verneuil à John qui venait de lui décharger dans le cul; vas, car la gueuse pourrait bien se noyer, et nous en avons encore besoin; je l'y laisserais, ma foi, sans cela.

Notre homme revient au salon après ce bel exploit; Gernande, Bressac, d'Esterval, Victor et Dorothée, y rentraient presqu'en

même-tems. Chacun se rendit compte avec intérêt des plaisirs solitaires dont il venait de jouir. Il n'y avait pas eu un seul cabinet où quelques semblables espiègleries n'eussent été mises en exécution ; et, comme tous avaient également des trappes, chacun de ces scélérats prévenus s'en était servi de même. Mais les embuches étaient différentes : un des mignons de Bressac, celui qu'il enculait, était tombé dans les commodités, et l'on ne savait comment faire pour l'en sortir ; Dorothée avait précipité la Gernande sur des fagots de ronces ; la jolie Cécile, plus jeune et plus ménagée, jetée sur des matelats par Desterval, en avait été quitte pour la peur ; Victor avait laissé tomber l'un des gitons qui lui avait été confié, dans des flammes d'esprit de vin qui avaient fait croire à ce malheureux jeune homme, qu'il allait périr par le feu ; et Gernande, enculant la Verneuil, l'avait laissée couler sur trente bougies allumées qu'elle avait éteint de son corps. Les victimes baignées, rafraîchies, reparurent, et l'on s'occupa d'un plan génèral.

Je me sens mieux en train que jamais, dit Verneuil, plus j'avance dans la carrière de la

luxure, et mieux je bande; la perte de la semence fatigue... absorbe les hommes ordinaires; elle m'irrite, moi, elle me prépare à de nouveaux actes libidineux; plus je décharge, et plus je suis libertin. Placez-vous tous le long de ce vaste canapé, les genoux sur le bord, et exposez-moi vos fesses indistinctement : filles, garçons, femmes, vieilles, il faut, sacre-nom-d'un-Dieu, que tout y passe, excepté ces deux jeunes enfans, poursuit-il en montrant Rose et Lili; je les réserve pour une autre occasion. On s'arrange, en observant d'entremêler les sexes : Bressac est le premier qui fait voir les fesses à son oncle; Marceline venait ensuite; si-tôt qu'elle a reçue son offrande, elle s'empare d'une poignée de verges, et suit son frère en le flagellant; l'infernal Verneuil ne fait grace à pas un; il sodomise les hommes et les vieilles avec la même ardeur, que les filles et les garçons; il parvient enfin à Gernande, sans avoir couronné son extase; il encule son frère; vieux bougre, lui dit-il, si j'avais à décharger, ce serait bien sûrement dans ton cul libertin; car il y a long-tems qu'il me fait bander. Mais de nouveaux plaisirs m'appellent, et je me réserve.

La chaîne se rompt. A toi, mon fils, dit Verneuil à Victor, tiens, vois ta mère et tes sœurs; ne les vexeras-tu pas un peu? Imites-moi donc avec elles, sodomises-les toutes les trois. L'immoral enfant, conduit par son père, encule les trois individus désignés, pendant que Verneuil le fout lui-même. Le paillard, égaré de nouveau, se fait donner des verges, et tombant sur les trois putains de son fils, il les met en sang toutes trois; remettant l'arme à son écolier, fouettes ta mère, étrilles tes sœurs, lui dit-il, ne les ménages pas, ne crains pas sur-tout d'outrager la nature; ce n'est jamais qu'au-delà des bornes connues, que la bougresse a fixé le plaisir; on ne le saisit bien qu'en dépassant les limites que les sots prétendent qu'elle nous prescrit. Point de voluptés sans crimes. Ah! comme ils travaillaient pour nos plaisirs, ces législateurs imbécilles qui prétendaient donner des loix à l'homme: s'en foutre, et les toutes enfreindre, mon ami, voilà le seul art de jouir. Connais cet art, et brises tous les freins. Papa, dit le petit fripon en étrillant sa mère de toutes ses forces, tu sais qu'il y a long-tems que je te demande la permission de fouetter maman

sur la gorge ; accordes-moi donc cette faveur, et tu vas voir mon vit comme il écumera. Une telle effervescence enflamme tout le monde : Bressac baise mille fois un enfant si semblable à lui ; Gernande veut que sa femme se réunisse à madame de Verneuil ; comme tante, dit ce libertin, elle a, ce me semble, des droits à l'intempérance de ce cher neveu. Les deux victimes sont placées à genoux, le dos appuyé contre le sopha sacré ; et le barbare enfant que chacun contemple à plaisir, sans calculer les suites funestes d'un caprice aussi dangereux, frappe indifféremment de ses verges les belles gorges exposées à ses cruautés. Un tel spectacle échauffe l'assemblée : Bressac encule d'Esterval qui lui-même sodomise un giton ; Gernande suce les vits de John et de Constant, pendant que Marceline le fouette ; et Dorothée, s'emparant de Justine, lui enfonce son clitoris dans le cul ; cependant madame de Verneuil, sur laquelle la rage de ce petit scélérat semble s'exercer avec plus de plaisir, s'évanouit sous les coups qui lui sont portés ; et le monstre, oubliant, profanant la plus sainte loi de la nature, ose arroser de foutre le sein ensanglanté qui lui donna la vie.

Le jour avançait, et les forces commençant à s'épuiser, on imagina, pour les réparer, d'ouvrir encore quelques pâtés, de faire sauter quelques bouteilles de vin de Champagne, et d'interroger ensuite l'image de Dieu, à dessein de savoir l'art auquel on aurait recours pour retrouver une énergie dont on avait besoin au dénouement.

Les estomacs remplis, et les têtes rallumées, Verneuil, après avoir fait baiser trois fois son cul à l'Eternel, lui demande par quel procédé il croit qu'on peut reprendre un peu de vigueur? — Par des supplices particuliers, répond l'image divine; que chacun repasse dans ses cabinets, et qu'il se serve de l'instrument qu'il y trouvera établi. Vous, Gernande, emparez-vous de madame de Verneuil; vous, Verneuil, prenez votre fille Cécile; que d'Esterval prenne madame de Gernande; Dorothée passera avec Laurette et Marceline; Victor, aidé de Constant, s'enfermera avec Justine.

Seulement obligés de suivre ici notre héroïne, nous ignorons quels furent les supplices où les autres furent condamnées. Nous dirons donc simplement que notre malheu-

reuse aventurière trouva dans le cabinet qui lui était destiné un meuble de torture, en usage parmi les bourreaux d'Italie. Fixée sur le croupion au haut de cette infernale machine, ses quatre membres étaient attachés en l'air, et son corps pesant sur cette partie chatouilleuse et faible que soutenait le fatal instrument, lui occasionnait, au moyen de ce poids, une douleur si violente, qu'il en résultait un rire sardonique, extrêmement curieux à examiner. On n'imagine pas le plaisir qu'eut Victor de faire établir là, par celui qui l'aidait, la triste et malheureuse Justine. Le petit scélérat l'y contint près d'une demi-heure, en se faisant branler par Constant; puis, courant chercher son père : Oh! mon ami, lui dit-il, j'ignore à quel supplice tu condamnes ta fille Cécile; mais je te jure qu'il ne peut en être de plus délicieux que celui que je viens d'imposer à Justine; viens-y placer ma sœur, je te le demande avec instance. Verneuil, que rien ne satisfaisait, et qui ne se trouvait pas assez délecté des affreuses douleurs qu'arrachait à Cécile un horrible chevalet sur lequel il l'avait posée, la détache, et la conduit sur la manivelle italienne. Il

faut les foutre au sortir de là, dit Verneuil à son fils. Tous deux consomment ce dernier crime, se nichent ensemble, l'un au con de sa fille, l'autre au cul de Justine, et déchargent à-la-fois, en molestant les charmes de l'une et de l'autre victimes... déjà rompues de la séance questionnaire où ces scélérats viennent de les soumettre.

C'est l'instant de frapper les grands coups. Jusqu'alors les deux enfans de Verneuil et de Laurette, sa fille, étaient, pour ainsi dire, restés dans l'inaction. A la flétrissure des prémices de ces deux beaux enfans, consistaient les grands projets de ces jours de fête. Tout, dans ce délicieux sacrifice, flattait excessivement Verneuil : ces individus étaient du plus bas-âge, et voilà comme il lui fallait des victimes ; ils étaient à-la-fois ses enfans et ses petits-enfans. Quelle délicieuse recherche pour un homme dont tous les plaisirs gissaient dans l'inceste ! On les présente donc l'un et l'autre à ses luxurieuses entreprises : Laurette, leur mère, et madame de Verneuil, devaient contenir les holocaustes ; Victor était chargé d'humecter les voies, et de guider le dard de son père dans les routes voluptueuses qu'allaient présenter son frère et sa

sœur. En attendant que tout se prépare, Verneuil, pour se ranimer, jouit des plaisirs passifs de Sodome : John et Constant l'enculent tour-à-tour ; il veut que Justine lui suce la bouche et lui branle le vit pendant ce tems-là. En peu de minutes notre complaisante héroïne rend à la vie ce triste invalide de Cythère ; et les deux meilleurs soufflets qu'elle ait reçu de ses jours, deviennent les gages de la reconnaissance qui lui est due. Parfaitement excité, le drôle s'élance du même bond sur la petite fille de sept ans : les prémices du cul sont ceux qui s'offrent les premiers; Victor guide, avec une incroyable adresse, le membre effrayant de son père au trou mignon qu'on lui fait voir ; mais quelque soit l'adresse de l'un et l'agilité de l'autre, l'attaque paraît impossible. Cependant la victime, parfaitement contenue, ne peut offrir aucune résistance ; sa défaite devient donc certaine ; elle l'est effectivement ; et le monstre, à force de pommade, disparaît en trois tours-de-reins dans l'antre étroit des plaisirs de Gomorre. Marceline remplace aussi-tôt Laurette dans l'emploi de contenir le sujet ; pour mieux exciter son père dans les plaisirs qu'il goûte

goûte à jouir de sa fille, elle lui fait baiser les superbes fesses d'une enfant plus rapprochée de lui d'un degré que celle qu'il sodomise. Victor, qui n'a plus besoin là, vient, en enculant son père, placer Verneuil entre les deux résultats de sa couille. Mais la férocité de cet incestueux, qui ne peut être une minute sans alimens, exige que Gernande fouette devant lui Marceline, c'est-à-dire, la grand'mère de celle dont il travaille l'anus; et Gernande, dont on connaît les goûts sanguinaires, veut, pour le faire couler plutôt, n'employer sur le gros cul de cette femme qu'un martinet à pointes de fer. Je voudrais bien, dit Verneuil toujours en foutant, que d'Esterval, pour achever de m'irriter, saisît le cul de ma femme dans la posture où la voilà, et qu'il l'étrillât d'importance. — Ne pourrais-je pas, dit Bressac, rendre le même service à Laurette? son attitude étant semblable, je puis la saisir de même. — Assurément, répond Verneuil; mais il faudra donc que Dorothée vienne foutre Victor de son délicieux clitoris. — Bon, dit John, et moi, j'enculerai Dorothée. — En face de vous tous, dit Constant, je vais, si cela plaît, sodomiser

Justine. — Sous les conditions, dit Verneuil, que tu t'environneras de bardaches, qui, par leur attitude, m'offriront leurs fesses à baiser. — Rien de plus aisé, dit une des vieilles en disposant tout; et nous, ajouta-t-elle en parlant de ses trois compagnes, nous allons parcourir les rangs, les verges à la main, pour vous exciter davantage. — Non, non, dit Verneuil; j'aime mieux qu'elles se troussent au-dessus de moi; je veux que les rides de leurs vieux culs forment, avec les beautés que j'ai sous les yeux, le contraste le plus agréable à la véritable luxure. Vous chierez, garces, entendez-vous; vous vesserez, vous peterez, pendant que mon foutre coulera. Et tout étant ainsi disposé, le coquin bandant à merveille, veut cueillir du même coup l'une et l'autre fleur. Les cruels projets de cet ours s'accomplissent bientôt, et la pauvre petite Rose, flétrie de toutes parts dans un même instant, va porter au sein de sa mère et son déshonneur et ses larmes.

Lili remplace. Toutes les postures varient; mais la même lubricité les dessine, d'égales infamies les assaisonnent. La crise approche à la fin; d'étonnans blasphêmes la préparent:

Verneuil décharge comme un taureau, et veut qu'au sortir du cul de son petit-fils, ce soit la bouche de Justine qui purifie son engin merdeux. Remplaces-moi, dit-il à Victor; mon fils, fouts mes deux enfans; je me sens encore la force de t'enculer pendant ce tems-là, pourvu que ma femme gamahuche le trou de mon cul, et que je lêche celui de ma sœur. De nouveaux groupes entourent ces derniers écarts de luxure; et, après quelques instans de calme et de rafraîchissemens, on procède au dernier acte de ces délicieuses orgies.

Oh! juste ciel! par quelles horreurs elles vont se terminer!

Un vaste fauteuil à cinq places, construit de manière que ceux qui y sont placés se trouvent dos à dos, est élevé au milieu du salon. Bressac, Gernande, Verneuil, d'Esterval et Dorothée s'asseyent dans ce siége. Chacun de ces individus place un giton entre ses jambes; John, Constant et Victor papillonnent autour. Un cercle environne ce large fauteuil, en ne laissant qu'un pied d'intervalle entre ce siége et lui. Ceux qui forment ce cercle sont mesdames de Verneuil et de Gernande, Justine,

Laurette, Marceline, Cécile, Lili, Rose et les quatre vieilles, qu'on a fait mettre nues; tous ces malheureux êtres se tiennent par la main. Tel est l'état dans lequel Gernande veut qu'ils soient pour être saignés tous les douze à-la-fois des deux bras, ce qui va former vingt-quatre fontaines, dont les flots rejailliront sur les scélérats placés dans le fauteuil. Les deux tristes épouses veulent se récrier sur l'atrocité de ces excès; on rit de leurs remontrances, et la scène ne s'en prépare pas moins. Verneuil y desire du raffinement : Je veux, dit-il, que mon fils Victor saigne lui-même sa mère et ses sœurs. —De ses jours il n'a touché de lancettes, s'écrie madame de Verneuil. —Tant mieux, répond méchamment Gernande; c'est-là précisément ce qu'il nous faut. Le Jeune Victor, empressé de concourir à cette scélératesse, assure qu'il s'en tirera tout aussi bien que son oncle. L'opération commence; M. de Gernande se lève, et la dirige; Victor débute sous les yeux de son maître, qui, méchamment, lui branle le vit, pendant qu'il opère, afin que la luxure, agitant ses nerfs, le contraigne à trembler et à estropier quelqu'un. Gernande achève; les jets partent

presqu'à-la-fois de tous les bras ; le flébotomiseur revient se placer ; et voilà nos cinq libertins, couverts de sang, qui s'excitent à ce spectacle, pendant que leurs gitons les sucent, et que Victor, les verges à la main, parcourt le cercle à revers, pour empêcher, à force de coups, que les victimes ne perdent connaissance. Rien n'égale l'audace dont cet énergumène frappe indistinctement tous les culs ; frère, mère, sœur, rien n'est épargné par son bras vigoureux. Cependant nos libertins de l'intérieur du cercle sont absolument inondés de sang, ainsi que les gitons qui les amusent ; John et Constant, dont ils branleut les vits, en sont également couverts ; on ne l'a jamais vu couler avec tant d'abondance. En ce moment Cécile chancelle ; elle tombe, malgré tous les efforts de ceux qui sont auprès d'elle pour la retenir. — Ah ! dit Verneuil, qui bandait ferme à ce spectacle, ah ! sacre-Dieu, je gage que ma fille est perdue ; ce petit étourdi l'aura manquée : le voilà fratricide, pour son coup d'essai. — Rien n'est plus certain, dit Gernande. — Ah ! double-foutu-Dieu, dit le jeune homme en couvrant de foutre le visage de sa sœur expirante, sacré-bougre-

de-Dieu dont je me fouts, jamais je n'eus tant de plaisir. Ici tous lès bras se rebandèrent en hâte. Madame de Verneuil, absorbée sur le corps de sa fille, le couvre de larmes et de baisers : on essaye quelques remèdes, et leur parfaite inutilité les fait abandonner aussi-tôt. Verneuil, très-consolé de cette perte, parce que personne ne tenait moins que lui à un objet... sur-tout quand il en était rassasié, Verneuil demande à son fils s'il l'a fait exprès. — Non vraiment, dit l'insigne coquin; je vous prie, cher père, d'être bien persuadé que, si j'avais eu une victime à choisir, c'eût été madame votre épouse... Tout le monde éclate de rire... Et voilà comme on élevait ce jeune scélérat; voilà comme on l'apprivoisait insensiblement aux plus exécrables forfaits. — Sacre-Dieu, dit d'Esterval, je suis désolé que cette jolie fille crêve si-tôt; j'avais dessein de l'enculer. — N'es-tu donc pas encore à tems, dit Bressac? — Par-Dieu, tu as raison, dit l'aubergiste; qu'on me la tienne, et je l'y fais passer. — C'est moi, mon ami, dit Verneuil; c'est moi qui vous rendrai ce service, en reconnaissance de tous ceux que m'a rendus votre aimable femme; et, saisissant sa fille

moribonde, il la présente à d'Esterval, qui la sodomise aussi-tôt. Chacun de ces scélérats veut, dans son genre et suivant ses goûts, se permettre d'égales atrocités; et l'on n'a pas d'idée des exécrations où se livrent ces monstres, jusqu'au dernier moment, avec cette malheureuse petite fille. Jamais les peuples les plus cruels, jamais les plus féroces antropophages n'atteignirent à ce degré d'horreur et de cruauté. Elle expire à la fin; et les banquettes de la terrasse, dont nous avons précédemment parlé, ensevelissent à jamais le crime épouvantable, qui vient de se commettre avec autant d'audace que de frénésie.

Oh! quelle passion que la luxure! Si elle est la plus délicieuse de toutes celles dont la nature nous inspire le goût, on peut bien assurer qu'elle est en même-tems la plus forte et la plus dangereuse.

Excédés de fatigues, on fut à la fin se coucher. Et Verneuil, auquel une nouvelle idée luxurieuse rendait aussi-tôt toutes ses forces, ainsi que nous l'avons déjà dit, voulut absolument passer la nuit avec sa fille Laurette, qui, de tout ce qui est là, est celle qui pos-

sède le mieux l'art de l'électriser. Chacun s'arrange à-peu-près de même ; et Justine a l'honneur de partager la couche de Dorothée, qui ne peut se rassasier d'elle.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

BIBLIOTH. NATIONALE R.F.

JUSTINE

3